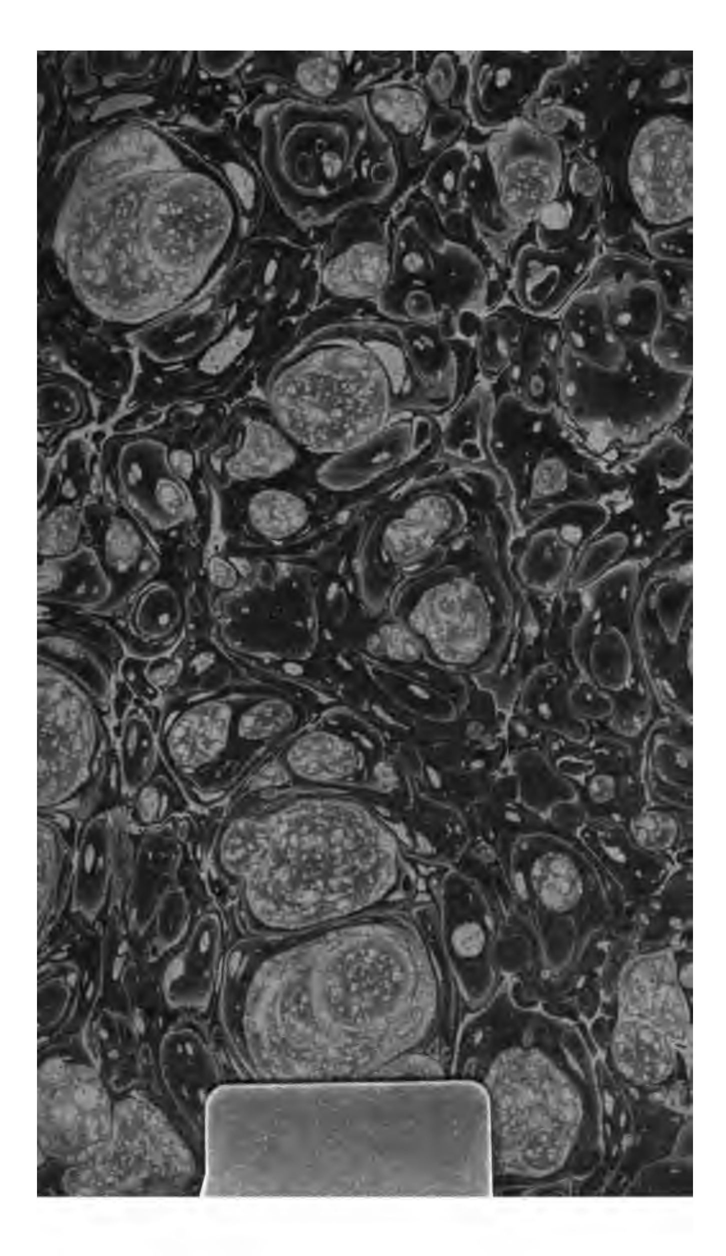
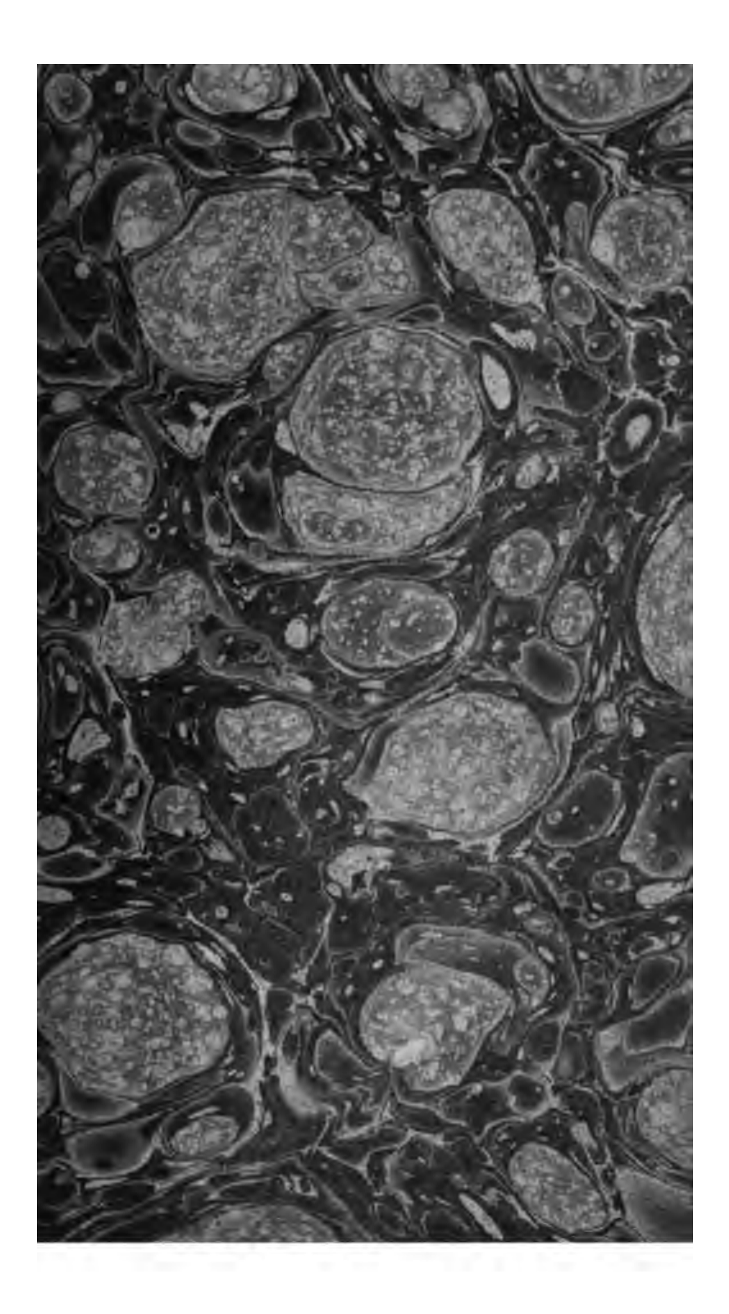












Le Grand Seigneur, prend le titre de Dieu en terre, de frère du Soleil et de la Lune.

ABRÉGÉ

DU

VOYAGEUR FRANÇAIS

DANS

LES QUATRE PARTIES DU MONDE.

Contenant des Anecdotes curieuses sur les Turcs, les Russes ; les Serpens marins ; l'affreuse Idole des Banians ; les combats d'hommes avec des lions, les Supplices et les Mariages chinois ; les femmes du Malabar, qui se brûlaient pour leurs maris ; les Sauvages de l'Amérique, qui ne veulent pas mourir de vieillesse ; l'admirable industrie des Castors, etc. ;

Livre instructif et amusant, orné de 15 très-jolies Gravures en taille-douce.

PAR M. ARNAUD, STÉNOGRAPHE.

A PARIS,

Chez MORONVAL, Libraire, quai des Augustins, n° 25.

1813.

L'impôt exigé par le décret impérial a été acquitté, et les exemplaires ont été déposés à la Direction.

Le récépissé se trouve chez M. Cellot, imprimeur, à Paris.



PRÉFACE.

Ce n'est point une Géographie que nous donnons au Public, c'est un recueil de cérémonies et d'usages extraordinaires pratiqués par différens peuples : nous ne nous sommes donc pas astreints, dans cet ouvrage, à un ordre rigoureux. Nous n'y présentons point les nations, les unes à l'égard des autres, dans la place qu'elles occupent sur la carte ; nous avons affecté, au contraire, de répandre à cet égard dans notre livre une confusion qui en rendra la lecture attrayante pour les enfans, et piquante pour tout le monde. Puissions-nous effectivement être utile aux uns et agréable aux autres !

ABRÉGÉ
DU
VOYAGEUR FRANÇAIS.

EUROPE.

TURQUIE.

Le Sérail du Grand-Seigneur.

Ce palais, bâti sur la pente d'une colline, forme, avec les jardins qui l'environnent, une espèce de triangle, dont la pointe descend dans la mer. Le terrain qu'il embrasse a près d'une lieue de circonférence, et est entouré de hautes et fortes murailles. Plusieurs tours, élevées de distance en distance, du côté de la mer, en défendent l'approche aux vaisseaux; elles sont garnies de pièces de canon, aussi bien que le parapet qui règne le long des murs. Sur cette partie du sérail qui re-

garde Galata, on voit un beau pavillon soutenu sur des colonnes de marbre; c'est là que le sultan va se divertir avec ses femmes, et qu'il s'embarque sur ses galiotes pour prendre le plaisir de la pêche. Les jardins ne présentent au dehors rien d'agréable : on voit seulement quantité de cyprès et de sycomores, dont la confusion est très propre à dérober aux yeux les belles habitantes de ce séjour voluptueux.

Personne, s'il n'est eunuque, ou femme, ou officier du sultan, ne peut pénétrer dans le sérail. Un sultan fit mourir un jardinier pour avoir été trouvé endormi sous un arbre, quoiqu'il n'eût pas entendu le signal qui l'obligeait à sortir. Un interprète de Venise était logé, à Constantinople, dans une maison qui avait vue sur les jardins du sérail. Un jour il regardait le grand-seigneur et ses sultanes avec une lunette de longue vue qu'il avait fait passer par un trou du châssis ou du volet de la croisée. Le prince s'en étant aperçu, donna ordre qu'on allât pendre sur-le-champ, à la même fenêtre, ce cu-

rieux, quel qu'il fût, et ne sortit point de sa place qu'il n'eût vu faire l'exécution.

La principale entrée des bâtimens du sérail est un gros pavillon d'une architecture lourde et grossière : huit larges croisées font tout l'ornement de cet édifice ; au-dessous des deux du milieu est cette sublime porte qui donne son nom à la Porte ottomane. Cette porte est la chose du monde la plus commune et la moins agréable : on la prendrait plus volontiers pour une porte de grange, que pour l'entrée d'un palais. La garde en est confiée à cinquante capigis, ou portiers, armés de cannes.

Sous la minorité d'Achmet Ier, une Juive parvint à une si haute faveur, que le grand-visir acheta les sceaux par son entremise, et qu'elle influa de la même manière dans le choix du muphti et de plusieurs autres ministres. Cet abus de l'autorité excita un murmure général, et les janissaires exigèrent qu'on leur livrât cette femme intrigante, menaçant de briser les portes du sérail et de l'arracher avec violence du palais, si on re-

fusait de les satisfaire. L'émeute fut si grande, qu'on se vit obligé de faire sortir la femme juive. Ces furieux la dépouillèrent, la fustigèrent cruellement, et la traînèrent dans tous les quartiers de la ville; ils finirent par déchirer son corps en mille morceaux, qu'ils attachèrent aux portes des ministres dont elle avait procuré l'élévation. Sa tête fut clouée sur celle du palais du grand-visir, avec cet écriteau: *Voilà la tête qui t'a donné des conseils;* on pendit sa main à la maison du muphti, avec ces mots: *Voilà la main qui t'a vendu ta charge;* sa langue fut attachée à la porte du grand-juge de Constantinople, avec cet injurieux placard: *Voilà la langue qui t'a dicté mille arrêts injustes.*

Dans le sérail on observe les mêmes réglemens et la même police que dans le gouvernement de l'état; les charges de premier ministre, de chancelier, de grand prévôt, sont possédées par les principales sultanes. On plaide, on juge, on condamne comme à la ville: celles qui administrent la justice usent souvent de ri-

gueur envers leurs rivales ; et il faut alors faire intervenir l'autorité du souverain. Toutes les actions obscènes sont punies de mort ; la coupable est renfermée dans un sac et jetée dans la mer ; leurs supérieures les battent et les fustigent pour les moindres fautes.

Mais de quelque dignités que les femmes du sérail soient revêtues, elles sont toutes subordonnées à des eunuques ou à de vieilles matrônes qui ne les laissent jamais seules. On appelle ces dernières *cadunes* ; elles font le soir la ronde dans les dortoirs, dans les cellules et autour des lits ; il n'y eut jamais de religieuses mieux gardées. Si elles étaient par hasard trop indulgentes ou moins assidues, les eunuques, qui sont préposés sur les vieilles comme sur les jeunes, les puniraient elles-mêmes, ou en avertiraient le grand-seigneur.

La salle du divan ou du conseil se trouve dans une partie du sérail qui n'a aucune communication avec celle habitée par les femmes. Dans la cour qui est au-devant de cette salle, se voit un grand bassin

entouré de verdure et ombragé de cyprès ; les pachas ne jettent jamais les yeux sur cet endroit sans une secrète horreur. C'est là que le grand-seigneur fait couper la tête à ceux dont il est mécontent.

On garde un profond silence autour du grand-seigneur lorsqu'il est à table ; mais il a vis-à-vis de lui une troupe de muets et de nains qui l'amusent par leurs grimaces et leurs bouffonneries. S'il lui arrive quelquefois de prononcer un mot ou deux, c'est pour s'adresser à quelqu'un des officiers qui l'environnent, en lui jetant un pain de sa table ; c'est la marque d'une haute faveur. Après avoir dîné, il prend une tasse de sorbet qui est apportée devant lui par un aga ; et rarement il boit plus d'un coup dans un repas.

RUSSIE.

Un certain Basilowitz, czar de Russie, fit des choses d'une singularité remarquable. Il voyageait dans les différentes provinces de son empire, lorsqu'un cor-

donnier lui offrit un navet de son jardin et une paire de souliers. Le czar en fut si content, qu'il ordonna aux gens de sa suite de se faire chausser par cet homme, et de payer la marchandise le double de son prix. Un gentilhomme voyant de quelle manière il avait récompensé un don de si peu de valeur, imagina qu'en offrant le plus beau cheval de son écurie, il recevrait des marques plus distinguées encore de sa libéralité; mais le prince, pour remercîment, lui donna le navet du cordonnier.

Une autre fois, il prit l'habit d'un homme du peuple, et alla dans un village demander de porte en porte un logement: personne ne voulut le recevoir, excepté un pauvre homme dont la femme était près d'accoucher, et qui le régala le mieux qu'il put. Le monarque lui dit, en le remerciant, que le lendemain il reviendrait le voir, et lui amenerait un parrain et une marraine pour son enfant. Il y retourna en effet avec toute la splendeur de son rang, et fit la fortune de son hôte; mais il donna ordre de brûler toutes les autres maisons du village, et de chasser les ha-

bitans dans la campagne, disant qu'ils deviendraient peut-être plus charitables quand ils auraient éprouvé ce qu'on souffre en demeurant exposé sans nourriture, pendant une nuit très-longue et très-froide, à l'inclémence de la saison.

En Russie, on met entre les mains d'un mort un écrit qui doit lui servir de certificat et de passe-port pour l'autre vie. Il est signé par un prêtre, et conçu en ces termes : « Nous, *tel*, confessons et attestons qu'*un tel*, ici présent, a vécu avec nous comme un bon et véritable chrétien grec; et quoiqu'il ait commis bien des péchés, il les a expiés, et en a reçu l'absolution. Il a aussi rendu le véritable culte à Dieu et à ses saints. Il a jeûné et prié de la manière convenable, et s'est toujours bien comporté envers moi, son pasteur; de sorte que je lui ai accordé le pardon entier de toutes ses fautes. Nous lui avons donné cette attestation pour la présenter à Saint Pierre et aux autres saints, afin que, par ce moyen, il puisse, sans aucun empêche-

13.



Un ivrogne laissa pour gage, dans un Cabaret, ses hardes et sa chemise.

27.



Le Serpend de Mer fend les eaux comme une flèche: son corps est gros comme un tronc d'Arbre.

ment, être introduit à la porte de la gloire éternelle. »

L'oisiveté et l'ivrognerie portaient, il y a peu d'années encore, les Moscovites aux excès les plus révoltans. Une femme désœuvrée entrait dans une taverne, y vendait ses habits, en sortait ivre, tombait dans une rue, et s'y endormait. On sent que les hommes étaient encore moins réservés sur cet article. Un de ces ivrognes, quittant le cabaret où il avait bu son habit, rencontra un de ses amis qui y entrait; il y retourna avec lui, et n'en sortit point qu'il n'y eût aussi laissé sa chemise. On lui demanda, en sortant, s'il avait été volé. « Non, dit-il, c'est le cabaretier qui m'a mis dans cet état; mais puisqu'il a ma chemise, il faut qu'il ait encore ma culotte. » Il rentra en effet, et peu de temps après il parut nu dans les rues, n'ayant que quelques poignées d'herbes pour se couvrir.

---

font en Laponie les propositions de mariage. Un Lapon qui recherche une fille, ne s'inquiète ni de sa beauté ni de sa sagesse. Est-elle riche? a-t-elle beaucoup de rennes? c'est la première question que l'on fait aux parens. Quand un jeune homme a fait son choix, il va, avec son père et un ami, trouver les parens de la fille, muni d'une bonne provision d'eau-de-vie. Les deux négociateurs entrent dans la cabane, et le laissent à la porte, où il s'occupe à fendre du bois, ou à quelque autre exercice utile au futur beau-père. Il ne lui est pas permis d'entrer sans être invité : ce serait une incivilité qui lui ferait manquer son mariage. Toute l'eau-de-vie se boit pendant son absence, et à chaque verre le père du garçon fait à celui de la fille un compliment et une génuflexion. *Père grand, père vénérable, père suprême*, sont les expressions dont il se sert pour obtenir ce qu'il désire. Si la réponse est favorable, on appelle le jeune homme, qui, pour première entrevue, baise sa maîtresse sur la bouche, et frotte son nez contre celui de sa prétendue : c'est le com-

ble de la politesse lapone. Après ce prélude, il tire de son sein quelques morceaux de viande cuite, et les présente à sa future; celle-ci les refuse, mais elle lui fait signe en même temps de sortir avec elle. Les voilà donc en tête à tête hors de la cabane: c'est le moment de la décision. L'amant offre de nouveau ce qu'il avait apporté, et la maîtresse ne fait plus de difficulté de le recevoir; si elle les garde, l'affaire passe pour arrêtée. Il ne s'agit plus que de choisir le jour de la célébration, et c'est ici la difficulté. Il est de l'intérêt du beau-père d'en différer la conclusion, parce que chaque fois que le jeune homme vient voir sa maîtresse, il apporte de l'eau-de-vie et du tabac, qui sont le plus grand régal qu'on puisse faire à un Lapon. On voit des gens remettre d'année en année l'hymen de leur fille, uniquement pour faire durer ces petites largesses. Les visites sont plus ou moins fréquentes, suivant la distance qui sépare les habitans. Le voyage se fait en traîneau, et le galant, impatient, témoigne ainsi par des chants amoureux le désir d'être arrivé:

« Allons, courage, hâtons-nous, mon cher renne ; nous avons encore du chemin à faire. Allons, de l'agilité, de la légèreté !

» Nous en serons plutôt à la fin de nôtre course, je verrai plutôt l'objet de mon amour ; oui, je verrai ma maîtresse se promener le long des marais. Regarde, mon cher renne ; ne l'aperçois-tu pas de loin ? Dis-moi sur quelles fleurs elle se promène? Soleil, jette tes rayons sur les lieux qu'elle habite ; et si je croyais pouvoir la découvrir du haut de ces arbres, je monterais jusqu'à leur cime, je couperais les rameaux qui me dérobent sa vue.

» Allons, courage, hâtons-nous, mon cher renne ; allons, de l'agilité, de la légèreté !

» Ah! si je le pouvais, chère maîtresse, vous me verriez suivre le cours des nues qui se portent vers vos marais ; si j'avais des ailes de corneille, dans l'instant je prendrais mon essor, et j'arriverais auprès de vous. En vain vous voudriez vous soustraire à mes regards, et par une fuite timide vous dérober à mes embrassemens :

je serais continuellement sur vos pas, je vous presserais contre mon sein. Ah! je sens mon cœur qui palpite! »

Le jour pris pour la célébration de la noce, les parens s'assemblent chez le père de la fille, et le futur fait des présens à toute la famille, conformément à ses facultés, et proportionnés à l'état et à l'âge des assistans. On part ensuite pour aller à l'église. Les hommes marchent les premiers, et le marié est à leur tête. Les femmes vont après, conduites par l'épousée; deux de ses parens, le bonnet à la main, la soutiennent par-dessous les bras. L'air triste qu'elle affecte semble annoncer que c'est à regret et par contrainte qu'elle va quitter la maison paternelle. Quand on lui demande si elle veut épouser *un tel*, elle ne fait aucune réponse. Les parens la pressent de s'expliquer et de donner son consentement; elle s'obstine à garder le silence. Enfin, après bien des instances, elle prononce le *oui* d'une voix si faible et si basse, qu'à peine le prêtre peut l'entendre.

On quitte l'église pour se mettre à table,

et ce sont les convives qui font les frais du repas. Chacun apporte sa part des viandes ; et si la cabane est trop petite pour contenir tout le monde, les plus jeunes montent sur le toit, et font descendre une corde à laquelle on attache la nourriture qu'ils demandent. Un homme de l'assemblée, qui fait l'office de maître-d'hôtel, est chargé de cette distribution. La fête se termine par boire de l'eau-de-vie, dont chacun a eu soin de se pourvoir.

Les noces étant achevées, le nouveau marié demeure chez son beau-père, avec sa femme, et est obligé de le servir pendant un an. Il est maître ensuite d'aller s'établir où il veut, et d'emmener avec lui les rennes et autres effets qui lui appartiennent.

Les femmes de la Laponie poussent l'emportement jusqu'à l'excès ; semblables à des lionnes en furie, elles s'élancent sur quiconque les outrage.

Quand un Lapon a observé sur la neige la trace d'un ours, il s'étudie à découvrir sa retraite, et vient en triomphe l'apprendre à ses voisins, qui lui défèrent sur-le-

champ le commandement de la chasse. On attend, pour cette partie, que la neige s'affermisse, parce qu'alors il est plus aisé de courir dessus avec des patins. Ce sont des pièces de bois longues de plusieurs pieds, relevées en pointe par-devant, et attachées comme une sandale. Par le moyen d'un bâton qu'ils tiennent à la main, et où d'un côté est attachée une petite planche ronde afin qu'il n'entre pas dans la neige, et de l'autre un fer pointu pour percer les bêtes qu'ils rencontrent, ils s'élancent et se conduisent en montant, en descendant, en tournant à droite et à gauche, avec une vitesse si extraordinaire, qu'il n'est point d'animal qu'ils n'attrapent facilement.

On convient du jour de la chasse, et on consulte le devin sur le succès de l'entreprise. Si ses réponses sont favorables, on entre dans la forêt, et celui qui a le premier découvert les traces de l'ours, est le conducteur de la troupe: il ne doit avoir d'autre arme qu'un bâton, auquel est attaché un gros anneau de cuivre. Le sorcier marche après lui, muni de son tam-

bour, et est suivi du chasseur qui doit donner le premier coup à la bête; les autres viennent à leur rang, et chacun a sa fonction particulière. L'attaque se fait au bruit d'une chanson, par laquelle ils prient l'ours de ne leur faire aucun mal, et de ne pas rompre les armes qu'ils emploient contre lui. Arrivés près de l'animal, c'est à qui montrera le plus d'intrépidité. L'un le frappe avec une hache, l'autre avec un coutelas; celui-ci le perce avec sa hallebarde, celui-là le renverse d'un coup de mousquet. La bête ainsi attaquée meurt sur la place, et une chanson, entonnée par le capitaine, est, au lieu de cor, le signal de la victoire. Alors tout le monde se livre à la joie, et fait retentir la forêt de cris d'allégresse. On met l'ours sur un traîneau, et on le conduit dans la cabane où il doit servir à régaler ses vainqueurs. Le renne qui l'a mené est dispensé de travailler pendant un an, et chaque chasseur a son ordre marqué pour la préparation du festin. L'un est chargé d'écorcher l'ours et de le dépecer, l'autre de faire cuire la viande, le troisième d'entretenir le feu,

d'aller chercher de l'eau, etc. Quand on arrive vers la cabane, les femmes viennent au-devant de leurs maris, et alors de nouveaux chants de victoire se font entendre. Elles mêlent leur voix à celle de leurs époux; et pour rendre le triomphe plus éclatant, elles mâchent et broient sous leurs dents une certaine écorce qui rougit la salive; puis s'approchant d'eux comme pour les embrasser, elles leur crachent au visage et les font paraître couverts de sang, comme si c'était celui de l'ours. D'autres chants accompagnent cette cérémonie. « Que de grâces ne devons-nous pas vous rendre, nos chers maris, de nous avoir apporté cette proie! Quelle force, quelle adresse, il a fallu employer pour dompter cet animal! Il a succombé sous vos coups; quelle joie a dû vous causer cette victoire, et que nous en ressentons nous-mêmes de plaisir! »

Les femmes n'assistent point au repas; il leur est même défendu d'approcher de l'endroit où on le prépare: c'est une cabane qui ne sert qu'à cet usage. On n'y fait point entrer l'ours par la porte; après

qu'il a été coupé en pièces, on le jette par le trou qui sert de passage à la fumée, afin qu'il paraisse envoyé et tombé du ciel. La peau de l'animal appartient à celui qui l'a découvert; c'est à lui aussi qu'est assignée à table la première place; le magicien a la seconde, et les autres observent le même ordre qu'à la chasse. Quand les viandes sont cuites, on les divise en deux parts, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes : celles-ci reçoivent leur portion des mains de deux Lapons, qui annoncent leur arrivée par une chanson conçue en ces termes : « Voici des hommes venus de Suède, de Pologne, d'Angleterre et de France, pour nous apporter des présens. » A ce signal, elles sortent de la cabane, viennent au-devant des députés, et répondent à leur chanson par celle-ci : « Venez, vous qui arrivez de Suède, de Pologne, d'Angleterre et de France; venez, nous vous mettrons des houppes de laine autour des cuisses. » En même temps elles prennent les viandes des mains des envoyés, et leur font présent de houppes rouges. Aucun de ces chasseurs ne peut

habiter avec son épouse que le troisième jour après cette fête, et le cinquième, pour expier le meurtre de l'ours, et effacer la souillure qu'ils croient avoir contractée par la mort de cet animal. Quand ils viennent retrouver leurs femmes, elles les reçoivent en chantant, et leur jettent sur le dos une poignée de cendres qui les rétablit dans tous leurs droits.

NORWÈGE.

C'EST sur la côte de Norwège que l'on trouve *le serpent de mer*. On assure qu'il a plus de cinq cents pieds de long; que son corps est au moins de la grosseur de deux muids; qu'il se tient toujours au fond de l'eau, excepté en juillet et août, qui sont les mois où il fraie; encore ne s'élève-t-il à la surface que lorsque le temps est calme: alors on lui voit, dans la même direction que sa tête, quelques petites portions de son dos qui paraissent quand il se plie, et semblent, de loin, autant de tonneaux flottans sur une même

ligne, à une distance considérable les uns des autres. Ce monstre a le front haut et large, le museau aplati comme celui du cheval, et de grandes narines d'où sortent de longs poils comme des moustaches; ses yeux sont gros, de couleur bleue, et luisans comme deux boules d'argent. Tout l'animal est d'un brun foncé, parsemé de taches plus claires qui brillent comme des écailles de tortue.

Le serpent de mer fait souvent couler à fond hommes et chaloupes ; on prétend même que par son poids, il ferait périr un bâtiment de cent tonneaux, en s'élançant au travers. Quelquefois il s'entortille en cercle autour d'un bateau, de sorte que les hommes en sont environnés de tous côtés. Le moyen de l'éviter, quand on se trouve près de lui, est de diriger la barque vers la partie de son corps la plus élevée et la plus visible, parce que le serpent plonge sur-le-champ, et laisse passer le bateau. Si, au contraire, on ramait vers l'endroit où le corps ne se montre pas, le monstre en s'élevant renverserait la chaloupe. Il serait inutile de s'en éloi-

gner à force de rames; cet animal fend les eaux comme une flèche; et levant la tête, il enlève un homme d'une barque sans toucher à ses compagnons. Pour s'en débarrasser plutôt, on lui jette tout ce qui se présente sous la main, ne fût-ce qu'un morceau de bois, une pierre ou la chose du monde la plus légère; pourvu qu'il en soit atteint, il plonge aussitôt dans l'eau, et prend une autre route.

GROENLAND.

La Pêche du Hareng.

Cette pêche ne se fait que la nuit, parce qu'alors le poisson est attiré par la clarté des lanternes qui l'empêche, en l'éblouissant, de discerner les filets. Le jour, on le distingue par la noirceur de la mer, et l'agitation qu'il excite dans l'eau en s'élevant jusqu'à sa surface, et en sautant même en l'air pour éviter la fureur dévorante des autres poissons ses ennemis. Les filets des pêcheurs sont longs de deux

cents toises, et on les teint en brun pour les rendre moins visibles. Il n'est pas permis de les jeter en mer avant la Saint-Jean, parce qu'avant ce temps le hareng n'est pas arrivé à sa perfection, et qu'on ne saurait le transporter sans qu'il se gâte. En vertu d'une ordonnance expresse de la marine, qui se publie et s'affiche tous les ans, les pêcheurs de Hollande, de Danemarck et de Hambourg, les pilotes, les matelots, les maîtres de barques, font serment, avant leur départ, de ne point précipiter la pêche; ils le renouvellent à leur retour pour attester que ni eux ni personne de leur connaissance n'a enfreint cette loi. En conséquence de cette affirmation, on expédie des certificats aux vaisseaux destinés au transport des nouveaux harengs, pour garantir la bonté de cette marchandise et conserver le crédit de ce commerce.

Les harengs ont leur principale demeure dans les abîmes qui sont sous les poles; de-là ils envoient, pour ainsi dire, des colonies qui font le tour de l'Europe, et reviennent ensuite au nord en passant près

de l'Islande. Les glaces immenses dont ces gouffres sont toujours couverts les mettent à l'abri des poissons voraces qui les guettent continuellement, et à qui la difficulté de respirer ne permet pas de rester sous la glace. Paisibles dans cette retraite, les harengs multiplient si prodigieusement, que bientôt la nourriture leur manquant, ils vont chercher à vivre ailleurs. En quittant leur domicile, ils sont poursuivis par les baleines, les marsouins, les chiens marins, les cabéliaux et autres gros poissons, qui les chassent devant eux dans l'océan, et contribuent à les disperser en plusieurs bandes. C'est vers le commencement de l'année que débouche la grande troupe : son aile droite se détourne vers l'occident et tombe dans l'Islande, d'où elle envoie un détachement au banc de Terre-Neuve. L'aile gauche s'étend à l'orient, et dirige sa marche vers la Norwège, la mer Baltique, l'Ecosse et les provinces septentrionales de la France. Après avoir fourni aux besoins de tous ces peuples, ce qui reste de ces colonnes dispersées se réunit pour n'en plus former

que deux, d'une épaisseur énorme, qui s'en retournent dans leur patrie. L'une y arrive du côté de l'orient, et l'autre par le septentrion : le temps de leur départ est fixé ; c'est ordinairement au mois d'août. La route est prescrite et la marche réglée : tous partent ensemble ; il n'est permis à aucun de s'écarter, point de maraudeurs, point de déserteurs.

Les Groënlandais ont imaginé de se faire un vêtement avec lequel ils se tiennent debout, et marchent presqu'à sec sur les flots de la mer. C'est une espèce de jaquette, où l'habit, la culotte, les bas et les souliers ne forment qu'une pièce. Elle est faite de peau de chien marin, unie et sans poil, et si bien cousue, que l'eau ne saurait y pénétrer. Il y a devant la poitrine un petit trou par lequel ils soufflent autant d'air qu'ils jugent à propos pour se soutenir sans aller au fond ; ils bouchent ensuite ce trou avec une cheville. A mesure qu'ils augmentent ou qu'ils diminuent l'air du dedans de cet habit, ils descendent et remontent comme bon leur semble :

ce sont de vrais ballons qui courent sur l'eau sans s'enfoncer.

Les Groënlandais sont d'une malpropreté incroyable; ils mangent les poux qu'ils prennent sur eux et sur d'autres. Ils ont un proverbe qui dit : *Ce qui vient du nez peut tomber dans la bouche, pour que rien ne se perde;* ils raclent avec un couteau la sueur de leur visage, et la lèchent. Ils font leurs nécessités en présence de tout le monde; chaque famille a une cuve placée dans l'appartement, où chacun va lâcher de l'eau jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus contenir. Les hommes ne se lavent qu'avec leur salive; ils lèchent leurs doigts comme les chats, et s'en frottent les yeux pour en ôter le sel dont la mer leur a couvert le visage. Les femmes se plongent la tête dans la cuve à urine pour faire croître leurs cheveux, et se procurer, à ce qu'elles s'imaginent, une odeur agréable. Quand elles se sont ainsi parfumées les cheveux en hiver, elles vont à l'air, dans le froid le plus piquant, et les laissent geler.

De telles horreurs doivent nous faire sentir tout le prix de la civilisation.

La science des sorciers groënlandais consiste à prononcer des paroles sur les malades, à s'entretenir avec les génies, à prédire l'avenir. On regarde comme des créatures malfaisantes les vieilles femmes qui prétendent exercer la même profession; et en cette qualité elles sont haïes, persécutées et mises à mort. Quand un malade consulte le magicien, celui-ci le couche sur le dos, et lui lie la tête avec un cordon; il la soulève un peu en tirant la corde, et la laisse retomber en invoquant l'esprit familier. Si la tête est pesante et se lève difficilement, c'est signe de mort; mais si elle suit aisément le mouvement du cordon, on assure que le malade en reviendra. Pendant que le médecin fait ses enchantemens, s'il échappe à quelqu'un un vent indiscret, le peuple croit que c'est une flèche mortelle qui tue infailliblement le malade, le médecin et le diable même.

ASIE.

CHINE.

Les femmes de la Chine ressemblent aux plus ridicules de nos coquettes; elles se pressent tellement les pieds dans leur chaussure, qu'elles se réduisent à l'impossibilité de marcher une heure.

Le juste respect qu'un Chinois porte à l'auteur de ses jours, a donné lieu à une anecdote qui pourrait paraître une satire de l'abus que des pères peuvent faire de cette vertu de leurs enfans. Un voyageur raconte que voyant un Chinois, âgé d'environ quarante ans, pleurer amèrement, il s'approcha pour savoir de lui quel était le motif de son affliction; il apprit que le Chinois venait d'être fouetté par son grand-père pour avoir désobéi à son père. Voilà une famille assurément remarquable pour sa longévité et sa discipline.

L'Empereur Yu, pour se rendre plus

accessible à ses sujets, avait fait attacher à la porte de son appartement une cloche, un tambour, et trois tables de différens métaux. Suivant la nature des affaires, on frappait sur ces divers instrumens, et le monarque donnait audience sur-le-champ. On assure qu'un jour il sortit deux fois de table, et un autre jour trois fois du bain, pour écouter les plaintes de quelques particuliers.

Les bonzes sont les moines de la Chine. Avant d'être initié dans l'ordre des bonzes, il faut passer par de rigoureuses épreuves. Le novice doit laisser croître sa barbe et ses cheveux pendant le cours d'une année. Vêtu d'un habit pauvre et déchiré, il va de porte en porte, les yeux baissés, demandant l'aumône, et chantant les louanges de l'idole au service de laquelle il veut se consacrer. Durant ce noviciat pénible, il doit s'abstenir de la chair de toute espèce d'animal; il lui est même défendu de dormir; et s'il vient à succomber au sommeil, ses supérieurs le réveillent sans pitié. Quand il a subi avec courage

ces rudes épreuves, on l'admet à la profession : tous les bonzes des monastères voisins s'assemblent et se prosternent devant l'idole, récitant à haute voix certaines prières au son de plusieurs clochettes, et ayant sur le cou une espèce de chapelet. Pendant ce temps là, le novice, prosterné à la porte du temple, attend en silence la fin des cérémonies; alors les bonzes viennent le prendre, le conduisent à l'autel, et lui jettent sur le corps une robe grise avec une ceinture de corde pareille à celle de nos capucins. On lui met sur la tête un bonnet de carton; et le tout finit par des embrassemens réciproques.

Les principes de morale dont les bonzes recommandent soigneusement la pratique, sont contenus dans la doctrine extérieure, Ils consistent à croire « qu'il y a beaucoup de différence entre le bien et le mal; qu'après la mort il y a des récompenses pour la vertu, des punitions pour le vice, et des places marquées pour l'un et l'autre, suivant le degré de leur mérite; que le Dieu Fo naquit pour sauver le monde, et pour ramener dans la voie du salut ceux

qui s'en étaient écartés; que c'est à lui qu'ils doivent l'expiation de leurs péchés, et la nouvelle naissance à laquelle ils sont destinés dans un autre monde; qu'il y a cinq préceptes d'une obligation indispensable; 1°, de ne tuer aucune créature vivante; 2°, de ne pas s'emparer du bien d'autrui; 3°, d'éviter l'impureté; 4°, de ne pas blesser la vérité par le mensonge. »

Mais les bonzes recommandent particulièrement le cinquième, qui consiste en œuvres charitables qu'ils prescrivent dans leurs instructions : « Traitez-bien les bonzes, répètent-ils sans cesse, et fournissez-leur tout ce qui leur est nécessaire pour leur subsistance. Bâtissez des monastères et des temples, afin que par leurs prières et les châtimens volontaires qu'ils s'imposent pour l'expiation de vos péchés, ils puissent vous garantir des punitions dont vous êtes menacés. Aux funérailles de vos parens, brûlez du papier doré et argenté, avec quantité d'habits et d'étoffes de soie, qui seront changés dans l'autre monde en or, en argent et en habits réels. Ainsi, non seulement vous pour-

voirez aux nécessités des personnes qui vous sont chères, mais vous les mettrez en état d'obtenir la faveur de dix-huit gardes de l'enfer, qui seraient inexorables sans cette corruption, et capables de les traiter avec la dernière rigueur. Si vous négligez ces commandemens, vous ne devez vous attendre, après votre mort, qu'à de cruels supplices; votre âme, par un long cours de transmigrations, passera dans les plus vils animaux, et vous reparaîtrez successivement sous la forme d'un mulet, d'un cheval, d'un chien, d'un rat, et d'autres créatures encore plus méprisables.»

Il serait difficile de faire comprendre toute la force de ces terribles chimères sur l'esprit crédule et superstitieux des Chinois. Le P. Lecomte en rapporte un exemple; se trouvant un jour dans la province de Chan-Si, il fut appelé pour baptiser un malade qui était âgé de soixante-dix ans.

Ce vieillard vivait d'une petite pension qui lui avait été accordée par l'empereur, et les bonzes l'avaient assuré que la recon-

naissance lui imposerait dans l'autre monde un devoir assez pénible : c'était d'y servir l'Empereur, en portant les dépêches de la cour dans les provinces. Ainsi, son âme devait passer, pour cet office, dans le corps d'un cheval de poste. Ils lui recommandaient de ne jamais broncher, ni mordre, ni ruer, ni blesser personne; ils l'exhortaient à courir légèrement, à manger peu, à souffrir patiemment l'éperon, comme autant de moyens pour exciter la compassion des Dieux qui font souvent un homme de qualité d'un bon cheval, et qui l'élèvent à la dignité de mandarin. Toutes ces idées assiégeaient sans cesse l'imagination du vieillard, le faisaient trembler, et troublaient chaque nuit son sommeil. Dans ses songes, il croyait se voir sellé, bridé, et prêt à partir au premier coup de fouet du postillon. Il se trouvait couvert de sueur et tout éperdu à son réveil, incertain quelquefois s'il était homme ou cheval.

La doctrine de la transmigration des âmes est extrêmement propre à soutenir les fraudes et les artifices que les bonzes inventent pour exciter la libéralité du

peuple ; on en lit un autre exemple dans le même auteur. Deux bonzes voyant deux beaux canards dans la cour d'un riche paysan, se mirent à soupirer et à pleurer amèrement; la maîtresse de la maison, qui les observait de sa chambre, sortit avec empressement pour leur demander ce qui les affligeait. « Hélas! lui dirent-ils, nous savons que les âmes de nos pères ont passé dans le corps de ces animaux, et la crainte qu'il ne vous prenne envie de les tuer, nous fait mourir de douleur. J'avoue, leur répondit cette femme, que notre dessein était de les tuer; mais je vous promets de les garder, puisqu'ils sont de vos parens. » Ce n'était pas tout à fait l'intention des bonzes. Ils lui représentèrent que son mari serait peut-être moins charitable, et qu'ils seraient fort à plaindre, s'il arrivait quelque disgrâce à ces pauvres créatures. Enfin, la pitié prenant le dessus dans le cœur de cette honnête femme, elle consentit à leur livrer les canards, afin qu'ils pussent veiller eux-mêmes à leur sûreté. Ils les acceptèrent avec de grandes marques de re-

connaissance, en se prosternant devant eux, en leur témoignant beaucoup de tendresse et de respect; mais ils les tuèrent le soir pour en faire un bon festin.

Dans la nécessité de soutenir leur secte, ils achètent des jeunes garçons de sept ou huit ans, qu'ils instruisent pendant quinze ou vingt ans dans leurs mystères, avec toutes sortes de soins pour les rendre propres aux mêmes offices : cependant la plupart sont fort ignorans, et n'entendent pas même les principes de leur doctrine. Mais comme il y a parmi eux une distinction de rang fort bien établie, les uns sont employés à demander l'aumône; d'autres, qui ont acquis la connaissance des livres et qui parlent poliment, sont chargés de visiter les gens de lettres, et de s'insinuer dans la faveur des mandarins. Ils ont aussi dans leurs couvens de vénérables vieillards qui président aux assemblées de femmes; mais ces assemblées sont en petit nombre, et ne sont point en usage dans toutes les villes. Quoique les bonzes n'aient pas d'hiérarchie régulière, ils ont des supérieurs qu'ils appellent ta-ho-

chang, ou grands bonzes. Ce rang ajoute beaucoup à la considération qu'ils peuvent avoir acquise par leur âge, par leur contenance grave et modeste, et par tous les artifices de l'hypocrisie. On rencontre des maisons ou couvens de bonzes dans toutes les parties de l'empire.

Il n'y a point de province qui n'ait quelques montagnes où les bonzes ont bâti des couvens qui sont plus honorés que ceux des villes. On y fait des pélerinages; les dévots se mettent à genoux en arrivant au pied de la montagne, et se prosternent à chaque pas qu'ils font pour monter. Ceux qui ne peuvent entreprendre le voyage, prient leurs amis d'acheter pour eux une grande feuille imprimée, dont le coin est signé de la marque des bonzes; au centre est la figure du Dieu Fo, entourée d'un grand nombre de cercles. Les dévots de l'un et de l'autre sexe portent au cou, et quelquefois autour du bras, une espèce de rosaire composé de cent grains d'une grosseur médiocre, et de huit autres grains beaucoup plus gros; le sommet est une boule allongée, de la forme

d'une petite gourde. En roulant ces grains entre leurs doigts, ils prononcent les deux noms mystérieux, *O-mito*, *Fo*, dont l'auteur dit qu'ils n'entendent pas eux-mêmes le sens. Ils les accompagnent de cent génuflexions, après lesquelles ils retranchent un des cercles rouges qui sont imprimés sur leur feuille.

Les laïques invitent quelquefois les bonzes à les visiter dans leurs maisons pour y faire leur prière, et pour confirmer l'authenticité de ces cercles par leur sceau. Ils portent la feuille, avec beaucoup de pompe, aux funérailles de leurs parens, dans une boîte qui est scellée aussi par les bonzes. Ils donnent à ce précieux bijou le nom de Lu-in, c'est-à-dire passe-port pour le voyage de ce monde à l'autre. Ce trésor ne s'obtient qu'à prix d'argent; mais personne ne regrette la dépense, parce qu'on le regarde comme le gage du bonheur futur.

Entre les temples des faux Dieux, on en distingue plusieurs qui ne sont pas moins fameux par la magnificence et l'étendue des édifices, que par l'étrange

figure des idoles : il y en a de si monstrueuses, que leurs adorateurs, effrayés du seul spectacle, se prosternent en tremblant et frappent plusieurs fois la terre du front. Comme les bonzes n'ont point d'autre vue que de gagner de l'argent, et que toute la réputation qu'ils peuvent avoir acquise n'empêche point qu'ils ne soient la plus vile partie de l'empire, ils possèdent l'art de se contrefaire devant le peuple par une continuelle affectation de douceur, de complaisance, d'humilité et de modestie qui trompe tout le monde au premier coup d'œil. Les Chinois ne pénétrant point au-delà de l'apparence, les prennent pour autant de saints, surtout lorsqu'à cet extérieur imposant ils joignent des mortifications corporelles et des jeûnes rigoureux ; qu'ils se lèvent plusieurs fois la nuit pour adorer Fo, et qu'ils paraissent se sacrifier au bien public. Souvent, pour augmenter leur mérite dans l'opinion du vulgaire, et toucher de compassion leurs spectateurs, ils s'imposent de rudes pénitences jusqu'au milieu des places publiques. Les uns s'at-

tachent au col et aux pieds de grosses chaînes de plus de trente pieds de long, qu'ils traînent avec beaucoup de fatigue au travers des rues, et s'arrêtant à chaque porte : « Vous voyez, disent-ils aux habitans, ce qu'il en coûte pour expier vos péchés; ne pouvez-vous nous faire une petite aumône ? » On en rencontre d'autres qui paraissent tous sanglans de coups qu'ils se donnent à la tête avec une grosse pierre : mais de toutes ces austérités volontaires, il n'y en a pas de plus surprenante que celle qui est rapportée par le P. Lecomte. Il rencontra, au milieu d'un village, un jeune bonze, doux, affable et modeste, placé debout dans une chaise de fer dont le dedans était hérissé de clous pointus qui ne lui permettaient pas de s'appuyer sans se faire une infinité de blessures; il était porté fort lentement dans les maisons par deux porteurs de louage, et toutes ses prières se réduisaient à demander quelque aumône : « Vous le voyez, disait-il, je suis enfermé dans cette chaise pour le bien de vos âmes; je n'en sortirai point que tous les clous dont elle

est remplie n'aient été achetés. » L'auteur remarque qu'il y en avait plus de deux mille. « Chaque clou, ajoutait le bonze, vous coûtera six sous ; mais vous ne devez pas douter qu'ils ne deviennent une source de bénédictions dans vos familles. Prenez-en du moins un ; vous ferez un acte héroïque de vertu, et l'aumône que vous donnerez ne sera pas pour les bonzes, à qui vous pouvez témoigner votre charité par des vœux, mais pour le dieu *Fo*, à l'honneur duquel nous voudrions bâtir un temple. »

Le père Lecomte passa fort près de ce jeune imposteur, qui lui fit le même compliment ; sur quoi il lui conseilla de s'épargner des peines inutiles, et d'aller se faire instruire à l'église chrétienne. Le bonze lui répondit qu'il le remerciait beaucoup de son conseil, mais qu'il lui aurait encore plus d'obligation s'il voulait acheter une demi-douzaine de ses clous, qui lui attireraient infailliblement du bonheur dans son voyage. « Tenez, ajouta-t-il, en se tournant dans sa chaise, prenez ceux-ci sur ma parole ; foi de bonze, je vous les donne

pour les meilleurs, parce que ce sont ceux qui m'incommodent le plus; cependant ils ne vous coûteront pas plus que les autres. » Il prononça ce discours d'un air qui aurait fait rire le missionnaire dans toute autre occasion.

L'avidité des bonzes pour les aumônes les rend toujours prêts à se rendre indifféremment chez les riches et chez les pauvres, au moment qu'ils y sont appelés. Ils y demeurent aussi long-temps qu'on veut les retenir. Si c'est pour quelques assemblées de femmes, ils mènent avec eux un grand bonze, qui est distingué des autres par le respect qu'ils lui portent, par le droit de préséance, et par un habillement propre à son rang.

Ces assemblées dévotes leur rapportent un revenu considérable. On voit dans les villes plusieurs sociétés de dix, quinze, ou vingt femmes, avancées en âge, ou veuves, et par conséquent libres de disposer de leur bourse. Les bonzes choisissent particulièrement les dernières pour supérieures et pour abbesses de la société. Chacune obtient ce degré d'honneur à son

tour, et le possède l'espace d'un an. C'est chez la supérieure que se tiennent les assemblées, et les autres contribuent d'une certaine somme d'argent aux dépenses nécessaires pour l'entretien de l'ordre. Les jours d'assemblées, un vieux bonze, qui en est le président, chante des hymnes en l'honneur de Fo, toutes les dévotes y joignent leurs voix. Lorsqu'elles ont fait retentir assez long-temps les noms *O-mito*, *Fo*, et battu sur de petits chaudrons, elles se mettent à table, et se traitent fort bien ; mais on ne parle ici que de la cérémonie ordinaire.

Aux jours solennels, le lieu de l'assemblée est orné de plusieurs images et de peintures grotesques qui représentent les tourmens de l'enfer sous mille formes différentes. Les prières et les jeûnes durent sept jours, et le grand bonze est assisté par d'autres bonzes inférieurs qui joignent leurs voix à la sienne. Dans cet intervalle, leur principal soin est de préparer et de consacrer des trésors pour l'autre monde. On construit, dans cette vue, un petit palais de papier peint et

doré, où l'on fait entrer toutes les parties qui composent une maison ; on la remplit d'une infinité de boîtes de carton, peintes et vernies, qui contiennent des lingots d'or et d'argent, c'est-à-dire de papier doré et argenté. Ces mystérieuses bagatelles doivent servir à préserver les dévotes des châtimens terribles que le Yen-Vang, ou le roi de l'enfer, exerce sur ceux qui n'ont rien à lui offrir. Ils mettent à part une certaine somme, pour gagner les officiers de ce redoutable tribunal ; le reste est destiné, avec la maison, à se loger, à se nourrir et à se procurer quelqu'emploi dans l'autre monde. Ils mettent toutes les petites boîtes à couvert sous des serrures de papier ; et fermant la porte de l'édifice, ils en gardent soigneusement la clef.

Après la mort de celui qui a fait cette dépense, on commence par brûler le palais de papier avec une gravité qui rend cette cérémonie fort sérieuse. Ensuite on brûle les clefs, afin que le mort puisse ouvrir les boîtes pour en tirer ce qu'elles contiennent. Ce ne sera plus du papier

doré et argenté, mais de l'or et de l'argent réels, dont l'offre touchera infailliblement Yen-Vang, parce que ce roi des ombres est facile à corrompre. Cette espérance, jointe aux circonstances d'une cérémonie fort éclatante, fait tant d'impression sur l'esprit des Chinois, qu'il faut un miracle extraordinaire de la grâce pour les détromper. Leurs prêtres acquièrent ainsi sur eux plus d'ascendant qu'on ne peut se l'imaginer. On ne voit de toutes parts qu'une multitude de statues et d'images, que les crédules Chinois invoquent sans cesse, surtout dans leurs maladies, dans leurs voyages et dans toutes les occasions où ils se croient menacés de quelque danger.

Les hommes ont, comme les femmes, des assemblées où les bonzes président, et qu'ils appellent chang-chays ou jeûneurs. Le supérieur de ces sociétés est comme le maître. Il a sous lui quantité de disciples qui portent le nom de *fu-tis;* comme il est distingué lui-même par le titre de *tse-fu*, qui signifie *père docteur*.

Un bonze industrieux, qui s'est acquis

un peu de réputation, obtient facilement cet emploi. On conserve dans chaque famille quelque vieux manuscrit, qui est passé de père en fils depuis plusieurs générations, et qui contient des formules de prières, auxquelles non seulement personne n'entend rien, mais que le chef ou le père seul a le droit de répéter. Le peuple est persuadé qu'elles produisent quelquefois des effets surprenans. Ces cas merveilleux suffisent pour élever un père de famille à la qualité de tse-fu, et pour lui attirer un grand nombre de disciples.

Tout le monde est averti des jours marqués pour l'assemblée, et personne n'a la hardiesse de s'absenter. Le supérieur se place au bas de la salle, vers le milieu. Les assistans, après s'être prosternés devant lui, forment deux rangs, l'un à droite et l'autre à gauche; on récite des prières inintelligibles, ensuite chacun prend sa place à table, pour s'y livrer à toutes sortes d'excès, car rien n'est si plaisant que les jeûneurs chinois. Ils se retranchent à la vérité, pendant toute leur vie, l'usage de la chair, du

poisson, du vin, des oignons, de l'ail et de tout ce qui est capable d'échauffer le sang; mais ils savent se dédommager par d'autres alimens et par la liberté de manger aussi souvent qu'ils le désirent.

Quoique les sectateurs de Fo honorent dévotement les statues de leurs saints, ils les traitent quelquefois avec peu de respect. N'en obtiennent-ils rien après de longues prières, ils les chassent de leur temple, comme des divinités impuissantes. D'autres les accablent de reproches, et leur donnent des noms outrageans, auxquels ils joignent quelquefois des coups: « Comment! chien d'esprit, nous vous logeons dans un temple magnifique, nous vous revêtons d'une belle dorure, nous vous nourrissons bien, nous vous offrons de l'encens; et tous nos soins ne font de vous qu'un ingrat qui nous refuse ce que nous lui demandons! » Là-dessus ils lient la statue avec des cordes, et la traînent dans les rues, au travers des boues et des plus sales immondices, pour lui faire payer toute la dépense qu'ils ont faite en parfums. Si le hasard leur fait

obtenir alors ce qu'ils demandaient, ils lavent le dieu avec beaucoup de cérémonies, ils le rapportent au temple, et l'ayant replacé dans sa niche, ils tombent à genoux devant lui, et s'épuisent en excuses sur la manière dont ils l'ont traité. « Au fond, lui disent-ils, nous nous sommes un peu trop hâtés; mais il est vrai aussi que vous été un peu trop lent. Pourquoi vous êtes-vous attiré nos injures? Nous ne pouvons remédier au passé; n'en parlons plus. Si vous voulez l'oublier, nous allons vous revêtir d'une nouvelle dorure. » On lit dans le père Lecomte une aventure fort bizarre qui était arrivée à Nan-Kin depuis peu d'années. Un habitant de cette ville, voyant sa fille unique attaquée d'une maladie dangereuse, et n'espérant plus rien des remèdes de l'art, s'adressa aux bonzes, qui lui promirent, pour une somme d'argent, l'assistance d'une idole très-vantée : il n'en perdit pas moins l'objet de son affection. Dans la douleur de sa perte, il résolut du moins de se venger. Il porta sa plainte aux juges, et demanda que l'idole fût

punie de l'avoir trompé par une fausse promesse. « Si cet esprit, disait-il dans sa requête, est capable de guérir les malades, c'est une friponnerie manifeste d'avoir pris mon argent, et laissé mourir ma fille ; s'il n'a pas le pouvoir qu'il s'attribue, que signifie cette présomption ? pourquoi prend-il la qualité de dieu ? Est-ce pour rien que nous l'honorons et que toute la province lui offre des sacrifices ? » Ainsi, concluant que la mort de sa fille venait de l'impuissance ou de la méchanceté de l'idole, il demandait qu'elle fût punie corporellement, que son temple fût abattu, et que ses prêtres fussent honteusement chassés de la ville. Cette affaire parut si importante, que les juges ordinaires en renvoyèrent la connaissance au gouverneur, qui l'évoqua au vice-roi de la province. Ce mandarin, après avoir entendu les bonzes, eut pitié de leur embarras. Il fit appeler leur adversaire, et lui conseilla de renoncer à ses prétentions, en lui représentant qu'il n'y avait pas de prudence à presser certaine espèce d'esprits, qui étaient naturellement ma-

lins, et qui pouvaient lui jouer tôt ou tard un mauvais tour. Il ajouta que les bonzes s'engageraient à faire au nom de l'idole ce qu'on pouvait raisonnablement exiger d'eux, pourvu que les demandes ne fussent pas poussées trop loin. Mais le père, qui était inconsolable de la mort de sa fille, protesta qu'il périrait plutôt que de se relâcher. « Celohan, disait-il, ne se croira-t-il pas en droit de commettre toutes sortes d'injustices, s'il est une fois persuadé que personne ne peut s'y opposer. » Le vice-roi se vit obligé de s'en remettre au cours ordinaire de la justice. L'affaire fut portée au conseil de Pé-Kin. En un mot, après de longues discussions, l'idole fut condamnée au bannissement perpétuel, comme inutile au bien de l'empire; son temple fut abattu, et les bonzes qui la représentaient furent châtiés sévèrement.

Les magistrats ont toujours l'œil ouvert sur ces prêtres. Le gouverneur d'une ville voyant une foule de peuple assemblée sur le grand chemin, eut la curiosité de faire demander la cause de ce tumulte. On lui

répondit que les bonzes célébraient une fête extraordinaire. Ils avaient placé sur un théâtre une machine terminée par une petite cage de fer, au-dessus de laquelle passait la tête d'un jeune homme, dont on ne voyait distinctement que les yeux qu'il roulait d'une manière effrayante. Un bonze, paraissant sur le théâtre, au-dessus de la machine, avait annoncé au peuple que ce jeune homme allait se sacrifier volontairement, en se précipitant dans une profonde rivière qui coulait près du grand chemin. « Cependant, avait ajouté le bonze, il n'en mourra point. Au fond de la rivière, il sera reçu par des esprits charitables qui lui feront un accueil aussi favorable qu'il puisse le désirer. En vérité, c'est ce qui pouvait lui arriver de mieux; cent autres ont ambitionné sa place; mais nous lui avons donné la préférence, parce qu'il la mérite effectivement par son zèle et par ses autres vertus. »

Après avoir écouté ce récit, le gouverneur déclara qu'il trouvait beaucoup de courage au jeune homme, mais qu'il

était surpris que ce ne fût pas lui-même qui eût annoncé sa résolution au peuple. En même temps il ordonna qu'il fût amené, pour se donner la satisfaction de l'entendre. Les bonzes, alarmés de cet ordre, employèrent tous leurs efforts pour s'y opposer. Ils protestèrent que si la victime ouvrait la bouche, le sacrifice serait inutile, et qu'ils ne répondaient pas des malheurs que cette profanation pouvait attirer sur la province. Je réponds de tout, dit le gouverneur; et renouvelant ses ordres, il fut surpris d'apprendre qu'au lieu de s'expliquer avec ceux qu'il en avait chargés, le jeune homme n'avait fait que jeter sur eux des regards agités, avec des contorsions extrêmement violentes. « Vous voyez, dit un bonze, combien il est affligé des ordres que vous lui faites porter. Il en est au désespoir; et si vous ne les révoquez pas, vous le ferez mourir de douleur. » Loin de changer de résolution, le mandarin chargea ses gardes de le dégager de sa cage et de l'amener. Ils le trouvèrent non seulement lié par les pieds et par les mains, mais à demi-suffoqué par

un bâillon qui lui remplissait la bouche. Aussitôt qu'il fut délivré de ce tourment, il se mit à crier de toute sa force : « Vengez-moi de ces assassins qui veulent me noyer. Je suis un bachelier dans les arts: J'allais à Pé-Kin pour l'examen ; hier une troupe de bonzes m'enleva violemment. Ils m'ont attaché ce matin à cette machine, pour me noyer ce soir, dans la vue de je ne sais quelle détestable cérémonie. » Tandis qu'il exprimait ces plaintes, les bonzes avaient commencé à s'éloigner; mais les gardes du gouverneur en arrêtèrent quelques-uns. Le supérieur, c'est-à-dire celui qui avait harangué le peuple, fut jeté sur-le-champ dans la rivière, où les esprits charitables ne se présentèrent pas pour le recevoir. Les autres coupables furent resserrés dans une étroite prison, et reçurent ensuite la punition qu'ils méritaient.

Confucius a son temple dans chaque ville de la Chine. On y voit, dans l'endroit le plus éminent, sa statue environnée de celles de plusieurs de ses disciples, dont l'attitude marque le respect qu'ils ont

eu pour leur maître. Tous les magistrats de la ville s'y assemblent aux jours de la nouvelle et de la pleine lune; ils y font un un petit sacrifice, différent de celui qu'ils appellent solennel. Ce n'est point à ces sacrifices lunaires que La Barbinais (celui que nous consultons) s'arrête, soit qu'il ne les ait pas vus, soit qu'il ne les croie pas propres à l'éclaircissement qu'il se propose; mais il décrit, sans partialité, les circonstances du sacrifice solennel qui s'offre deux fois par an aux deux équinoxes.

Le sacrificateur, qui est ordinairement un des lettrés, se dispose à cette cérémonie par le jeûne et l'abstinence. Il prépare la veille le riz et les fruits qui doivent être offerts; il arrange, sur les tables du temple, les pièces d'étoffes qu'on doit brûler en l'honneur de Confucius. On orne l'autel des plus riches étoffes de soie; on y met la statue de ce philosophe, ou les tablettes sur lesquelles son nom est écrit en caractères d'or. Le sacrificateur éprouve les porcs et les chèvres qu'on doit immoler, en répandant du vin chaud dans leurs

oreilles : s'ils remuent la tête, il les juge propres au sacrifice; il les rejette s'ils ne font aucun mouvement. Avant d'immoler le porc il fait une profonde inclination, et l'immole ensuite. Le sang et le poil des oreilles sont conservés pour le lendemain.

Le jour suivant, au chant du coq, on donne le signal. Le sacrificateur, suivi des assistans, se rend au temple; après plusieurs génuflexions, il y invite l'esprit de Confucius à venir recevoir les hommages et les offrandes des lettrés; il se lave les mains, tandis que les autres ministres du temple allument des bougies et jettent des parfums dans des brasiers préparés à la porte du temple. Lorsqu'il est arrivé près de l'autel, un maître des cérémonies dit à haute voix : Qu'on offre le poil et le sang des bêtes immolées. A ces mots, tous les assistans se lèvent, et le prêtre, suivi de ses ministres et de toute l'assemblée, porte le vase avec beaucoup de modestie et de gravité; il enterre les poils et le sang des bêtes dans une cour qui est devant le temple.

Après cette formalité, on découvre la

chair des victimes, et le maître des cérémonies dit : *Que l'esprit du grand Confucius descende.* Aussitôt le prêtre élève un vase plein de vin, et le répand sur une figure humaine faite de paille, en disant ces mots : « Vos vertus sont grandes, admirables, excellentes, ô Confucius ! Si les rois gouvernent leurs sujets avec équité, ce n'est que par le secours de vos lois et de votre doctrine incomparable ! Nous vous offrons tous ce sacrifice. Notre offrande est pure ; que votre esprit vienne donc vers nous, et nous réjouisse par sa présence ! » Le maître des cérémonies dit ensuite *civi*, c'est-à-dire mettons-nous à genoux ; et peu de temps après il dit *ki*, qui signifie levons-nous. Le prêtre lave encore une fois ses mains, et un de ses ministres lui présente deux vases, l'un plein de vin, l'autre couvert d'une pièce d'étoffe de soie. Le maître des cérémonies dit alors : Que le prêtre s'approche du trône de Confucius, c'est-à-dire de l'autel où il suppose que l'esprit réside. Le prêtre se met à genoux, et tandis que les musiciens chantent des hymnes en l'hon-

neur de ce philosophe, il prend la pièce de soie, l'élève, et l'offre à l'esprit; il prend de même le vase de vin, et l'ayant offert, le maître des cérémonies dit successivement *civi* et *ki*. Le prêtre brûle ensuite la pièce d'étoffe dans une urne de bronze, et il adresse ce discours à Confucius : « Depuis que les hommes ont commencé à naître, jusqu'à ce jour, quel est celui d'entre eux qui a pu surpasser, ou même égaler les perfections et les vertus de ce roi? L'esprit de Confucius est supérieur à celui des saints du temps passé; ces offrandes et cette pièce de soie sont préparées pour le sacrifice que nous vous faisons, ô Confucius! Tout ce que nous vous offrons est peu digne de vous. Le goût et l'odeur de ces mets que nous vous présentons n'ont rien d'exquis; mais nous vous les offrons, afin que votre esprit daigne nous écouter.

Le sacrificateur, après s'être prosterné plusieurs fois, prend le vase plein de vin; il adresse encore à Confucius deux prières, dont la substance est qu'il lui offre, avec beaucoup de zèle, un excellent vin sans

mélange, et de la chair de porc et de chèvre. Ensuite, supposant que son esprit est descendu, il le prie de recevoir favorablement ces offrandes. Le maître des cérémonies dit à haute voix: « Mettez-vous à genoux; approchez-vous du temple de Confucius, et buvez le vin de la félicité. » Le prêtre boit le vin, et reçoit d'un des assistans les viandes immolées; après quoi il fait une nouvelle prière en ces termes: « Nous vous avons fait ces offrandes avec plaisir, et nous nous persuadons qu'en vous les faisant, nous recevrons toutes sortes de biens, de grâces et d'honneurs. » En même temps il distribue les viandes aux assistans: le sacrifice se termine en conduisant l'esprit de Confucius au lieu d'où l'on suppose qu'il est descendu.

La Barbinais ne se borna point à ce grand spectacle, il voulut voir aussi les sacrifices solennels qui se font aux ancêtres des familles. Le tito d'Emouy avait fait élever aux portes de cette ville un temple superbe aux esprits de ses aïeux. Cet ouvrage était achevé depuis peu.

« J'allai au temple, dit-il, et je fus placé dans un lieu à l'écart, d'où je pouvais vôir toutes les circonstances de la cérémonie : ceux qui devaient y assister s'étaient assemblés à la porte avant le lever du soleil. Le chugi, ou sacrificateur, était accompagné de deux ministres appelés fuchi, et de plusieurs autres personnes qui devaient aussi servir au sacrifice : ils s'étaient préparés à cette fête par un jeûne de trois jours, pendant lesquels ils avaient vécu dans la continence, sans manger de viande et sans boire de vin. Le temple était magnifiquement orné; les tablettes y étaient exposées sur une grande table en forme d'autel, et couvertes d'un grand voile. On avait placé sur un coin de l'autel une figure humaine de paille, qui représentait apparemment le mort en l'honneur duquel on faisait particulièrement le sacrifice. Les tablettes étaient couvertes de différens mets, tels que des poules, des fruits, du vin, du riz, et diverses sortes de poisson.

Aussitôt que le prêtre fut entré dans le temple, il lava ses mains; et s'approchant

de l'autel avec tous ses ministres, il exposa les tablettes à la vue du peuple; tous les assistans se mirent à genoux, et se prosternèrent le visage contre terre. Le maître des cérémonies dit à haute voix: « Nous qui sommes des enfans respectueux envers nos pères, nous vous servons, nous vous honorons aujourd'hui, et nous vous supplions de venir au milieu de nous pour recevoir nos vœux et nos offrandes. » Le peuple s'étant mis à genoux trois fois de suite, et s'étant relevé autant de fois, le maître des cérémonies cria: « Que le sacrificateur s'approche de l'autel, et qu'il se prosterne devant les esprits. Les esprits sont déjà descendus; qu'on leur offre les viandes. » Un des ministres prit alors un vase plein de vin, et le mit entre les mains du sacrificateur, qui le répandit sur la figure humaine de paille. Le peuple ayant commencé à se prosterner, le prêtre offrit devant les tablettes des viandes et des fruits.

Le maître des cérémonies recommença aussi à crier, mais d'une voix plus forte: « Buvez le vin de la félicité; qu'il soit

la source des biens et des faveurs ! » Le prêtre ayant bu le vin, fit cette prière : « Illustres ancêtres, vous avez commandé au maître des cérémonies de nous promettre, de votre part, des biens sans fin ; c'est vous qui procurez à vos descendans les dons magnifiques du ciel, et qui nous donnez des moissons abondantes, une longue vie, etc. » Ensuite chacun se mit à genoux. J'admirai la promptitude avec laquelle tout le monde obéissait au maître des cérémonies. Les prêtres et les ministres prirent les tablettes, et les recouvrirent comme elles l'avaient été. Les viandes et les fruits furent distribués aux assistans, et le maître des cérémonies termina ses fonctions par ce discours : « Soyez sûrs qu'en récompense du sacrifice que vous venez d'offrir, vous recevrez toutes sortes de faveurs, de biens et de richesses, une heureuse et abondante lignée, une longue vie, le repos et la paix. » Le prêtre, ayant répété les mêmes paroles, mit le feu à un monceau de papier doré, rond et taillé en forme de monnaie. Avant de sortir du temple, chacun fit au *tito* un cer-

tain nombre de révérences et de génuflexions.

Ce beau temple est situé à deux milles de la ville, dans une plaine qui se termine d'un côté à la mer, et de l'autre à une fort haute montagne. La mer, par différens canaux, forme, devant le frontispice, une nappe d'eau bordée d'un gazon toujours verd. Toute la face de l'édifice est de trente toises, le portail est d'une grandeur proportionnée, et chargé de figures en relief. On trouve à l'entrée un vaste portique pavé de grandes pierres carrées et polies, au milieu duquel s'élève un autel qui soutient une statue colossale de bronze doré, assise, et les jambes croisées. Quatre autres statues, qui sont dans la même posture autour d'elle, ne laissent pas d'avoir dix-huit pieds de hauteur; mais elles n'ont d'admirable que la beauté de la dorure. Chacun de ces colosses est composé d'un seul morceau de pierre, et porte en main son symbole : l'un tient un serpent qui fait plusieurs replis autour de ses bras, l'autre un arc bandé, le troi-

sième une hache d'armes, et le dernier une espèce de guitare.

En sortant du portique, on entre dans une avant-cour carrée, et pavée de longues pierres grises, dont la moindre a dix pieds de longueur et quatre de large. Quatre pavillons, qui forment les quatre côtés de cette cour, et qui se terminent en dômes, communiquent par un corridor qui règne à l'entour. Le premier contient une cloche, de dix pieds de diamètre, élevée sur une fort belle charpente; dans le second, on voit un tambour d'une grosseur démesurée qui sert aux bonzes pour annoncer les jours de la nouvelle et de la pleine lune; les deux autres pavillons renferment les ornemens du temple, et servent de retraite aux voyageurs que les bonzes sont obligés de recevoir et de loger. Au milieu de la cour, on voit une grande tour isolée qui se termine aussi en dôme, où l'on monte par un escalier de pierre qui règne en dehors. Le dôme de cette tour est un temple dont la forme intérieure est carrée. Toute la voûte est ornée de mosaïque, et les murailles sont revêtues de

figures de pierre en relief, qui représentent des animaux et des monstres; les colonnes qui soutiennent la voûte sont de bois vernissé; le pavé n'est composé que de petits coquillages, qui forment, par un assemblage curieux, des oiseaux, des papillons, des fleurs et d'autres figures. Les bonzes brûlent sans cesse des parfums sur l'autel, et n'entretiennent pas moins soigneusement le feu des lampes qui sont pendues à la voûte. A l'une des extrémités de l'autel, on voit une urne de bronze sur laquelle ils frappent par intervalles, et qui rend un son lugubre. A l'autre bout, est une machine de bois, ovale et creuse, qui sert au même usage, surtout lorsqu'on chante les louanges de l'idole titulaire du temple: c'est la déesse *Coangin-Pussao*. Elle est placée au milieu de l'autel, sur une fleur de bronze doré qui lui sert de base, et tient un jeune enfant dans ses bras; plusieurs idoles subalternes sont rangées autour d'elle, dans une attitude qui marque leur respect et leur dépendance.

Les bonzes ont tracé sur les murs de ce

temple divers caractères hiéroglyphiques. On y voit un tableau peint à fresque qui représente un étang de feu, où plusieurs hommes semblent nager, les uns portés sur des monstres, les autres environnés de dragons et de serpens ailés. Au milieu du gouffre, on aperçoit un rocher escarpé, sur lequel la déesse du temple est assise, tenant dans ses bras un enfant qui semble appeler tous les malheureux qu'il regrettė de voir dans les flammes : mais un vieillard, dont les oreilles sont pendantes, et la tête ornée de cornes, les empêche, à coups de massue, de s'élever jusqu'au sommet du rocher. Derrière l'autel est une espèce de bibliothèque, dont les livres traitent du culte et de la forme des sacrifices.

En descendant de ce temple, on traverse une cour pour entrer dans une galerie dont les murs sont lambrissés. On y compte vingt-quatre statues de bronze doré, qui représentent vingt-quatre philosophes, anciens disciples de Confucius. Au bout de ce long espace, on arrive dans une grande salle qui est le réfectoire des

bonzes. On passe de-là dans un assez vaste appartement, par lequel on arrive enfin au large temple. On y monte par un grand escalier de pierre. L'intérieur est particulièrement orné de vases, remplis de fleurs artificielles, quoiqu'on y trouve aussi les instrumens de musique et les autres décorations du premier temple. L'idole principale est sur l'autel; mais on ne la voit qu'à travers une gaze très-fine qui forme une espèce de rideau. Le reste de l'édifice consiste en plusieurs grandes chambres fort propres, mais mal percées. Les jardins et les bosquets sont pratiqués sur le coteau de la montagne, où l'on a taillé dans le roc des grottes charmantes.

Il y a beaucoup de mendians vagabonds à la Chine. Ces fainéans voyagent en troupes, se mêlent de dire la bonne aventure, et ne sont pas moins trompeurs que nos Bohémiens d'Europe : la plupart sont estropiés ou feignent de l'être, et s'estropient même quelquefois pour exciter la compassion; les uns se couvrent l'œil d'un emplâtre, d'autres se le sont arraché réel-

lement ; celui-ci se fait une bouche de travers ; celui-là se raccourcit une jambe ou un bras ; enfin toutes les difformités artificielles que nous voyons pratiquer par nos mendians sont également en usage à la Chine. On voit encore de ces gueux exercer contre eux-mêmes des rigueurs incroyables pour extorquer des aumônes ; ils se fouettent le corps, frappent du front contre une pierre, ou se heurtent la tête l'un contre l'autre, jusqu'à se faire des contusions horribles, et à tomber sans connaissance. Ils forment ordinairement le cortége des opérateurs qui parcourent les bourgs et les villages, montés sur des tigres, ou d'autres bêtes apprivoisées.

Chez les Chinois les supplices capitaux sont d'étrangler, de trancher la tête, et de tailler en pièces. Le premier est le plus commun, et passe pour le plus doux : c'est celui des gens de qualité. On se sert d'une corde longue de sept à huit pieds, avec un nœud coulant qu'on passe au cou des criminels.

Le second supplice est regardé comme

le plus infâme, et n'est que pour les crimes énormes.

La troisième espèce de punition est celle des rebelles ou des traîtres : elle a quelque chose de barbare dans son appareil. On attache le criminel à un pilier ; on lui écorche la peau de la tête, qu'on lui rabat sur les yeux ; on lui coupe ensuite successivement toutes les parties du corps ; on lui ouvre le ventre, et l'on jette son cadavre ou dans un fossé, ou dans la rivière. La charge du bourreau n'a rien de flétrissant dans l'esprit des Chinois : c'est au contraire un emploi de distinction, comme autrefois dans certains cantons d'Allemagne c'était le plus jeune du corps de ville qui expédiait les criminels ; dans d'autres, c'était le plus nouveau marié. En Géorgie, on dit d'un seigneur, pour le louer, que personne ne s'entend comme lui à pendre et à décapiter son homme. Le bourreau de Pé-Kin porte la ceinture jaune, qui est l'ornement des princes du sang.

Vous êtes plus redoutable que moi, di-

72



En Chine, la charge de Bourreau, est un emploi distingué et honorable.

81



Il suffisait d'être très belle, pour devenir l'Epouse de l'Empereur de la Chine.

sait un jour à son médecin l'empereur Kang-Hi; vous êtes le maître de tuer quand il vous plaît, et moi, je ne puis condamner personne à mort sans témoignage et sans preuves.

La plupart des empereurs de la Chine se font effectivement un devoir sacré de rendre exactement la justice à leurs sujets; et les moindres d'entre eux ont à cet égard autant à espérer du souverain que les plus puissans et les plus considérés. Il en existe des exemples remarquables. L'empereur Kang-Hi s'étant éloigné à quelque distance de son cortége, aperçut un vieillard qui pleurait amèrement. Il lui demanda la cause de ses larmes : « Je n'avais qu'un fils, lui répondit le vieillard, dans lequel j'avais placé toute ma joie et le soin de ma famille; un mandarin tartare me l'a enlevé. Je suis privé désormais de toute assistance humaine; car, pauvre et vieux comme je suis, quel moyen d'obliger le gouverneur à me rendre justice? Il y a moins de difficulté que vous ne pensez, répliqua l'empereur; montez derrière moi, et servez de guide jusqu'à la maison

du ravisseur. » Le vieillard obéit sans cérémonie. En deux heures ils arrivèrent au palais du mandarin, qui ne s'attendait point à une visite si extraordinaire. Les gardes-du-corps, et quantité de seigneurs, après avoir cherché quelque temps leur maître, se rendirent enfin au même lieu; et, sans savoir de quoi il était question, les uns environnèrent le palais, tandis que d'autres entrèrent avec l'empereur. Le mandarin, convaincu de violence, fut condamné sur-le-champ à perdre la tête. Après l'exécution, Kang-Hi se tourna vers le vieillard: « Pour réparation, lui dit-il, je vous donne l'emploi du coupable qu'on vient de punir: conduisez-vous avec plus de modération que lui, et que son exemple vous apprenne à ne rien faire qui puisse vous mettre à votre tour dans le cas de servir d'exemple. »

Cependant tous les princes chinois ne valurent pas ce dernier. On parle de l'un d'entre eux qui avait toute l'ignorance, tout l'orgueil et le faste des monarques orientaux. Sa vanité ne pouvait souffrir que dans les cartes géographiques on ne

mît pas son empire au centre du monde ; et quelques jésuites furent obligés, pour lui plaire, de renverser l'ordre dans une carte chinoise qu'il leur fit faire à Pé-Kin. Il rejeta deux globes d'une rare beauté, qu'un négociant anglais lui avait offerts, par la seule raison que la Chine n'y était pas située comme il le désirait. Sa prévention pour le pays dont il était le maître allait jusqu'à se tromper lui-même pour tromper les autres. S'il voyait quelque nouvel ouvrage de l'Europe, il ordonnait secrètement à ses ouvriers de le contrefaire ; et le faisant voir ensuite aux missionnaires comme une production du génie chinois, il leur demandait avec beaucoup de sang-froid si les Européens faisaient les mêmes ouvrages.

Sa curiosité n'ayant point de bornes, il voulut un jour s'enivrer, pour connaître les effets du vin. Un mandarin, qui passait pour une tête forte, reçut ordre de boire avec lui. On lui apporta des vins de l'Europe, surtout des Iles Canaries. Les vapeurs de l'ivresse l'ayant plongé dans un profond sommeil, le mandarin passa

dans l'antichambre des eunuques, et leur dit que l'empereur était ivre, qu'il était à craindre qu'il ne contractât l'habitude de boire avec excès, que le vin aigrirait encore son humeur naturellement violente, et que dans cet état, il n'épargnerait point ses plus chers favoris. Pour nous mettre à couvert d'un si grand mal, ajouta le mandarin, il faut que vous me chargiez de chaînes, et que vous me fassiez mettre dans un cachot, comme si l'ordre venait de lui; laissez-moi le soin du reste. Les eunuques approuvèrent cette idée pour leur propre intérêt. L'empereur, surpris de se trouver seul à son réveil, demanda pourquoi le mandarin l'avait quitté. Ils répondirent qu'ayant eu le malheur de déplaire à sa majesté, on l'avait conduit par son ordre, dans une étroite prison, où il devait recevoir la mort. Le monarque parut long-temps rêveur, et donna ordre enfin que le mandarin fût amené. On le fit paraître chargé de ses chaînes. Il se prosterna aux pieds de l'empereur, comme un criminel qui attend l'arrêt de son supplice. Qui t'a mis en cet état? lui dit ce

prince ; quel crime as-tu commis ? Mon crime, je l'ignore, lui répondit le mandarin ; je sais seulement que votre majesté m'a fait jeter dans un noir cachot, et que lorsqu'on m'en a tiré, j'attendais la mort. L'empereur retomba dans une profonde rêverie ; il parut surpris et troublé. Enfin, rejetant sur les fumées de l'ivresse une violence dont il ne conservait aucun souvenir, il fit détacher les chaînes du mandarin, et le renvoya libre. Depuis cette aventure, on remarqua qu'il évitait les excès du vin.

Ce prince se promenant dans un parc de la ville de Nan-Kin, appela un mandarin de sa suite qui passait pour le plus riche particulier de l'empire, et lui ordonna de prendre la bride d'un âne sur lequel il monta, et de le conduire autour du parc. Le mandarin obéit, et reçut un tael pour récompense. L'empereur voulut à son tour lui donner le même amusement. En vain le mandarin s'en excusa ; il fallut souffrir que son maître lui rendît l'office de palefrenier. Après cette bizarre promenade : Combien de fois, lui dit l'empe-

reur, suis-je plus grand et plus puissant que toi? Le mandarin se prosternant à ses pieds, lui répondit que la comparaison était impossible. Eh bien, répliqua l'empereur, je veux la faire moi-même: je suis vingt mille fois plus grand que toi; ainsi tu pairas ma peine à proportion du prix que j'ai cru devoir mettre à la tienne. Le mandarin paya vingt mille taels, en se félicitant sans doute de la modestie de son souverain.

Quand l'empereur de la Chine va célébrer quelque sacrifice, ou remplir quelque devoir public, voici le cérémonial que l'on observe: La procession commence par vingt-quatre tambours rangés sur deux files, et par vingt-quatre trompettes d'un bois nommé *o-ton-chu*, qui est fort estimé à la Chine. Elles ont plus de trois pieds de longueur, et sept ou huit pouces de diamètre à l'ouverture: leur forme est à peu près celle d'une cloche. Elles sont ornées de cercles d'or, et s'accordent fort bien avec les tambours. Ensuite paraissent vingt-quatre hommes de la même livrée, armés de bâtons longs de sept ou

huit pieds, revêtus d'un vernis rouge, et ornés d'un feuillage d'or. Cent soldats succèdent, portant des hallebardes dont le fer se termine en forme de croissant. Ils sont suivis de cent massiers, dont les armes sont couvertes d'un vernis rouge mêlé de fleurs, et dorées à l'extrémité. On voit paraître ensuite quatre cents grandes lanternes, richement ornées, et quatre cents flambeaux, composés d'un bois qui brûle long-temps, et qui jette beaucoup de lumière. Deux cents épieux, qui suivent immédiatement, sont parés de rubans de soie de diverses couleurs, ou de queues de panthères, de renards et d'autres animaux. Ils sont suivis par vingt-quatre bannières, sur lesquelles sont représentés les douze signes du zodiaque, que les Chinois divisent en vingt-quatre parties. Cinquante-six bannières, qui représentent les cinquante-six constellations, nombre auquel les Chinois réduisent toutes les étoiles, viennent après, et sont suivies de deux cents éventails, soutenus par de longs bâtons dorés, et peints de

diverses figures de dragons, d'oiseaux et d'autres animaux, etc.

Après cette avant-garde qui marchait en très-bon ordre, l'empereur paraissait à cheval, vêtu pompeusement. On portait aux deux côtés de sa personne un riche parasol, assez grand pour le mettre à l'ombre, lui et son cheval. Il était environné de dix chevaux blancs de main, dont les brides et les selles étaient enrichies d'or et de pierres précieuses; de cent hommes armés d'épieux, et des pages de sa chambre. On voyait ensuite, dans le même ordre, tous les princes du sang, les petits rois, les principaux mandarins et les seigneurs de la cour dans leurs habits de cérémonie; cinq cents jeunes gentilshommes du palais richement vêtus; mille valets de pied en robes rouges, brodées de fleurs et d'étoiles d'or et d'argent: ensuite trente-six hommes portaient une chaise ouverte, suivie d'une autre, mais fermée, et beaucoup plus grande, qui était soutenue par cent-vingt porteurs. Enfin on voyait suivre quatre grands chariots, dont deux étaient traînés par des

éléphans, et les deux autres par des chevaux, avec des caparaçons chargés de broderie. La marche était fermée par deux officiers civils et deux officiers militaires en magnifiques habits de cérémonie.

Cependant l'empereur de la Chine, dans sa vie privée, conserve peu de cette pompe qu'il déploie dans les grandes occasions.

C'est à genou que l'on demande des nouvelles de la santé de l'empereur de la Chine.

Avant la domination des Tartares, on observait une coutume assez singulière: lorsqu'il était question de marier l'héritier présomptif de la couronne, ou l'empereur lui-même, on nommait des matrônes pour choisir les vingt plus belles filles du royaume, sans aucun égard à la naissance; on les transportait au palais dans des chaises bien fermées, et là elles étaient visitées par la mère du prince ou une des premières princesses du sang, qui examinait avec soin toutes les parties de leur corps. Elles prenaient garde si leur ha-

leine était mauvaise, ou si elles n'avaient point quelque défaut secret. Après des épreuves réitérées, on en choisissait une qu'on offrait au monarque ou au prince héréditaire avec beaucoup de formalités : les dix-neuf autres étaient mariées aux premiers seigneurs de la cour. On suivait à peu près la même méthode pour le mariage des princesses ; on assemblait un certain nombre de jeunes garçons, beaux et bien faits, qu'on présentait à l'empereur ; c'est dans cette troupe qu'il choisissait un mari pour sa fille.

Deux familles qui perdent un garçon et une fille après avoir formé le dessein de les marier ensemble, ne laissent pas de célébrer ce mariage, même après la mort des jeunes gens. La cérémonie se fait pendant que les cercueils sont encore chez les parens, où la coutume est de les garder quelquefois plusieurs années. On s'envoie des présens mutuels accompagnés de musique et de beaucoup de formalités, comme si les enfans vivaient encore. On place les deux cercueils l'un auprès de

l'autre; on fait un festin nuptial dans le même lieu, et l'on renferme les deux époux dans le même tombeau. Depuis ce moment là, on se traite de parens ou d'alliés, comme si les enfans avaient vécu dans le mariage.

La fête des lanternes est fort célèbre à la Chine; elle commence le quinze de la première lune, et dure pendant quatre jours. Elle fut établie, disent les Chinois, peu de temps après la fondation de l'empire, par un mandarin qui, ayant perdu sa fille sur le bord d'une rivière, se mit à la chercher pendant toute une nuit. Il fit allumer à cette occasion un grand nombre de lanternes; et les habitans de Canton, dont il était fort aimé, le suivirent en foule avec des flambeaux. D'autres disent que c'était le mandarin lui-même qui s'était noyé, et que le peuple, dont il était adoré, le chercha avec des lanternes. Quoi qu'il en soit, l'attachement qu'on avait pour ce magistrat fit renouveler cette cérémonie au bout de l'année; et cet usage s'étant peu à peu répandu, donna lieu à une fête

générale qui s'est célébrée depuis dans tout l'empire. Ces jours là on y allume peut-être plus de cent millions de lanternes; c'est une fureur : on en expose de toutes sortes de prix; quelques-unes coûtent jusqu'à deux mille écus; et il y a tel seigneur qui retranche toute l'année quelque chose de sa dépense pour paraître magnifique dans cette occasion. On voit de ces lanternes qui ont vingt à trente pieds de diamètre, en sorte qu'on y peut donner bal : on y allume une infinité de bougies ou de lampions, et l'on y représente divers spectacles pour divertir le peuple. Le même jour, il y a des feux d'artifice dans lesquels les Chinois ont excellé de tout temps. Ils ont l'art de les diversifier à l'infini, et d'y représenter au naturel toutes sortes d'objets. On y voit des arbres entiers couverts de feuilles et de fruits; des raisins, des pommes, des oranges avec leur couleur particulière; on les prendrait pour des arbres véritables qu'on éclaire pendant la nuit.

Lorsqu'un Chinois approche de la mort,

le rituel de l'empire ordonne qu'on le prenne dans son lit et qu'on le couche par terre, afin que sa vie finisse comme elle a commencé; c'est qu'en effet ce même rituel veut qu'on étende les enfans à terre aussitôt qu'ils sont nés, pour faire connaître qu'ils doivent retourner dans le lieu d'où ils sont venus.

Quand le malade ne respire plus, on lui met dans la bouche un petit bâton qui l'empêche de se fermer; alors quelqu'un de la famille monte au sommet de la maison avec les habits du mort, qu'il étend en l'air, en rappelant l'âme du défunt. Il revient ensuite auprès du cadavre, le couvre de ses vêtemens; et on le laisse trois jours dans cet état, pour voir s'il ne donnera pas quelque signe de vie.

Avant de mettre le corps au cercueil, on le lave, on l'embaume, on le couvre de ses plus riches vêtemens et des marques de sa dignité, on l'expose sur une estrade dans une salle bien parée, et là les femmes, les enfans et les parens viennent se prosterner devant lui. Le troisième jour, on l'enferme dans un cercueil de bois pré-

cieux, verni et doré, que le défunt, pour l'ordinaire, a eu soin de faire construire de son vivant. La prévoyance des Chinois va si loin sur cet article, qu'ils se privent souvent des choses les plus nécessaires pendant la vie, pour se procurer une bière qui leur fasse honneur après leur mort. On a vu des enfans se vendre ou se louer pour acheter un pareil meuble à leur père. Les bois les plus précieux y sont employés : on en trouve de tout prêts dans les boutiques des ébénistes. Il y en a de richement dorés, avec divers ornemens de sculpture, qui se vendent jusqu'à mille écus; on en fait pour les bourgeois et pour les gens de qualité. Un Chinois qui meurt sans être pourvu d'une bière est brûlé comme un Tartare.

L'ignorance absolue de la physique, dont les auteurs chinois ne sont pas plus exempts que le peuple, leur fait attribuer les plus simples effets des causes naturelles à quelque mauvais génie. Cette opinion est presque généralement établie, surtout dans l'esprit du peuple et parmi les femmes. Quelquefois ce mauvais génie est une

de leurs statues, ou plutôt c'est le démon qui l'habite. Pour d'autres, c'est une haute montagne, un grand arbre, un dragon imaginaire qu'ils placent au fond de la mer ou dans le ciel; la quintescence de quelque animal, tel qu'un renard, un singe, une tortue, un crapaud, etc.; c'est ce qu'ils appellent *tsing* ou *yau-quay*, ou *quay-sing-li*, c'est-à-dire *monstre*, ou quelque chose de fort surprenant. Ils assurent que ces animaux, après avoir vécu long-temps, ont le pouvoir de purifier leur propre essence, et de se dépouiller de toutes leurs parties grossières et terrestres. La portion subtile qui demeure se plaît à troubler l'imagination des hommes et des femmes. Un renard purifié de cette manière est extrêmement redoutable. Lorsque les Chinois tombent malades, et qu'ils sont dans le délire de la fièvre, c'est indubitablement le démon qui les tourmente, et l'on appelle aussitôt les bonzes. Il est impossible de se représenter les tours de souplesse et le bruit qu'ils font dans la maison. Le peuple et les demi-savans ne résistent point à ces impostures. Mais trois

choses servent principalement à les entretenir dans cette ignorance.

La première est ce qui s'appelle à la Chine *suan-ming*, et qui revient à nos *diseurs de bonne aventure*. Le pays est plein de gens qui, calculant les nativités, et qui, jouant d'une espèce de théorbe, vont de maison en maison pour offrir à chacun de lui dire sa bonne ou mauvaise fortune. La plupart sont des aveugles, et le prix de leur service est d'environ deux liards. Il n'y a point d'extravagance qu'ils ne débitent sur les huit lettres dont l'an, le jour, le mois et l'heure de la naissance sont composés. Cet horoscope se nomme *pa-tse*. Ils prédisent les disgrâces dont on est menacé, ils promettent des richesses et des honneurs, du succès dans les entreprises du commerce et dans l'étude des sciences. Ils découvrent la cause de vos maladies et de celles de vos enfans, les raisons qui vous ont fait perdre votre père et votre mère, etc. Les infortunes viennent toujours de quelque esprit que vous avez eu le malheur d'offenser. Ils vous conseillent de ne pas perdre de temps pour

l'apaiser, et de faire appeler promptement un certain bonze. Si les prédictions se trouvent fausses, le peuple se contente de dire « cet homme entend mal son métier. »

Le second usage qui entretient l'aveuglement des Chinois consiste dans le *pa-qua* ou le *ta-qua*, c'est-à-dire, l'art de consulter les esprits. Il y a plusieurs méthodes établies pour cette opération. Mais la plus commune est de se présenter devant une statue, et de brûler certains parfums, en frappant plusieurs fois la terre du front. On prend soin de porter près de la statue une boîte remplie de petites spatules, d'un demi-pied de longueur, sur lesquelles sont gravés des caractères énigmatiques qui passent pour autant d'oracles. Après avoir fait plusieurs révérences, on laisse tomber au hasard une des spatules, dont les caractères sont expliqués par le bonze qui préside à la cérémonie. Quelquefois on consulte une grande pancarte qui est attachée contre le mur, et qui contient la clef des caractères. Cette opération se pratique à

l'approche d'une affaire importante, d'un voyage, d'une vente de marchandises, d'un mariage, et de mille autres occasions, pour le choix d'un jour heureux et le succès de l'entreprise.

La troisième source d'ignorance, la plus profonde quoique la plus ridicule, est le *foug-chwi*, autre opération mystérieuse, qui regarde la position des édifices et surtout celle des tombeaux. *Foug-chwi* signifie *vent et eau*. Si quelqu'un bâtit par hasard dans une position contraire à ses voisins, et qu'un coin de sa maison soit opposé au côté de celle d'un autre, c'est assez pour faire croire que tout est perdu. Non seulement il en résulte des haines qui durent aussi longtemps que l'édifice, mais le propriétaire demeure exposé aux poursuites des mandarins. Ces remèdes sont-ils sans effet, il n'en reste qu'un, qui consiste à placer dans une chambre un dragon, ou quelque autre monstre de terre cuite qui jette un regard terrible sur le coin de la fatale maison, et qui repousse ainsi toutes les influences qu'on peut en appréhender.

Les voisins qui prennent cette précaution contre le danger, ne manquent pas chaque jour de visiter le monstre qui veille à leur défense. Ils brûlent de l'encens devant lui, ou plutôt devant l'esprit qui le gouverne, et qu'ils croient sans cesse occupé de ce soin. Ils se réunissent pour cette cérémonie, et chacun attend de l'esprit ou du monstre de ses voisins, le secours qu'il leur promet de la part du sien. Les bonzes ne manquent point de prendre part à l'embarras de leurs cliens; ils s'engagent pour une somme d'argent à leur procurer l'assistance de quelque puissant esprit qui soit capable de les rassurer nuit et jour par des efforts aussi continuels que sa vigilance et son attention. Il se trouve des personnes si timides, qu'elles interrompent leur sommeil pour observer s'il n'est point arrivé de changement qui doive les obliger de changer de lit ou de maison, et d'autres encore plus crédules qui ne dormiraient pas tranquillement, s'ils n'entretenaient dans la chambre du dragon un bonze qui ne le quitte pas que le danger ne soit passé. Mais il est rare

que le désordre dure long-temps. Tous les voisins ayant le même intérêt à se délivrer de leurs alarmes, emploient leurs biens et leur crédit auprès des mandarins, qui saisissent quelquefois aussi volontiers que les bonzes de si belles occasions pour tirer un profit considérable de la faiblesse du peuple. Ce qui doit paraître étrange, c'est qu'une superstition si généralement établie, n'ait produit aucune loi qui ôte aux particuliers la liberté de suivre leur goût dans la forme et la position de leurs édifices. On s'imaginerait que la seule force de la superstition doit tenir lieu de loi; mais comme elle n'agit que sur les voisins, parce qu'il n'y a rien à redouter pour celui qui bâtit, il arrive souvent qu'un particulier, mécontent de son voisinage, prend un plaisir malin à se venger par le trouble qu'il y répand; si l'on n'aime mieux croire que les bonzes ont part à la cause du mal, pour affermir leur crédit en se rendant nécessaires au peuple, ou pour grossir leurs revenus. Les missionnaires de Nan-Kin, contre lesquels ils s'étaient long-temps déchaînés dans cette ville, les soupçonnè-

rent d'avoir voulu joindre cette malignité à quantité d'autres persécutions. Un jour, quelques prosélytes-chinois, qui n'avaient point encore secoué le joug de toutes leurs anciennes erreurs, vinrent avertir le supérieur de la mission, qu'un de ses voisins, dans quelques réparations qu'il faisait à ses édifices, avait fait tourner le coin d'un mur contre le côté de l'église. Toute la ville, informée de cette insulte, attendait curieusement quelle serait la conduite des Européens, et quelle méthode ils emploieraient pour détourner les disgrâces dont ils étaient ménacés. Mais les missionnaires ayant reçu cet avis avec dédain, et paraissant tranquilles sur un si frivole sujet de terreur, le peuple ne douta point que, dans les pratiques de leur religion, ils n'eussent des méthodes comme celles de la Chine, pour se garantir d'un mal si redoutable.

Le gouverneur de Kien-Chan eut recours à la même méthode pour se défendre contre l'église des Jésuites, qui était bâtie sur une éminence qui dominait son palais; il eut aussi la précaution d'en tourner les

appartemens un peu de côté. D'ailleurs, une sorte d'édifice, ou de porte à trois étages, qu'il fit bâtir à deux cents pas de l'église, servait à le garantir de l'influence; mais, par malheur, cette porte fut regardée comme l'unique cause de la mort du gouverneur suivant. Ce mandarin ayant été attaqué d'une fluxion de poitrine qui lui faisait cracher des flegmes blancs, on ne douta point que cette porte, dont la couleur était blanche, n'eût produit sa maladie, et là-dessus on prit la résolution de la peindre en noir, pour arrêter le cours de ses effets. Cet expédient n'ayant pas réussi, on s'imagina que c'était parce qu'on s'y était pris trop tard, et le mandarin mourut. Ensuite, à l'occasion de quelque chimère, on fit reblanchir la porte.

Cette superstition ne regarde pas seulement la situation des édifices, mais encore la manière de placer les portes, le jour, et la manière de disposer le fourneau pour cuire le riz, et quantité d'autres particularités de la même nature. Le pouvoir du foug-chwi s'étend encore plus sur

les sépulcres des morts. Certains imposteurs font leur métier de découvrir les montagnes et les collines dont l'aspect est favorable; et lorsque après diverses cérémonies ridicules, ils ont fixé un lieu pour cet usage, on ne croit pas qu'il y aït de trop grosse somme pour acheter cette heureuse portion de terre.

Les Chinois regardent le *foug-chwi* comme une chose plus précieuse, en quelque sorte, que la vie même, parce qu'ils sont persuadés que le bonheur ou le malheur de la vie dépend de cette chimère. En un mot, si quelqu'un se distingue entre les personnes du même âge par ses talens et sa capacité, s'il parvient de bonne heure au degré de docteur ou à quelque emploi, s'il devient père d'une nombreuse famille, s'il vit long-temps, ce n'est point à son mérite, à son adresse, à sa probité qu'il en a l'obligation, son bonheur vient de l'heureuse situation de sa demeure, ou de ce que la sépulture de ses ancêtres est partagée d'un excellent foug-chwi.

MOGOL.

A Amadabath, ville considérable du Mogol, un prêtre est occupé à recevoir dans le temple les présens de ceux qui viennent y faire leurs dévotions : ce sont des fleurs pour les idoles, de l'huile pour les lampes, du sel, du blé et de l'argent pour les prêtres. Pendant qu'il orne de fleurs les statues, il a la bouche et le nez couverts d'un linge, de peur que son haleine ne profane le mystère ; il s'approche de temps en temps de la lampe, marmotte des paroles, se frotte les mains sur la flamme, comme s'il les lavait à la fumée, et se les passe sur le visage pour se purifier.

Les singes sont en très-grand nombre dans les environs d'Amadabath. Leur couleur est d'un vert brun ; ils ont la barbe et les sourcils longs et blancs, et multiplient presqu'à l'infini, parce que les Banians, qui croient à la métempsycose, et sont, dans ce pays là, en plus grand

nombre que les mahométans, ne souffrent point qu'on les fasse mourir : ils disent que les âmes les plus belles et les plus enjouées choisissent pour leur retraite le corps de ces animaux. Ils sont si familiers, qu'ils entrent dans les maisons à toute heure, en toute liberté, et en si grand nombre, que les marchands de fruits et de confitures, dont ces singes sont très-friands, ont de la peine à les chasser.

Il est à propos de faire connaître les Banians; ce sont ceux qui, après les Mogols, tiennent le premier rang dans tout l'empire. Leur origine remonte aux temps les plus reculés; et, pendant plus de quatre mille ans, cette nation s'est préservée de tout mélange : elle est tellement attachée à sa religion, que jamais, sur ce point, les mahométans ni les chrétiens n'ont osé l'attaquer.

Les Banians croient qu'il y a un Dieu; mais ils adorent le démon auquel ils disent qu'est confiée l'administration de l'univers et la puissance de faire du mal aux hommes. La figure sous laquelle ils

le représentent est effroyable; sa tête, chargée de quatre cornes, est ornée d'une triple couronne en forme de tiare; son visage est d'une laideur horrible; deux dents, comme les défenses d'un sanglier, lui sortent de la bouche; une barbe affreuse lui couvre le menton; deux mamelles lui pendent sur le ventre, et une seconde tête, plus hideuse que la première, est mise à la place des parties de la génération. Il a des pates au lieu de pieds, une queue de vache au derrière; ils posent cette figure sur une table de pierre qui sert d'autel.

Les Banians ont des temples dans les villes, à la campagne, sur les grands chemins, dans les forêts, sur les montagnes. Ces temples n'ont pour objet que des figures de diables, que de mauvais peintres ont barbouillées sur les murs, et ne sont éclairés que par des lampes que l'on y tient perpétuellement allumées; leurs prêtres se nomment bramines.

D'APRÈS leur foi dans la métempsycose, les Banians évitent d'allumer du feu ou de la chandelle pendant la nuit, de peur que

98.

Les Banians adorent le Démon: toutes leurs Eglises n'ont que des figures de Diables.

108.



Un jeune Homme fut mis à mort, pour avoir tué un Lion, en se battant avec lui.



les mouches et les papillons ne s'y viennent brûler : ils n'osent pas même pisser à terre, dans la crainte de noyer les puces et les autres insectes qui pourraient s'y rencontrer. Il y en a qui ne brûlent jamais de bois, pour ne pas faire périr les vers qui peuvent s'y trouver.

La coutume des Banians est de fiancer leurs enfans à l'âge de quatre ou cinq ans, et de les marier lorsqu'ils en ont dix à douze ; comme dans toute l'Asie, l'usage constant est de n'accorder les filles à ceux qui les recherchent que pour une somme d'argent ou pour quelque présent. Dans les plus riches familles, il est rare qu'une fille apporte d'autre dot que ses habits et ses meubles. S'il arrive qu'elle n'ait point d'enfans, le mari peut prendre une seconde et même une troisième femme : une veuve, au contraire, ne peut plus contracter d'engagement, et est obligée de souffrir qu'on lui ôte ses parures et qu'on lui coupe les cheveux : on ne la contraint point de se brûler avec le corps de son mari ; mais on ne l'en empêche pas si elle

veut le faire. Si elle ne peut se résoudre à vivre dans le célibat, elle se fait danseuse publique, et c'est ce qui arrive ordinairement. Le jour du mariage, les deux familles, après avoir marché en cérémonie dans les principales rues de la ville, viennent se placer sur des nattes, près d'un grand feu, dont on fait faire deux ou trois fois le tour aux jeunes époux. Un bramine prononce sur eux quelques paroles; et, dans plusieurs endroits, le mari et la femme, pour gage de leur union, se donnent réciproquement une noix de coco, pendant que le bramine lit ses formules.

Le palais de l'empereur du Mogol n'a pas moins d'une demi-lieue de circuit; ses murs sont de pierres de taille, avec des créneaux, des tours, et un large fossé revêtu de pierres et rempli d'eau; son portail et la première cour n'offrent rien de remarquable; les seigneurs peuvent y aller sur leurs éléphans. De-là on entre dans un espace plus long que large, dont les côtés sont bordés de portiques, avec des petites chambres dans lesquelles se

retire la garde à cheval: le sol de ces portiques est élevé de deux pieds; et les chevaux, qui sont attachés en dehors avec des anneaux en fer, ont leur mangeoire sur les bords. Ce lieu est coupé, dans toute sa longueur, par un canal rempli d'eau, qui s'arrondit en quelques endroits, pour former des petits bassins à égale distance les uns des autres.

On arrive ensuite à une seconde cour environnée de logemens, où les seigneurs font la garde en personne. On passe à une troisième, au fond de laquelle est la salle du divan.

Cette salle est élevée de quatre pieds au-dessus de la cour, et ouverte de trois côtés: trente-deux pilastres de marbre soutiennent sa voûte, et tout l'intérieur est peint en fleurs d'or et d'azur. Au milieu de cette salle on place le trône de l'empereur quand il donne audience; il a la forme d'un lit à colonnes, et est tout couvert de pierreries. Lorsque ce prince vient s'y asseoir, on étend dessus un magnifique tapis; il y monte par trois petites marches de deux pieds de long; on

élève à l'un des côtés un grand parasol au bout d'une pique; et l'on attache aux colonnes du lit les armes du monarque, telles que son sabre, son arc, son carquois et ses flèches. A l'extrémité de la même cour, du côté qui touche le divan, on a ménagé un espace de vingt pieds en carré, entouré de balustrades d'argent. Aux quatre coins de ce parquet se tiennent les secrétaires d'état; le tout est occupé par les seigneurs et les musiciens, qui, même pendant l'audience, ne cessent de jouer, mais d'une manière si douce, que ce bruit n'interrompt point les affaires les plus sérieuses et qui demandent le plus d'attention.

Lorsque le grand-mogol est sur son trône, il a toujours auprès de lui quelques grands de sa cour ou quelques-uns de ses enfans. Entre onze heures et midi, le premier visir vient lui exposer tout ce qui s'est passé dans la chambre où il préside; et quand il a fini son rapport, l'empereur se lève, et rentre dans son appartement; mais tant qu'il est sur le trône, il n'est permis à personne de sortir du pa-

lais. A quelque distance de la balustrade dont nous venons de parler, il y a, vers le milieu de la cour, un petit ruisseau, en de-çà duquel tous ceux qui veulent se présenter à l'audience du prince doivent s'arrêter et attendre qu'on leur permette de passer outre : les ambassadeurs eux-mêmes ne peuvent franchir ce passage sans être appelés.

Lorsque les ambassadeurs sont admis, l'introducteur dit à haute voix, en se tournant du côté de l'empereur, que le ministre d'une telle puissance désire parler à sa majesté. Alors un secrétaire d'état en avertit le monarque, qui quelquefois feint de ne pas l'entendre; mais, un moment après, il lève les yeux, et les jetant sur l'ambassadeur, il ordonne qu'on le fasse approcher.

Dans l'empire du Mogol, où le fourrage est très-rare, on nourrit les chevaux avec une pâte composée de farine et de beurre. On en fait des petits pains, gros comme nos pains d'un sou, et on leur en donne à chacun trois par jour. Ce n'est qu'avec peine

qu'on les accoutume à cette nourriture : un palefrenier leur tient la langue d'une main, et de l'autre il leur fourre cette pâte dans la bouche. Le soir, ils ont une mesure de pois qu'on écrase entre deux pierres, et qu'on trempe dans l'eau : on leur donne aussi du millet et des cannes à sucre dans la saison.

QUAND l'empereur doit sortir de son palais pour aller à la mosquée, on arrose les rues pour empêcher la poussière et rafraîchir l'air ; deux ou trois cents de ses gardes se rangent en haie pour l'attendre ; et d'autres, en même nombre, bordent les deux côtés d'une grande rue qui aboutit au temple. Des cavaliers, montés sur de beaux chevaux, courent devant lui pour écarter le peuple, et se tiennent toujours fort éloignés, dans la crainte de faire de la poussière. Le monarque est monté sur un éléphant richement équipé, et sous un dais magnifique : quelquefois il est assis sur un trône éclatant d'or et d'azur, posé sur un riche brancard, et porté sur les épaules de huit

hommes choisis et somptueusement habillés. Une troupe de seigneurs et de courtisans, dont quelques-uns sont à cheval, d'autres en palanquins, donne à cette marche un air de grandeur digne de la majesté royale.

Quand le grand-mogol sort de la ville pour prendre l'air ou pour aller à la chasse, il est accompagné de dix mille hommes précédés de plus de cent éléphans. Ces animaux sont enrichis de superbes couvertures écarlates, de velours ou de brocart. Les huit premiers portent chacun un timbalier; les autres sont montés par deux hommes, dont l'un gouverne l'éléphant en lui touchant le front avec un crochet de fer; l'autre tient une bannière de soie en broderie d'or et d'argent. Le prince est ou dans un beau carrosse traîné par deux bœufs, dont les cornes sont garnies d'or, ou porté par des hommes dans un palanquin magnifique, ou monté sur un beau cheval de Perse. Ses officiers marchent dernière lui, et sont suivis de cinq

ou six cents éléphans, chameaux ou chariots chargés de bagages.

Une fête singulière se célèbre à Delhi, dix jours après la nouvelle lune de juillet : elle est consacrée à pleurer la mort de deux illustres musulmans. On raconte que deux frères ayant été prêcher l'alcoran vers la côte de Coromandel, furent attaqués par les gentils : accablés par le nombre, ils périrent en combattant. En mémoire de ces saints personnages, on porte en procession, par la ville, des bières couvertes d'arcs, de flèches et de toutes sortes d'armes, que le peuple accompagne de pleurs et de gémissemens ; les uns dansent, d'autres s'escriment avec leurs épées nues, et quelques-uns se déchirent tellement le visage et les bras, que le sang en ruisselle de toutes parts. Le soir, ils élèvent au milieu de la grande place plusieurs figures de paille qui représentent les meurtriers de ces deux saints ; et après leur avoir tiré une grande quantité de flèches, il y mettent le feu et les réduisent en cendres.

A QUELQUES lieues d'Agra, se voit un hôpital pour les singes; c'est-à-dire un endroit où l'on renferme, et où l'on traite, jusqu'à parfaite guérison, ceux de ces animaux que l'on trouve malades.

LES habitans du Bengale, et ceux des pays situés sur les bords du Gange, ont tant de confiance dans les eaux de ce fleuve, qu'ils s'y baignent en famille cinq ou six fois le jour, persuadés qu'elles ont la vertu de purifier le corps et l'âme; et la plupart ordonnent que leur corps y soit jeté après leur mort.

LES Augans, peuple de l'empire du Mogol, ont un usage fort singulier; tous les matins ils se raclent la langue avec une racine, à l'imitation des autres Indiens; mais ce qu'ils ont de particulier, c'est qu'ils ne vomissent pas, comme ces derniers, immédiatement après cette opération; ce n'est qu'en commençant à prendre leur repas : à peine ont-ils avalé deux ou trois morceaux, que leur estomac rejette tout ce qui pourrait les incommoder, et ils mangent ensuite de très-bon appé-

tit. Ils disent que, s'ils manquaient à cet usage, ils n'atteindraient pas l'âge de trente ans, et qu'ils deviendraient tous hydropiques.

Un empereur du Mogol, qui se plaisait à voir combattre des éléphans, des taureaux, des léopards, des lions et des tigres, avait aussi la cruauté de faire lutter des hommes contre ces bêtes féroces. Un jour qu'il donnait au peuple un de ces sanglans spectacles, un officier se leva du milieu de l'assemblée, et proposa, de la part du prince, une récompense à celui qui aurait le courage de combattre contre un de ces animaux, à condition néanmoins qu'il n'emploîrait point d'autre arme que le cimeterre. Il y eut trois hommes parmi les assistans qui acceptèrent le défi, et entrèrent dans la lice. On les avertit une seconde fois que l'intention du monarque était qu'ils ne se servissent que de l'arme indiquée. On lâcha ensuite contre le premier un lion furieux, qui courut droit à lui : l'Indien se défendit vaillamment; mais pressé enfin par l'animal, il tira un

poignard qu'il avait caché dans sa ceinture, l'enfonça dans la gorge du lion, et, se servant de son sabre, il le poursuivit et l'abattit à ses pieds. Les spectateurs applaudirent à cette victoire par leurs acclamations; mais quand le bruit eut cessé, le grand-mogol fit venir le vainqueur; et lui dit: *Il faut avouer que tu as combattu avec courage; mais, contre ma défense, tu t'es servi du poignard, tu as tué ton ennemi en assassin, tu mérites la mort.* Là-dessus il ordonna qu'on lui fendît le ventre; ce qui fut exécuté dans le moment. Le second qui s'était présenté pour le combat n'en fut point effrayé: il alla fièrement au-devant d'un tigre; mais l'animal lui sautant à la gorge, le tua, et mit son corps en pièces. Le troisième entra gaîment sur le champ de bataille, et attaqua le même tigre encore tout échauffé de sa victoire. La bête féroce vint à lui, dans le dessein de le renverser du premier coup; mais l'Indien lui coupa les deux pates avec son sabre; et l'ayant abattu, il acheva de le tuer. L'empereur fit venir cet homme, et après lui avoir de-

mandé son nom et son état, il le combla de présens et d'éloges.

Il se trouve dans la ville de Nagrakut une idole qui attire une foule de pélerins, dont quelques-uns, dit-on, se coupent un petit morceau de la langue pour l'offrir à la divinité.

Les Mogols suivent, comme les Persans, la secte d'Ali, avec quelques différences dans l'interprétation de l'alcoran. Les mullahs (leurs prêtres) n'ont point de revenus fixés, et ne subsistent que des libéralités volontaires qu'on leur fait, ou du produit de leurs écoles. Ce sont eux qui, avec le cadi, président aux cérémonies du mariage chez les Indiens mahométans. Quand les parens sont d'accord de part et d'autre, et que le jour est pris pour les noces, on amène à la porte du futur un cheval orné de fleurs, sur lequel il traverse les principales rues de la ville, accompagné de ses parens, de ses amis, et ayant autour de lui des musiciens, des farceurs et des gens qui lui portent des parasols. Il s'arrête devant la maison de

celle qu'il doit épouser, et lui donne un divertissement. Il entre ensuite chez elle, et on le fait asseoir sur des tapis préparés pour la cérémonie. La jeune fille, qui vient de sortir du bain, est amenée par ses parentes, couverte de fleurs, embaumée de parfums, et se place à côté du jeune homme. Le prêtre et le juge laïc se trouvent dans la même salle; le premier prononce quelques prières tirées de l'alcoran, et après avoir fait jurer au mari qu'en cas de divorce il pourvoira à la subsistance de son épouse, il donne aux mariés sa bénédiction, et se retire. Le juge, qui n'a fait pour ainsi dire que servir de témoin, marque ce mariage sur ses registres, et est le maître d'assister au repas qui suit la cérémonie.

Un Mogol peut épouser plusieurs femmes, et tous les hommes riches du pays ont des sérails. L'extrême asservissement du sexe ne suffit cependant pas toujours pour le contenir. Du temps d'Aureng-Zeb, on trouva deux hommes errant dans l'enceinte consacrée aux femmes de l'empe-

reur ; ils y avaient, dit-on, été introduits par la sultane favorite. Ils furent conduits au prince, qui, entre autres questions, demanda au premier comment il était entré. Il n'en put tirer d'autre réponse, sinon qu'il avait passé par-dessus les murailles. L'empereur commanda qu'on le renvoyât par le même chemin ; et les eunuques, exécutant cet ordre à la lettre, le précipitèrent du haut des murs. L'autre avoua ingénument qu'il était entré par la porte. « Eh bien ! dit le prince sans s'émouvoir, qu'on le fasse sortir par la porte. » Et il en fut ainsi quitte pour la peur.

SIAM.

Les Siamois font remonter l'origine de leur royaume à plus de cinq cents ans avant Jésus-Christ, et ils placent au rang des dieux leur premier législateur. Cet homme, à les entendre, a fait des choses extraordinaires ; sa charité était au moins d'une espèce toute particulière : n'ayant rien à donner à un pauvre qui lui deman-

dait l'aumône, il s'arracha un œil, et le lui mit dans la main : il fit présent à un autre de sa femme, pour ne pas le renvoyer les mains vides. Ce qu'on raconte de sa frugalité n'est pas moins extraordinaire; il ne mangeait d'abord qu'une poignée de riz par jour, et il finit par se contenter d'un seul grain.

Le respect que le roi de Siam exige de ses sujets va jusqu'à l'adoration : aussi se croit-il au-dessus de tous les autres princes. Il prend les titres fastueux de monarque très-illustre, très-invincible, très-puissant, très-haut, et couronné de cent et une couronnes d'or ornées de neuf sortes de pierres précieuses; du plus grand, du plus pur, du plus divin maître des armes immortelles; de très-saint qui voit toutes choses; de souverain empereur qui tient sous l'ombre de ses ailes le grand, le riche, l'incomparable royaume de Siam.... etc.... etc....

Le service du palais du roi de Siam se fait par des pages, des eunuques et des jeunes filles. Les premiers ont soin des

livres, des armes et du bétel de sa majesté : les eunuques sont plus particulièrement attachés à la reine. Les filles jouissent seules de la liberté d'entrer familièrement dans l'appartement du roi ; elles lui font son lit, l'habillent, lui préparent à manger, etc.

On nourrit à Siam un grand nombre d'éléphans ; on les mène à la rivière au son des instrumens, et l'on porte devant eux des parasols.

DIU.

Cette ville est à jamais mémorable dans les fastes de l'Asie, par les siéges qu'elle eut à soutenir. Elle appartenait au roi de Cambaie lorsque les Portugais obtinrent la permission d'y bâtir une forteresse. Ils en devinrent bientôt les maîtres ; et, pour secouer le joug de ces étrangers, le roi de Cambaie sollicita le secours des Turcs. Soliman, bacha d'Égypte, eut le commandement de la flotte que le grand-seigneur envoya dans l'Inde contre les

Portugais. Il trouva le siége de Diu commencé; il le poussa vivement, et les Portugais combattaient et souffraient comme s'ils eussent été supérieurs à toutes les faiblesses de la condition humaine. Leurs femmes partageaient leurs dangers et leur héroïsme.

Isabelle de Néga, également belle et vertueuse, avait été vainement pressée par son mari, Dasconcellos, de se retirer à Goa, dans la maison de son père, pendant le siége; rien ne put l'engager à quitter un époux qu'elle aimait. Voyant qu'on employait aux travaux un grand nombre d'hommes qui n'étaient pas moins nécessaires pour combattre, elle pensa que les femmes pourraient suppléer au premier de ces deux besoins: elle communiqua son dessein à l'épouse d'un médecin, nommée *Anne Fernandès*; et ces deux femmes ayant rassemblé toutes les autres, les engagèrent à prendre la place de leurs maris, ou de leurs fils, dans l'emploi qui convenait le mieux à leur sexe. Toutes s'y portèrent avec une ardeur incroyable; et c'était à qui se chargerait des plus grands

fardeaux. Cet exemple animait le courage de leurs maris, et leur laissait toute la liberté pour l'exercice des armes. Anne et Isabelle allaient visiter les postes pendant la nuit, on les vit même paraître à l'assaut, pour inspirer, par de vives exhortations, plus de valeur aux combattans. Anne Fernandès vit périr son fils à ses côtés; ce qui ne l'empêcha pas de garder son poste, qu'elle ne quitta qu'après le combat, pour chercher le corps du jeune homme, et l'ensevelir de ses propres mains.

Cent traits d'intrépidité et de dévouement eurent lieu pendant ce siége.

Un nommé Pachéco, ayant été blessé dangereusement, commençait à se faire panser, lorsqu'il entendit le bruit d'une nouvelle attaque. Il s'échappa d'entre les mains des chirurgiens, pour retourner au combat, où il reçut une seconde blessure. La même chose arriva jusqu'à trois fois; et l'ennemi s'étant retiré, il se fit panser de toutes ses blessures en même temps. Un soldat manquant de balles, se servit de ses dents pour charger son fusil. Un autre prit un baril de poudre entre ses

bras, en criant à ses compagnons : *Gare, je porte ma mort et celle d'autrui!* Il se jeta au milieu des ennemis avec une mèche allumée, et mit le feu à la poudre. Le baril sauta en l'air; et, sans faire aucun mal à celui qui le portait, fit périr plus de cent Turcs. Soliman fut contraint de lever le siége.

A SURATE on voit un hôpital pour les vaches, chevaux, chèvres, chiens et autres animaux malades, estropiés ou trop vieux pour servir. Il est entretenu par les Banians, qui, croyant à la métempsycose, comme nous l'avons déjà dit, s'imaginent voir leur parent dans un chien ou dans un cheval, et même dans un pou.

Près du même édifice, on en voit un autre pour les puces, poux, punaises et toutes les autres espèces de vermine qui se nourrissent du sang des hommes. Pour les régaler de temps en temps en leur donnant la nourriture qui leur convient, on paie un pauvre qui passe une nuit sur un lit dans cet hôpital : mais dans la crainte qu'il ne gêne leur réfection en les écar-

tant avec les mains, ou que la douleur ne l'oblige à se retirer avant que les animaux soient rassasiés, on a la précaution de l'attacher de manière que rien ne puisse les troubler dans leur repas. Jugez de ses tourmens ! aussi fait-il des grimaçes horribles. Quand il sort de-là, il a la peau tout enflée et pleine de boutons ; il va se plonger dans un vaisseau rempli d'urine; le voilà guéri, et prêt à recommencer.

OTAHITI.

Échange de clous pour des filles à Otahiti, en 1767.

QUAND Wallis (navigateur anglais) débarqua à Otahiti, le fer était à peine connu de ces insulaires ; mais ils en sentirent bientôt toute l'importance. De tout ce que les Anglais pouvaient leur offrir en échange des vivres qu'on fournissait à l'équipage, le fer était la substance la plus précieuse, et celle pour laquelle on obtenait le plus de cocos. Il s'établit bientôt un

marché, dans lequel les clous étaient la monnaie courante : pour un petit clou, on recevait une énorme charge d'ignames ou de noix de cocos ; pour un clou médiocre, des fruits et de la volaille ; pour un gros clou, le cochon le plus gras : une hache était alors un trésor inestimable. Les Otahitiens s'aperçurent bientôt que les jolies insulaires faisaient une vive impression sur les navigateurs, et ils résolurent de profiter des dispositions des Européens. Wallis voulut cependant prévenir les suites fâcheuses qui pouvaient naître des passions livrées à elles-mêmes, et d'une communication indiscrète entre les naturels et les Anglais ; il fit tracer un camp, et défendit, sous les peines les plus graves, d'en franchir les limites ; mais l'Amour fut dans le Nouveau-Monde ce qu'il a toujours été dans l'ancien ; il se rit de la discipline anglaise ; et le dieu qui sut pénétrer dans une tour d'airain, franchit d'un saut les faibles retranchemens qui n'avaient été élevés qu'à regret.

Les Otahitiens, effrayés de l'énorme consommation que faisaient les étrangers,

virent que leur île, toute fertile qu'elle était, ne produirait jamais assez pour payer tous les clous que les Anglais avaient à vendre. Ils spéculèrent sur les soupirs de leurs hôtes, et ils sentirent que les femmes seraient un moyen d'échange aussi sûr et moins ruineux que la volaille et les cocos.

Une rivière séparait les Anglais des naturels; la communication n'était pas facile, et à l'inconvénient de cette distance fâcheuse, se joignait la difficulté de s'entendre dans deux idiomes réciproquement inconnus. Mais si l'amour est audacieux, l'esprit de commerce est bien inventif; ces deux passions se réunirent pour tromper la vigilance du capitaine. Les insulaires savaient qu'il y avait des clous de trois dimensions différentes; celui qui voulait s'en procurer se présentait sur l'autre bord de la rivière avec trois femmes, dont l'une était belle, la seconde médiocre, et la troisième laide; car enfin, ils voulaient tirer parti de tout, et toutes les marchandises ne peuvent pas être de la première qualité. Mais comment faire entendre le tarif à des

gens séparés par un fleuve ? Le marchand otahitien s'était muni de trois chevilles de bois qui, par la forme et les proportions, représentaient parfaitement les trois espèces de clous qui avaient cours, et en montrant une femme, il faisait voir en même temps le simulacre proportionné au prix qu'il mettait à ses charmes : ainsi entre le plus gros et le plus petit clou, il y avait justement la proportion qui se trouve entre la Vénus de Médicis et un laideron.

Dès ce moment le fleuve fut une faible barrière ; tout le monde sut nager, et les sentinelles même donnaient le mauvais exemple à ceux qu'elles auraient dû contenir. Wallis s'aperçut que la cargaison de clous diminuait à vue d'œil : les coffres furent forcés ; soldats et matelots pillaient à l'envi cette précieuse pacotille ; on alla jusqu'à attaquer les clous du bordage, et Wallis fut obligé de quitter une rade où, sans écueil et sans tempête, il aurait vu les membres de son vaisseau se disjoindre et s'engloutir.

PALMYRE.

Les habitans de Palmyre pendent à leur nez et à leurs oreilles des anneaux d'or ou de cuivre, suivant leurs facultés : il se peignent les lèvres en bleu, les yeux et les sourcils en noir, le bout des doigts en rouge. Les hommes et les femmes sont d'une taille avantageuse et bien prise ; ils ont le teint basané, mais les traits réguliers et agréables. Les femmes y sont voilées comme dans tout le Levant ; elles ne sont cependant pas absolument scrupuleuses : rien n'est moins difficile que d'écarter leur voile.

GOLCONDE.

La manière dont un prince fut élevé au trône de Golconde mérite d'être rapportée. Un Arabe d'illustre extraction, ne jouissant pas dans son pays d'une fortune égale à sa naissance, était venu chercher de l'emploi à la cour de Golconde. Abdoul

lui reconnaissant du mérite, l'avait élevé par degrés aux premières dignités de l'état. Mais quoique satisfait de ses services, il avait usé, après sa mort, du droit qui rend les rois de Golconde héritiers de toute la noblesse du royaume. S'étant saisi de tous les biens de son favori, il réduisit son fils Abdala à une pension modique, et l'oublia. Le roi avait dessein de marier sa fille à un seigneur qui s'était rendu odieux à ses ministres. Ceux-ci voulant traverser ce mariage, rendirent sa fidélité suspecte, et conseillèrent au monarque de jeter les yeux sur Abdala, dont ils vantèrent les bonnes qualités et les agrémens. Abdoul consentit à le voir, et le fit venir dans un lieu où il put le considérer à son aise sans être connu. Il parut d'abord peu satisfait de sa figure, et témoigna qu'il voulait choisir un gendre d'une physionomie plus avantageuse. Les ministres répondirent qu'à la vérité ses malheurs l'avaient défiguré, qu'il n'était pas étonnant que son visage se ressentît du mauvais état de sa fortune; mais qu'en lui donnant de quoi vivre d'une manière convenable à sa nais-

sance, il reprendrait bientôt tous ses premiers agrémens. Abdoul entra dans ces raisons, et consentit à une seconde épreuve. Les banquiers de la cour eurent ordre d'aller trouver secrètement le jeune Arabe, et de lui offrir de grosses sommes, sans lui faire connaître d'où venaient ces libéralités. Abdala les refusa d'abord, dans la juste crainte de ne pouvoir les rendre, et de retomber dans une situation plus fâcheuse qu'auparavant. Ils renouvelèrent leurs instances, et lui firent enfin accepter trois mille pagodes, qu'il employa à se procurer une belle maison, des domestiques, des chevaux et d'autres commodités. L'opulence dont il jouissait produisit un changement sensible sur son visage. On le fit voir une seconde fois au monarque, qui fut charmé de sa bonne mine, et qui résolut de le choisir pour son gendre. Un jour qu'Abdala était à se réjouir avec ses amis, on vint l'avertir qu'il y avait à la porte quelques grands officiers de la cour, avec une garde à cheval. Cette nouvelle le troubla : il congédia ses amis et les danseuses, qu'il fit sortir par une porte

secrète, et il alla au-devant des omras. Il leur dit d'une voix tremblante qu'il n'était coupable d'aucune offense envers le roi, et que si son crime était de vivre avec une magnificence supérieure à sa fortune, il était prêt à rendre compte des ressources secrètes et innocentes qu'il avait trouvées. Les omras, sans lui dire une seule parole, le revêtirent d'une robe fort riche, et lui firent de profondes inclinations. Ensuite l'un d'eux rompant le silence, l'assura qu'il n'avait que des choses agréables à apprendre, et qu'il allait obtenir le plus grand honneur auquel un sujet pût aspirer. On le fit monter sur un cheval superbement équipé, et on le mena au palais, où le roi lui fit épouser sur-le-champ la princesse. Dans la suite, il le déclara son successeur.

Toutes les terres du royaume de Golconde sont divisées en divers gouvernemens; les gouverneurs les afferment de la cour, et les donnent eux-mêmes à bail à des sous-fermiers : ceux-ci en composent d'autres petites sous-fermes; et ces subdi-

visions descendent ainsi jusqu'au plus petit peuple. Si un gouverneur, un fermier, un sous-fermier, manquent au paiement, ils sont condamnés à la bastonnade, et la famille est caution de la dette. Un gouverneur de Masulipatan s'étant trouvé insolvable, expira sous les coups de canne.

Ce qui distingue le plus le royaume de Golconde des autres contrées de l'Asie, c'est la richesse de ses mines de diamans; on en attribue la découverte au hasard: un berger, conduisant un troupeau dans un lieu écarté, aperçut une pierre qui jetait de l'éclat; il la ramassa et la vendit, pour un peu de riz, à quelqu'un qui n'en connaissait pas mieux la valeur : elle passa ainsi dans différentes mains, et tomba enfin dans celles d'un marchand éclairé qui en tira un très-grand profit. Cette découverte fit du bruit, et chacun s'empressa de fouiller dans l'endroit où le diamant avait été trouvé. Ces recherches ne furent point infructueuses; les mines étaient abondantes : elles sont devenues la source la plus féconde des richesses de

l'état, et la partie la plus considérable du domaine du prince. On y arrive par un pays désert, stérile et plein de rochers; on cherche les diamans dans les veines de ces rochers, où ils sont mêlés avec une terre sablonneuse, ordinairement rouge, et nuancée de blanc et de jaune : si ces veines disparaissent, on brise la roche avec des pieux pour en chercher la trace; mais les diamans en sont quelquefois endommagés.

Le nombre des ouvriers employés aux travaux de ces mines ne va pas à moins de trente mille. Après avoir reconnu la place où se trouvent les diamans, on aplanit un autre espace à peu près de la même étendue; on l'environne d'un mur de la hauteur de deux pieds, et, au bas de ce mur, on fait de petites ouvertures pour l'écoulement de l'eau; mais on les tient fermées jusqu'au moment où l'eau doit s'écouler : ensuite tous les ouvriers s'assemblent avec le maître qui les emploie, accompagné de ses parens et de ses amis. Il apporte avec lui quelqu'idole, devant laquelle chacun se prosterne trois

fois : un prêtre fait la prière durant cette cérémonie; puis, s'étant tous lavés, on fait un grand festin. Après le repas, on commence le travail : les uns fouillent la terre, d'autres en remplissent des tonneaux, la portent dans l'enceinte préparée, ouvrent les passages pour laisser couler l'eau, qui entraîne avec elle tout le limon. Le sable qui reste, ils l'étendent à la hauteur de quelques pouces, le font sécher au soleil, et s'il est encore mêlé d'un peu de terre, on le broie avec les mains ou avec des pilons de bois. Ainsi détaché de sa poussière, on le vanne comme du grain; la terre se sépare, et c'est dans ce qui reste que l'on cherche les diamans. Autrefois, au lieu de ces pilons pour battre la terre, on employait de gros cailloux, et de-là venaient tant de glaces dans les pierres. Les experts, à la seule vue et même à l'odorat, connaissent les terres qui donnent le plus d'espérance. Dans quelques endroits, ils ne font qu'égratigner un peu le terrain, sans rompre les mottes ni les cailloux; dans d'autres, ils fouillent jusqu'à la profondeur de dix à

douze brasses (la brasse vaut 5 pieds). Les mines de Golconde sont affermées ou à des compagnies, ou à de riches particuliers.

MALABAR.

C'ÉTAIT une ancienne coutume chez les habitans du Malabar, de condamner certaines personnes à être immolées aux idoles. Ces malheureuses victimes s'exécutaient de leurs propres mains, en se frappant douze fois, avec autant de couteaux différens, dans diverses parties du corps. A chaque coup elles étaient obligées de dire : *Je me tue moi-même, à l'honneur de telle idole.* Le dernier coup se donnait dans le cœur; ensuite la victime était brûlée par sa famille.

IL est un genre de beauté sur cette côte, dans les hommes comme dans les femmes, c'est d'avoir les oreilles extrêmement longues. On a soin de les percer de bonne heure aux enfans, et de mettre dans l'ouverture un morceau de feuille de palmier sec et roulé. Cette feuille, qui, par

son élasticité, tend sans cesse à reprendre son étendue naturelle, dilate insensiblement le trou, et rend l'oreille si longue, qu'il n'est pas rare d'en voir qui pendent plus bas que les épaules, et par l'ouverture desquelles on pourrait passer le poing fort aisément. Les personnes riches y attachent des anneaux d'or qui pèsent jusques à quatre onces; les autres en ont de cuivre, de fer ou de verre.

De tous les crimes, le vol est celui que les peuples du Malabar ont le plus en horreur, et qu'ils punissent avec le plus de sévérité. Si les preuves ne sont pas suffisantes pour condamner l'accusé, on lui accorde l'épreuve du feu, qui se fait de la manière suivante : on le met dans les fers au premier endroit où il se trouve ; et après l'avoir gardé quelques jours, on le conduit devant le prince, seul juge en matière civile et criminelle. On fait rougir le fer d'une hache ; on le lui applique sur la main, que l'on couvre d'une feuille de bananier jusqu'à ce que le fer ait perdu sa rougeur. Les blanchisseurs du roi, qui

sont présens à cette exécution, ont une serviette mouillée dont ils enveloppent la main du prévenu ; ils lient ensuite cette serviette avec des cordons, que le prince noue lui-même, et qu'il scelle de son cachet. On le laisse dans cet état pendant huit jours, après lesquels on découvre en public la main du prisonnier : si elle se trouve saine et sans apparence de brûlure, il est déclaré innocent et renvoyé absout ; mais si la marque du fer se fait apercevoir, le prince prononce l'arrêt de mort, et le condamné est conduit au supplice : on perce son corps à coups de lance, et on le met en pièces à coups de sabre.

La manière dont on instruit les enfans dans les écoles est remarquable. J'en vis, dit un voyageur, cinq ou six sur le vestibule d'un temple, qui avaient appris du maître une même leçon. De peur de l'oublier, un d'eux en psalmodiait une ligne sur un certain ton musical, et l'écrivait en même temps sur le plancher où ils étaient assis en rond, et qu'ils avaient couvert pour cela d'un sable très-délié.

Lorsque l'un de ces enfans avait écrit cette première ligne en la chantant, les autres la redisaient et l'écrivaient tous ensemble. Il recommençait ensuite une autre ligne, que ses camarades répétaient de même, et toujours ainsi alternativement, jusqu'à la fin de la leçon. Quand il n'y eut plus de place sur le plancher pour écrire, ils passèrent la main dessus, et y répandirent d'autre sable, pour y tracer de nouvelles lettres. Ils continuèrent de la sorte pendant tout le temps qui leur avait été donné pour étudier. De cette manière les enfans du Malabar apprennent à lire et à écrire sans livres, papier, plume ni encre, méthode excellente pour des enfans pauvres.

Au Malabar, la veuve qui a été la plus aimée de son époux se brûle toute vive quand il meurt : elle le fait par religion et par point d'honneur. Les Européens ont vainement tenté d'en sauver plusieurs de cette horrible superstition. Elle s'exécute avec la plus grande solennité : toute la famille de la victime l'ac-

132



Les Veuves du Malabar, ne pouvant plus se remarier, plusieurs se brulaient de désespoir.

121



Le Capitaine Walis, aborde dans l'Ile d'Otaïti; ses Matelots échangent des clous pour des Filles.



compagne en cérémonie au lieu où est dressé le bûcher ; la veuve s'y place elle-même, à côté du corps de son époux ; on met le feu, et elle brûle au milieu des parfums, sans laisser apercevoir en elle le moindre regret de la vie, ni la moindre douleur d'un supplice aussi affreux.

COTE DE COROMANDEL.

C'EST à Bisnagar que le principal *souba* ou souverain du pays fait sa résidence, dans un palais spacieux et magnifiquement décoré. Ce prince prenait autrefois le titre de *roi des rois* et de *mari de mille femmes*, et faisait même la guerre pour soutenir ces titres bizarres.

LES plus hideuses des idoles de la Côte de Coromandel sont celles qui reçoivent le plus d'adorations et d'offrandes. Il y arrive des pélerins de fort loin, et les pauvres y sont nourris, par les prêtres, des dons et des aumônes que font les riches. « Nous y vîmes, dit un voyageur, une femme qui venait de perdre son mari, et qui de-

mandait depuis trois jours à *Ram-Ram* comment elle pourrait nourrir et élever ses enfans. Le dieu ne fit aucune réponse en notre présence. Nous questionnâmes un des prêtres sur la cause d'un silence si obstiné : « C'est, nous dit-il, que les expli-» cations de Dieu méritent bien qu'on les » attende ». Soupçonnant de la fourberie de la part de ces messieurs, j'entrai dans la pagode quand ils se furent retirés, et je m'avançai derrière la statue. Je découvris un trou dans lequel un homme peut se glisser, et qui sert de niche pour faire parler l'idole par la bouche de ses ministres. Comme je m'amusais à l'examiner, un d'eux arriva, et me reprocha d'avoir profané la sainteté du lieu ; mais je n'eus pas de peine à l'apaiser, en lui mettant quelques roupies (pièces de monnaie) dans la main. »

DÉCOUVERTE D'ÎLES DE LA MER DES INDES.

.... Les Français s'avancèrent jusqu'à la dernière pointe de l'île de Java, où

finit le détroit de la sonde, et reconnurent l'île du Prince. Leurs instructions portaient d'y relâcher pour y faire de l'eau; mais cette île déserte ne leur promettant point d'autres secours, ils prirent le parti de s'approcher d'une autre île qui n'est séparée de Java que par un canal assez étroit, dans l'espoir que d'un côté ou de l'autre ils trouveraient de l'eau, du riz et des légumes. On mouilla sur vingt brasses, à une demi-lieue de l'île; la chaloupe et le canot furent équipés, pour chercher une aiguade sur l'un ou l'autre bord du canal. Une heure après, on vit plusieurs bateaux qui traversaient ce petit bras de mer: on reçut ordre d'employer la douceur pour lier commerce avec les Indiens. La Barbinais s'était embarqué dans la chaloupe; l'expérience du passé obligeant les matelots français de se tenir sur leurs gardes, ils étaient tous bien armés. Le canot se rendit à la côte de Java, mais les rochers qui bordaient le rivage ne lui permirent point d'y faire de l'eau, quoiqu'on en vît tomber par cascades du haut d'une montagne.

Pour nous, raconte La Barbinais, nous prîmes vers la petite île, avec la chaloupe, et nous y descendîmes facilement. Nous vîmes d'abord cinq ou six cabanes, d'où sortirent quelques Indiens à demi-nus, les uns armés d'un poignard, les autres d'une longue lance; ils nous reçurent néanmoins avec assez de douceur, et nos caresses servirent à l'augmenter; mais nous crûmes y démêler la défiance. Leurs signes nous firent comprendre que l'île était déserte, et qu'il était inutile d'y pénétrer plus loin; que du côté de Java nous trouverions du riz et des bœufs, et que nous y ferions aisément de l'eau à l'embouchure de cinq ou six petites rivières qui se jetaient dans le canal. Au fond, le but de ces promesses était de nous ôter la pensée d'entrer dans leur île, où nous sûmes bientôt qu'ils avaient leurs habitations et leurs familles. Ils sont dans une crainte continuelle de se voir enlever par les Hollandais, et la peur ou l'expérience leur fait attribuer le même dessein à tous les étrangers.

Cependant la satisfaction qu'ils mar-

quèrent de nos caresses et de nos présens, nous fit juger qu'ils pourraient se familiariser avec nous. Le canal nous ayant été facile à traverser, nous trouvâmes en effet, sur la côte opposée, cinq rivières dans l'espace d'un quart de lieue : mais quoique assez larges, elles paraissent autant de branches qui viennent de la même source. Le canal n'a que douze ou quinze brasses de profondeur du côté de l'île; son rivage est couvert de forts beaux coquillages. Du côté de Java, il est resserré par un banc de sable qui s'étend à la moitié de sa largeur, et qui rend le passage si étroit, que les vaisseaux ne doivent le tenter que dans un extrême besoin. Nous laissâmes dans la chaloupe six hommes avec leurs armes, auxquels on défendit de toucher à terre; et nous partîmes, au nombre de douze, pour découvrir une aiguade. L'eau de toutes ces rivières était fort saumâtre : nous en traversâmes trois avec nos fusils sur nos têtes. En arrivant au bord de la quatrième, nous aperçûmes sur l'autre rive une troupe d'Indiens qui semblaient tenir conseil. L'officier qui nous

commandait prit le parti de les inviter, par des signes, à venir vers nous; mais ils nous firent les mêmes invitations de passer la rivière. Il y avait du risque à l'entreprendre; elle était profonde, nous pouvions être attaqués au passage: cependant l'espérance de tirer d'eux quelques secours nous fit mépriser le danger. La moitié de notre troupe passa la rivière, tandis que le reste, observant les mouvemens des Indiens, était prêt à les saluer d'une décharge, s'ils menaçaient nos gens de la moindre insulte; mais ils prirent la fuite à notre approche. Nous n'entreprîmes point de les suivre, parce que le jour baissait, et qu'en nous engageant plus loin, nous craignîmes d'être attaqués au passage des rivières qu'il fallait traverser à notre retour. Les rives étaient couvertes d'herbes fort hautes, où les Indiens pouvaient se tenir cachés pour nous surprendre. Ainsi, la prudence nous ayant reconduits à notre chaloupe, nous la retrouvâmes au même lieu; mais le rivage du canal nous offrit d'autres Indiens qui avaient fait d'inutiles efforts pour engager nos matelots à des-

cendre. Ils ne nous avaient pas vu traverser les rivières, parce que depuis les bois jusqu'au canal, ils n'avaient pas cessé de marcher entre les herbes dont tout cet espace était couvert. Leur surprise ne les empêcha point de recevoir du tabac et quelques mouchoirs de coton que nous leur offrîmes; et la reconnaissance les fit monter au sommet des palmiers qui étaient en grand nombre sur le rivage, pour cueillir des cocos qu'ils nous offrirent à leur tour.

La Barbinais, qui goûtait apparemment de ce fruit pour la première fois, déclare ici qu'il trouve de l'exagération dans les éloges que tous les voyageurs en ont fait. S'il fournit, dit il, à tous les besoins de la vie, c'est sans doute aux besoins des singes et des ermites : cependant les matelots en chargèrent la chaloupe, pour consoler par ce présent le reste de l'équipage qui n'avait depuis long-temps que de fort mauvaise eau, et qui attendait des rafraîchissemens avec une mortelle impatience; ils y joignirent quantité d'herbes fraîches qui ne furent pas reçues moins joyeusement

à bord. On y eut peine à comprendre qu'un pays arrosé de tant de rivières, et planté d'une grande variété d'arbres, fût si mal pourvu d'eau douce. Mais si les officiers ne souhaitaient pas moins d'en trouver, ils voulaient aussi que l'aiguade fût assez proche pour ne pas causer trop de fatigue à des gens épuisés par la navigation. La chaloupe et le canot avaient ordre de n'annoncer de l'eau et du bois qu'après en avoir découvert dans un lieu commode, où la peine du transport ne fût pas plus à craindre que le mal dont on voulait se délivrer.

Cette raison obligea la chaloupe de passer une seconde fois dans la petite île; elle y descendit d'un côté opposé à celui qu'elle avait visité le jour précédent, et devant la rade même où le vaisseau était à l'ancre. On y trouva une petite rivière dont l'eau était douce et facile à charger; un bois voisin offrait diverses sortes d'arbres. Cette heureuse nouvelle fut portée au vaisseau; mais comme les Indiens ne paraissaient pas revenus de leur défiance, on défendit aux matelots de se débander. Le 24, on fit

six voyages avec succès dans le cours de la journée. Les Indiens n'osant encore paraître, envoyèrent quelques petits enfans pour juger de ce que leur île avait à craindre par le traitement qu'ils recevraient. On leur fit un si bon accueil, que les pères venant bientôt eux-mêmes, apportèrent des œufs, des poules, des tourterelles et des biches de la grosseur d'un lièvre, qu'ils savent prendre à la course. Les officiers du vaisseau ne firent plus difficulté d'aller à la chasse, en observant néanmoins de ne pas s'écarter beaucoup du rivage. Ils trouvèrent dans l'île un nombre infini de tourterelles de couleurs différentes; les unes vertes, avec des taches noires et blanches, d'autres blanches et noires, blanches et jaunes, et couleur cendrée. Elles ne diffèrent pas moins par la grosseur; les plus grosses sont de celle d'un pigeon, et les moindres de celle d'une grive. On n'admira pas moins la multitude des singes, des écureuils, des sapajous, des paons, des pintades, des hupes, des hérons, des grives, des merles, des colibris, et de plusieurs autres oiseaux dont on

ignorait les noms. La Barbinais vit des lézards qui volaient d'arbres en arbres, comme des cigales : il en tua un, dont les couleurs lui causèrent de l'étonnement par leur variété. Cet animal était long d'un pied ; il avait quatre pates, comme les lézards ordinaires ; sa tête était plate, et si bien percée au milieu, qu'on y aurait pu passer une aiguille sans la blesser ; ses ailes étaient fort déliées, et ressemblaient à celles du poisson volant. Il avait autour du cou une espèce de fraise, semblable à celle que les coqs ont au-dessous du gosier. On prit quelques soins pour conserver un animal si rare : mais la chaleur le corrompit avant la fin du jour.

Enfin, les Indiens osèrent se joindre aux Français ; ils apportèrent familièrement des œufs et des poules ; ils prêtèrent des vases de terre pour les faire cuire. La pêche, qui devint l'amusement de tout l'équipage, ne tarda point à fournir des poissons de toute espèce ; on prit, d'un seul coup de filet, sept tortues de mer qui s'y trouvèrent enveloppées, et plus de deux cents autres poissons, dont les

uns ressemblaient à nos turbots, et d'autres à nos vives et à nos merlans. La pêche de la tortue fut encore plus abondante le jour suivant; on en fit une grosse provision pour le reste du voyage. Ce poisson, se nourrissant de sa propre substance, ne cause aucun embarras dans un vaisseau.

La Barbinais eut la hardiesse de pénétrer dans l'île avec cinq ou six de ses amis. L'épaisseur du bois ne les ayant point effrayés, ils y pénétrèrent par divers sentiers qui les conduisirent à l'entrée d'un village divisé en deux grandes rues tirées au cordeau: les maisons étaient uniformes, bâties à distance égale, et de la même élévation. Chacune était soutenue sur huit piliers de bois d'environ douze pieds de hauteur; le toit était plat et carré. Dans l'intervalle d'une maison à l'autre, on avait planté un arbre qui, couvrant le toit de ses branches, donnait un ombrage frais et nécessaire sous un climat si brûlant. Il y avait au milieu de chaque rue une espèce de halle, ouverte de tous côtés, dont le toit était soutenu par quatre gros piliers; et quatre arbres, plantés aux quatre

angles de ce bâtiment, formaient une parfaite symétrie.

Les habitans, épouvantés d'une visite à laquelle ils ne s'étaient point attendus, avaient pris la fuite avec tant de précipitation, que leurs maisons étaient demeurées ouvertes, et qu'ils n'en avaient rien emporté. Elles consistaient dans une petite chambre carrée : une table, des nattes, des hamacs et des métiers de tisserand, en composaient tous les meubles. Les Français ne touchèrent à rien, pour faire reconnaître qu'ils ne cherchaient qu'à trafiquer de bonne foi. En parcourant toute l'habitation, ils remarquèrent au dehors un édifice plus spacieux et plus élevé que les autres. Ils jugèrent que c'était la mosquée de ces peuples, qu'ils avaient reconnus mahométans à d'autres marques. On y montait par une échelle. La curiosité, dit La Barbinais, nous ayant fait entreprendre de la visiter, nous laissâmes quatre de nos gens aux deux avenues du village, pour nous avertir du mouvement des Indiens; parce que nous appréhendions qu'ils ne fussent plus sensibles à la profanation

de leur temple, qu'à toute autre injure. L'intérieur était un espace carré, dans lequel nous trouvâmes, du côté oriental, une chaire semblable à celle de nos prédicateurs, et couverte d'un tapis de toile des Indes. Il y avait une fenêtre à chaque face de l'édifice, et une table devant chaque fenêtre. Je trouvai, continue l'auteur, sur une de ces tables, plusieurs manuscrits en caractères arabes, couchés les uns sur les autres; que je pris pour des feuillets de l'alcoran. Malgré la résolution que nous avions formée de ne rien prendre, je ne pus résister à la tentation d'emporter quelques-unes de ces feuilles, les unes pliées en forme de livre, les autres roulées dans des cannes de bambou. Pendant que nos observations s'attachaient à d'autres singularités, nous fûmes avertis, par nos sentinelles, qu'on entendait quelque bruit. La prudence nous fit aussitôt sortir de ce lieu, pour marcher au-devant de cinq ou six Indiens qui venaient par un sentier fort couvert. Il prirent la fuite à notre vue. Leur frayeur ne servant qu'à nous animer, nous continuâmes de pénétrer dans le bois;

et nous trouvâmes un autre village, si peu différent du premier, que nous le prîmes d'abord pour le même, où nous pouvions être retombés par divers détours. Mais nous remarquâmes bientôt que les maisons y étaient en plus grand nombre : elles n'étaient pas moins désertes. Quoique l'épaisseur du bois ne permît point à la vue de s'étendre fort loin, je vis la terre défrichée en quelques endroits, et fort bien cultivée. Je n'ai jamais vu tant de gibier : les paons sont des oiseaux fort communs dans cette île.

Je remarquai sur la terre des traces de bœufs et de chèvres ; mais je crus y distinguer aussi celles de plusieurs bêtes féroces, et je m'imaginai que les habitans n'élevaient leurs maisons que pour se mettre à couvert de ces dangereux voisins.

En retournant au rivage, les Français trouvèrent une troupe d'Indiens armés de longues lances, qui formaient un cercle autour d'un grand homme sec et pâle, dont le corps était couvert d'une longue robe de toile grise, et la tête d'un morceau de mousseline en forme de tur-

ban. Ils paraissaient l'écouter avec une attention mêlée de respect. Mais leur surprise étant devenue fort vive à la vue de six étrangers armés, ils se regardèrent long-temps, comme pour se consulter. Nous ne leur laissâmes pas le temps, dit La Barbinais, de former aucune résolution. Après avoir salué leur chef à la manière indienne, nous nous mêlâmes parmi eux avec une confiance qui parut leur en inspirer : leur chef répondit à nos civilités. Nous leur fîmes entendre que nous souhaitions acheter quelques bestiaux : mais quoiqu'ils ne pussent se tromper à nos signes, puisque nous imitions le cri des bœufs, ils feignirent de n'y avoir rien compris ; et rentrant dans le bois l'un après l'autre, ils nous laissèrent sur le rivage, que nous suivîmes tranquillement pour rejoindre notre chaloupe.

Cependant, comme on ne pouvait douter que l'île ne contînt d'autres provisions que de l'eau et du bois, on prit le parti de faire débarquer vingt hommes armés, du côté de l'aiguade, où les insulaires avaient paru moins timides ou moins fa-

rouches. La Barbinais ne manqua point cette nouvelle occasion de s'instruire. Nous trouvâmes, dit-il, quelques Indiens, qui, loin de s'effrayer, parurent consentir au dessein que nous marquâmes de les suivre. Après avoir fait environ cent pas dans le bois, nous arrivâmes dans une plaine, qui contenait plusieurs habitations de la forme des autres, mais beaucoup plus élevées. Cette île, qui n'a que deux lieues de circonférence, est mieux peuplée qu'on ne peut se l'imaginer. Personne n'ayant pris la fuite à notre approche, le chef du premier village se présenta pour nous recevoir. Il nous offrit du riz cuit, des bananes, des guayaves, et d'autres fruits connus dans les Indes. Les femmes marquèrent d'abord plus d'effroi ; mais se familiarisant par degrés, elles se firent voir à la porte de leurs maisons, après avoir eu la précaution d'en tirer l'échelle. Elles nous montrèrent des nattes, des poules et des perroquets, qu'elles nous proposaient de troquer pour des mouchoirs de coton. Leur teint est fort basané ; elles ont les yeux petits, la

bouche fort grande, le nez écrasé, les cheveux noirs et longs; mais cette difformité ne nous empêcha point de les trouver vives, alertes et de bonne humeur. J'achetai quatre biches, dans le dessein de les porter en France, où cet animal serait admiré. Il a réellement la figure d'une biche, quoiqu'il ne soit pas plus gros qu'un lièvre. Nous renouvelâmes inutilement nos instances pour obtenir des bœufs ou des chèvres.

Ces bons Indiens nous firent entendre que leurs troupeaux n'étaient point dans l'île, et qu'ils paissaient sur les montagnes de Java. Si la saison nous eût permis d'attendre, il y a beaucoup d'apparence que commençant à prendre du goût pour nos manières, ils nous auraient fait apporter de Java toutes les provisions dont nous avions besoin; mais nous appréhendions de ne pouvoir doubler le cap de Bonne-Espérance, et d'être obligés de relâcher à l'île de Bourbon. . . . Cinq mois de séjour dans l'île de Bourbon donnèrent de l'exercice aux observations de La Barbinais. On y comptait alors neuf cents per-

sonnes libres et onze cents esclaves. Entre les premiers, il n'y avait que six familles dont le sang fût sans mélange, parce qu'elles s'étaient préservées de toute alliance avec les familles des mulâtres et des métis. Cependant La Barbinais observa que les femmes mulâtres, avec les alliances qu'elles contractent avec les Français qui s'établissent dans l'île, produisent des enfans moins basanés; le sang se purifie, et leur teint blanchit par degrés. Il vit, un jour, dans l'église paroissiale de Saint-Paul, une famille entière qui lui causa de l'admiration; tous les visages de ceux qui la composaient lui parurent de couleur différente, et sa vue allait du blanc au noir, et du noir au blanc. Il compta, depuis la trisaïeule jusqu'à l'arrière petite-fille, cinq générations. La trisaïeule, âgée de cent huit ans, était noire comme les Indiennes de Madagascar; la fille était mulâtre, la petite-fille métisse, la fille de celle-ci quarteronne, la quatrième quinteronne; enfin la dernière était blonde, et ne lui parut pas moins blanche qu'une Anglaise. En général, ces insulaires sont

doux, tranquilles et laborieux. Leurs richesses consistent en troupeaux de bœufs et de moutons, en esclaves, et en plantations que la compagnie des Indes leur distribue.

GRÈCE.

Le Labyrinthe.

On descend avec des flambeaux dans le creux d'une montagne remplie d'une infinité de souterrains obscurs et étroits. L'ouverture est basse et raboteuse; c'est l'ouvrage de la nature, et l'art ne paraît pas y avoir contribué. En avançant quelques pas, on arrive dans une espèce de salon dont les murailles, taillées dans le roc, présentent une agréable variété de pierres et de marbres de diverses couleurs. Le plafond est garni d'une grande quantité de petits glaçons pétrifiés, qui font un effet merveilleux. Ce salon, qui est fort étendu, conduit, par une pente aisée, dans une multitude d'allées et de rues qui s'entre-

coupent les unes les autres. Dans les allées où le sol était apparemment trop tendre, on a fait des murailles avec les pierres qu'on avait tirées des parties plus dures et plus solides de la montagne. On parvient, à l'extrémité du labyrinthe, dans deux grandes salles. On voit sur les murs quantité de noms qu'on y a gravés avec la pointe d'un couteau ou de quelque autre instrument. Le chemin souterrain est d'environ deux mille pas. On y découvre de côté et d'autre, à la lueur des flambeaux, une infinité de chauve-souris qui s'y retirent pendant le jour. Elles pendent aux voûtes, bâties les unes contre les autres, en forme de pyramides renversées. Elles ont la plupart plus de cinq pieds de long, et sont divisées en plusieurs cellules où ces oiseaux nocturnes viennent se nicher. La fiente qui tombe dessous s'élève en haut, comme une autre pyramide, touche en plusieurs endroits aux nids qui sont suspendus aux voûtes, et occupe avec eux une partie du chemin; mais le passage reste libre et ouvert des deux côtés. Les chauve-souris ne font aucune peine à ceux

qui passent, pourvu qu'on ne touche point à leurs nids; car alors elles sortent en foule, éteignent les flambeaux avec leurs ailes, remplissent la caverne de cris, et volant de côté et d'autre avec impétuosité, elles font trembler les plus rassurés. Le seul parti qu'il y ait à prendre alors est de se coucher ventre à terre, et d'y demeurer sans mouvement jusqu'à ce que ces oiseaux soient rentrés dans leurs nids.

L'ENTRÉE de l'île Santorini ou Santorin, dans l'Archipel, a la forme d'un croissant. Entre les deux promontoires qui forment les cornes du croissant, sont quatre petites îles formées par des volcans, au commencement du dernier siècle. L'une d'elles naquit d'une éruption subite dans un lieu où la mer était auparavant si profonde, qu'on n'en pouvait trouver le fond. Après des mugissemens horribles et des agitations violentes qui répandaient au loin la terreur et l'effroi, la mer lança de son sein des tourbillons de flammes et de bitume, qui dérobèrent aux yeux la clarté

du jour. On vit ensuite avec étonnement, sur la surface de l'eau, une montagne solide, qui s'accrut insensiblement par quantité d'éruptions semblables. Cette île nouvelle n'était d'abord qu'un amas de pierres ponces inégal et raboteux; mais le soleil l'anima, pour ainsi dire; et le limon de la terre s'étant joint aux minéraux calcinés dont elle était composée, elle devint susceptible de culture.

GÉORGIE.

Rien de plus charmant que les femmes de Géorgie; on ne peut les voir sans admiration; c'est là proprement le pays de la beauté : il est rare d'y apercevoir une femme laide, et le sexe parfaitement beau s'y rencontre à chaque pas. Il est impossible d'imaginer des traits plus réguliers, une taille plus élégante, plus de grâces dans le maintien, que n'en offrent la plupart des Géorgiennes.

Parmi les nobles de Géorgie, c'est la coutume d'acheter la femme qu'on épouse,

c'est-à-dire de faire un présent considérable à son père. Il arrive de-là que pour acquérir celle-ci on en vend d'ordinaire plusieurs autres, ou du moins autant qu'il en faut pour compléter la somme.

MINGRELIE.

Il serait superflu de chercher une ville ni même un bourg dans toute la Mingrelie : on y trouve en tout deux villages, situés au bord de la mer ; le plus grand est Anarghi, quoiqu'il ne renferme lui-même que cent maisons. Les autres habitations de la Mingrelie consistent dans des espèces de hameaux ; ou, pour mieux dire, ce sont des cabanes éparses dans toute l'étendue des plaines de cette contrée sauvage. Il y a cependant quelques châteaux, s'il est permis de nommer ainsi des bâtimens de cette espèce : le principal appartient au souverain ; c'est le lieu de sa résidence, et, qui plus est, son unique place forte en temps de guerre. Qu'on n'aille pas, d'après ce titre, se figurer une place

imprenable. Celle-ci a pour sa défense un mur de pierres et quelques pièces de canon; mais ce mur a si peu de consistance, que les moindres pièces de campagne suffiraient pour y faire brèche; en un mot, ce sont de ces places qui, en Europe, auraient peine à tenir contre un détachement de hussards.

Les autres châteaux appartiennent à différens seigneurs; tous sont situés dans le plus épais des forêts, et consistent d'abord dans une tour de pierres, haute de trente à quarante pieds : cinq à six autres tours, faites de bois, avoisinent cette tour de pierres, et sont elles-mêmes accompagnées de plusieurs cabanes, faites, les unes de charpente, les autres de branches d'arbres, les autres de cannes et de roseaux; tout l'espace qu'occupe ce bâtiment est fermé par une haie des plus épaisses, et surtout par le bois, si épais lui-même, qu'il rend ces sortes de retraites inaccessibles, excepté par le côté où l'on a eu soin de pratiquer une route; mais en cas d'invasion, l'usage est de rompre le chemin, et de le couvrir d'arbres, ce qui le

rend très-difficile à forcer. Dans ces sortes de cas, ces châteaux servent d'asile aux nobles Mingreliens et à leurs vassaux. On serre dans la tour de pierres toutes les richesses du seigneur et de ceux qui se réfugient chez lui. Les tours de bois servent de magasins pour les provisions, et pour retirer, au milieu d'un assaut, les femmes et les enfans. Chacun reste enfermé dans ce poste jusqu'après la retraite de l'ennemi, dont l'invasion, faute de vivres, ne dure jamais plus de cinq à six jours.

Dans le cas de maladie, un Mingrelien envoie chercher un *papa* (un prêtre; ces peuples sont catholiques), pour savoir s'il guérira ou non. Celui-ci fait semblant de feuilleter un livre, et enfin déclare au malade que telle ou telle image est irritée contre lui; que pour se la rendre propice, il faut lui faire un présent, faute de quoi il pourra bien mourir. Les malades chargent quelquefois le *papa* de porter ce présent, et, pour l'ordinaire, il se donne la préférence sur l'image.

Ces images inspirent la plus grande crainte et la plus grande vénération aux Mingreliens. Ce n'est point à l'objet que représente l'image, c'est à sa figure matérielle, qu'ils adressent leurs vœux et leurs prières. Ils adorent les unes parce qu'elles passent pour bienfaisantes, les autres parce qu'elles passent pour cruelles: c'est même à celles-ci qu'ils font le plus de présens; ils n'en approchent qu'en tremblant, et après un grand nombre de prosternations et de signes de croix, après s'être violemment frappé la poitrine. La prière la plus ordinaire qu'un Mingrelien fasse à l'image, est de veiller sur ses jours, et de tuer ses ennemis. S'il arrive qu'il soit volé, il vient à elle, accompagné d'un *papa*, et muni de deux petits pains et d'une bouteille de vin, s'adresse à l'image, et lui parle en ces termes : *Tu sais que j'ai été volé, et que je ne puis avoir le larron dans mes mains; je te prie donc, par ce présent que je te fais, de le tuer, de l'anéantir, et de lui faire comme je fais à ce bâton.* En prononçant ces derniers mots, il

plante un bâton en terre devant l'image, et le frappe avec un maillet jusqu'à ce qu'il soit enfoncé de manière qu'on ne l'aperçoive plus.

Les églises des évêques de Mingrelie présentent une certaine magnificence; mais celles des papas font horreur et pitié. Qu'on se figure un autel fait en rond, porté sur un piédestal de pierre; sur ces autels des purificatoires sales et puans, une tasse de bois qui sert de calice, une petite planche qui sert de patène, de vieilles guenilles qui tiennent lieu de nappe, un encensoir de fer, et le reste des ornemens proportionné à ce détail.

La Mingrelie a des religieuses qui, par esprit d'humilité, prennent de singuliers noms : l'une s'appelle *le balai de l'entrée de la maison de Dieu;* l'autre, *le torchon de la lampe sacrée*, etc.

Lorsque plusieurs prêtres mingreliens se rencontrent dans une église, comme il n'y a qu'un autel, ils y disent tous la messe en même temps, ou, pour mieux

dire, ils n'en disent qu'une entre eux tous. Il leur est assez ordinaire de s'interrompre pour parler de choses indifférentes. Il arrive aussi que lorsqu'un prêtre trouve l'église fermée, il ne prend pas la peine de la faire ouvrir; il dit sa messe sous le porche: il la dit même souvent dans des maisons particulières, et plus souvent encore dans la cave.

En Mingrelie, on n'enterre les morts qu'au bout de quarante jours; les parens vivent pendant ce temps aux dépens de la succession; et tout ce qui reste du mobilier est donné aux prêtres qui font les funérailles.

Chez les Mingreliens, outre le prêtre qui préside au mariage, il y a encore, comme dans la Grèce, un parrain qui, tandis que le prêtre lit certaines prières, est chargé de coudre les époux ensemble par leurs habits; ensuite il prend deux couronnes faites de fleurs naturelles ou de soie, et les place alternativement sur la tête des deux époux, les changeant de l'un à l'autre à mesure que le prêtre dit

ses oraisons; lorsqu'elles sont finies, le parrain prend du pain, le rompt en plusieurs morceaux, met le premier dans la bouche de l'époux, le second dans celle de l'épouse; retourne jusqu'à trois fois de celui-ci à celle-là, et mange le septième morceau; après quoi il leur donne à chacun, l'un après l'autre, trois fois du vin à boire dans une même coupe, et boit lui-même ce qui reste. Ainsi se termine la cérémonie, et les époux s'en vont ainsi cousus par leurs habits.

Le parrain contracte dès ce moment une alliance des plus étroites avec les nouveaux mariés; c'est lui qui est chargé d'arranger tous les différends qui surviennent entre eux: leur maison lui est ouverte comme la sienne propre, et il peut avoir tous les tête-à-tête qu'il juge à propos avec la nouvelle épouse.

ARMÉNIE.

La tradition des Arméniens porte que ce fut chez eux que Noé fit l'heureux essai

de la vigne; ils en montrent même la place à une petite lieue d'Irivan.

ATHÈNES.

On trouve encore quelques vestiges de ce que fut autrefois Athènes. La nouvelle Athènes est située aux mêmes lieux que l'ancienne, mais elle occupe un bien moindre espace. La citadelle est bâtie sur un roc escarpé, au haut d'une colline qui peut avoir douze cents pas de circonférence. On y montait, il y a un certain nombre d'années, par trois superbes portiques, sur lesquels on remarquait plusieurs groupes de figures en bas-relief. En montant quelques pas, on trouvait un temple à la Victoire, à droite du chemin qui mène à celui de Minerve. Il servait d'arsenal aux Turcs.

Les Turcs avaient fait une mosquée du temple de Minerve, mais il fut ruiné par une bombe en 1687. La bombe a fait sauter l'intérieur de l'édifice et un côté des colonnes. Trois autres rangs de colonnes

subsistent encore en entier, et c'est sans doute un des plus beaux monumens d'antiquité qu'il y ait dans l'univers. Ce temple était de marbre blanc, assez semblable à un parallélogramme. Sa longueur, d'orient en occident, était de deux cent vingt pieds, sur près de cent de largeur : quarante-huit colonnes doriques, hautes de quarante-deux pieds, formaient tout autour une galerie superbe. Le fronton du portail était orné de belles figures, qui représentaient l'entrée de Minerve dans Athènes. On y remarquait le char de la déesse, traîné par des chevaux d'une beauté et d'une délicatesse dignes des Praxitèle et des Myron. L'intérieur de l'édifice présentait un double rang de colonnes de marbre qui formaient une espèce de galerie. Les murailles étaient construites de même matière, et enrichies de peintures et de mosaïques. On avait gravé sur la frise le fameux combat contre les centaures, des sacrifices, des processions, des pompes triomphales. Le dais de l'autel qui servait aux chrétiens était soutenu par quatre colonnes de porphyre bien tra-

vaillées. Ce temple était fort obscur, mais il devait l'être bien davantage avant que les Grecs eussent pratiqué dans le chœur une ouverture par où la lumière entrait dans le bâtiment.

Le théâtre de Bacchus joint les murailles de la citadelle, et est appuyé sur la pente de la colline. La nature et l'art avaient fait de ce lieu une scène brillante et majestueuse, large de près de deux cent cinquante pieds; le lieu de l'orchestre en a plus de cent; les gradins occupaient le reste. C'était là que se représentaient les pièces des Eschyle, des Sophocle, des Euripide.

Un autre monument, plus entier que le théâtre de Bacchus, est celui qu'on appelle la *lanterne de Démosthènes;* c'est une petite tour de marbre où l'on dit que ce grand orateur s'exerçait à l'étude de l'éloquence. Elle n'a guère que seize pieds et demi de circuit, et est couverte d'un dôme taillé en écailles. Six colonnes cannelées de dix pieds et demi de haut, avec leurs chapiteaux, soutiennent cette belle guérite: les figures qui sont sur la frise

paraissent avoir quelque rapport avec les travaux d'Hercule.

Il est une autre tour, aussi de marbre, de figure octogone, où sont gravés les huit vents principaux, un sur chaque face, du côté précisément qu'il souffle. Sciron, ou le nord-ouest, est représenté couvert d'un manteau, avec des bottines aux jambes : il tient à la main une urne renversée. Zéphyre a la figure d'un jeune homme : ses jambes et son estomac sont nus, et il porte des fleurs dans le devant de sa robe. Borée a les traits d'un vieillard farouche ; il se cache le visage d'un pan de son manteau. Ces vents et les cinq autres sont de grandeur d'homme ; et quand leurs noms ne seraient point écrits sur la frise, il serait aisé de les reconnaître aux attributs différens que leur a donnés la main de l'artiste. L'intérieur de la tour est sombre et misérable. Une douzaine de religieux grecs y célèbrent leur office, qui est fort plaisant : ils se rangent tout autour de leur supérieur, et se mettent à tourner, chacun sur ses pieds, à une égale distance de lui, qui tourne pareillement. Ils disent

que cette cérémonie leur vient des anciens Athéniens, qui voulaient représenter par-là le système du monde. La couverture de la tour est composée de vingt-quatre morceaux de marbre égaux, qui se réunissent en pointe.

Du côté de la porte d'Eleusis sont les restes d'un vestibule superbe qui faisait partie d'un portique; il avait cent vingt-cinq pas de long, c'est-à-dire environ un stade; son circuit était de cinq cents pas. La plus apparente de ces ruines est un pan de muraille, orné par devant de colonnes de marbre.

Non loin de-là, hors de l'enceinte de la ville moderne, était le temple que les Athéniens élevèrent en l'honneur de Thésée, après qu'il eut défait le taureau de Marathon. C'est maintenant une église de Saint-Georges, où les Grecs vont quelquefois dire l'office. Autour de l'édifice règne un beau portique, soutenu par des colonnes de marbre d'ordre dorique. La voûte est faite aussi de grandes pièces de marbre en forme de poutres, ornées de sculptures. Des deux côtés de la façade du vestibule,

en dedans et en dehors, sont représentés les principaux exploits de Thésée : ici ce héros précipite dans la tombe le brigand Sciron ; là il courbe avec effort un arbre auquel il attache Schinis, autre brigand fameux qui faisait souffrir ce supplice aux passans : on le voit d'un autre côté victorieux des Amazones, enlevant leur reine Hippolyte ; et à quelque distance, il paraît accompagné des filles de Minos ; il donne la main à Ariane, et jette sur sa sœur les plus tendres regards. Le combat des Centaures et des Lapithes, l'expédition des Argonautes, son voyage aux enfers avec Pirithoüs, ne sont pas oubliés. Ces sculptures sont toutes de main de maître, et le temps ne leur a presque rien fait perdre de leur beauté et de leur finesse.

Le chemin qui conduit au Pirée conserve des fondemens de la muraille qui joignait le port à la ville. Le bassin pourrait bien contenir cinquante de nos vaisseaux, s'il n'était en partie comblé de décombres. Il s'appelle à présent *Porto-Leone*, nom que les marins italiens lui ont donné, à cause d'un beau lion de

marbre qu'on aperçoit de loin au ſond du port.

L'HABILLEMENT des Athéniens actuels diffère peu de celui des Turcs : ils ne portent pour la plupart sur la tête qu'une calotte rouge; leurs vestes sont courtes et étroites, et ils n'ont point d'autre chaussure que des bottines, ordinairement de couleur brune ou noire. Les femmes sont grandes, et ont la peau fort blanche. Elles sortent rarement en public, et quand on en rencontre une, l'usage veut qu'on lui laisse libre le côté de la rue où elle est, et qu'on lui tourne le dos.

PERSE.

LES Perses sont extrêmement jaloux de leurs femmes; cependant, malgré cette jalousie, ils regardent comme une grande gloire que leur roi veuille bien honorer leurs femmes de sa visite; il arriva même une aventure assez particulière à ce sujet : un roi de Perse ayant beaucoup bu chez un de ses favoris, voulut entrer dans l'ap-

partement des femmes ; celui qui en gardait la porte lui dit : « Il n'entrera jamais ici, tant que j'aurai mon emploi, d'autre moustache que celle de mon maître. Comment ! *repartit le monarque*, est-ce que tu ne me connais pas ? Je sais, *répondit le garde*, que vous êtes le roi des hommes, mais non pas celui des femmes. » Cette saillie plut au roi, qui se retira. Le favori ayant appris cette incartade, alla se jeter aux pieds de son maître, et lui dit : « Seigneur, je viens vous prier de ne point m'imputer la faute de mon malheureux domestique ; je l'ai chassé de chez moi. Ce garde n'a point mal fait, *répondit le prince* ; et puisque vous l'avez chassé, je le prends à mon service. »

ILE DE CHYPRE.

Aux environs de Nicosie, capitale de cette île, on trouve une petite montagne couverte d'huîtres pétrifiées ; elles sont si serrées, qu'on les ouvre avec une peine extrême ; elles sont pleines d'un sable que

l'on prend pour l'eau de l'huître pétrifiée changée en une espèce de gravier : la chair de l'animal est si singulièrement consumée, qu'elle paraît être comme gravée dans l'une et l'autre écaille.

Tout est maintenant vénal dans l'île de Chypre, où tout appartenait autrefois à la volupté. Les Turcs y vendent jusqu'au pardon des plus grands crimes : le meurtre y est absous moyennant un léger tribut par an. Toute fortune d'ailleurs y est incertaine, et de là résulte nécessairement une apathie générale. Les laboureurs, dédaignant d'amasser des richesses dont ils ne jouiraient pas, ne cultivent qu'un terrain suffisant pour les faire subsister ; ils cachent le peu qu'ils possèdent. On voit des pères mourir sans avoir instruit leurs enfans du lieu qui recèle leur trésor, parce qu'ils craignent de le déclarer trop tôt.

CRÈTE.

On dit que les femmes de l'île de Crète sont fort à craindre. On assure que si elles

blessent un homme avec les dents, la plaie est sans remède.

CEYLAN.

Le palais du roi de Ceylan est environné de remparts, et l'enceinte est remplie de divers bâtimens irréguliers, la plupart très-bas, couverts de chaume, et quelques-uns de tuiles; ces derniers ont deux étages, avec des galeries ouvertes pour donner de l'air, et entourées de balustres d'ébène ou de bois peint. Le sommet de chaque édifice est orné de vases de terre, et les fenêtres sont enrichies de plaques d'argent. Les portes, les serrures, les verrous, sont sculptés et gravés, mais sans beaucoup de goût; il y a cependant une sorte de magnificence dans ces édifices.

Les seigneurs ont des maisons assez belles et assez commodes. Elles consistent ordinairement en deux bâtimens opposés l'un à l'autre, et joints ensemble par une muraille, ce qui forme une cour carrée.

Les murs sont enduits de fiente de vache, qui les rend impénétrables à la pluie. Les maisons communes des habitans sont petites, basses, couvertes de paille, et bâties avec des perches, sur lesquelles on étend quelquefois de l'argile. Une loi capitale de l'île de Ceylan défend de blanchir tout autre édifice que les palais des rois et les temples des Dieux.

Dans le choix des officiers, le roi de Ceylan a moins égard au mérite qu'à la naissance. En nommant un noble à quelque dignité, dans la vue de le rendre plus respectable, le prince lui donne toujours quelques marques d'affection et de faveur. Il fait des présens, et augmente ses revenus par des terres que les paysans sont obligés de cultiver à son profit. Quand ses premiers officiers vont à pied, ils sont appuyés sur le bras d'un écuyer. Les adigards ajoutent à cette distinction un homme qui marche devant eux, tenant à la main un grand fouet pour écarter le peuple. Mais au milieu de ces marques d'honneur, ils sont exposés à des disgrâces qui rendent leur

situation peu digne d'envie. Pour le plus léger mécontentement, sur un simple soupçon, et souvent par un pur caprice, on les charge de chaînes, on les enferme dans une obscure prison, on les empale, on les fait déchirer par des animaux cruels, on extermine leurs pères, leurs enfans et leurs femmes.

Ce qu'on appelle les *Gueux* à Ceylan est une particularité singulière de cette île; c'est une race de gens dont les pères, par leurs mauvaises actions, ont été réduits au dernier degré de l'abjection et du mépris. On raconte que leurs ancêtres étaient des chasseurs qui fournissaient le gibier pour la table du roi; mais qu'un jour, au lieu de bête fauve, il lui firent manger de la chair humaine déguisée; il la trouva excellente, et demanda qu'on lui servît encore un pareil mets. Il apprit alors l'horrible repas qu'il venait de faire; et son ressentiment fut si vif, qu'il ne crut pas que la mort fût un tourment assez grand pour punir un tel crime : il ordonna, par un décret public, que tous ceux qui étaient

de cette profession ne posséderaient désormais aucun bien, et n'exerceraient aucun métier dont ils pussent tirer leur subsistance. Depuis ce temps, cette race proscrite est si détestée, qu'on ne leur permet pas même de puiser de l'eau dans les puits; ils sont réduits à celle des rivières. On les voit mendier en troupes, hommes, femmes et enfans, à peu près comme cette espèce de gens que nous appelons *Bohémiens*. Les femmes dansent et font divers tours de souplesse, pendant que les hommes battent du tambour, et tournent habilement des bassins de cuivre sur le bout de leurs doigts.

Lorsqu'un grand seigneur a mérité de perdre la vie pour quelque crime capital, le roi, après avoir fait mourir le coupable, livre quelquefois sa femme à ces troupes vagabondes; et ce châtiment paraît plus affreux que la mort même.

Les habitans du royaume de Ceylan vivent dans la plus profonde ignorance; et s'ils apprennent à lire et à écrire, ils peuvent ignorer l'un et l'autre sans en être

plus méprisés. Les prêtres du premier ordre se mêlent un peu d'astronomie; mais ce sont les tisserans qui font les almanachs; les autres livres du pays ne traitent que de médecine et de religion.

Les Chingulais aiment le jeu avec passion; ceux des coqs et des dames font leur occupation ordinaire. Leurs coqs sont plus gros et plus forts que les nôtres. Ils leur attachent aux pates des pointes de fer tranchantes, et les excitent à se battre les uns contre les autres. Ils font sur ces sortes de combats des paris considérables : le maître du coq vainqueur gagne la gageure. Quand ces insulaires n'ont plus de bien à perdre, ils parient leurs propres membres: le perdant pose sa main sur une pierre, et on lui coupe le bout d'un doigt, qu'il trempe aussitôt dans de l'huile bouillante préparée, pour cautériser la plaie.

Dans l'île de Ceylan, les pères ont sur leurs enfans une autorité absolue : ils sont les maîtres de les donner, de les vendre, ou de les tuer, lorsqu'ils les prennent en aversion, ou que le grand nombre les

embarrasse. Ils font mourir pour l'ordinaire ceux qui ne sont pas nés sous une heureuse constellation, *pour ne pas*, disent-ils, *nourrir le diable dans leurs maisons.*

Le roi de Candie prétend avoir la propriété de tous les fruits qui croissent dans ses états; et quand ses officiers voient un arbre richement chargé, ils en prennent possession, et y attachent une marque. On ne peut alors y toucher sans s'exposer à de cruels traitemens.

On a, dans l'île de Ceylan, une complaisance extrême pour le sexe; il est respecté jusque dans les animaux : et par une loi qui est peut-être sans exemple, non seulement les terres dont les femmes héritent sont exemptes de tout droit, mais on ne paie rien pour ce que porte une bête femelle.

Chez ce peuple, la cérémonie du mariage est de jeter des seaux d'eau sur la tête des nouveaux époux, pour les préparer sans doute, par cette espèce de pu-

rification, aux torrens de bonheur que l'hymen va faire couler sur eux.

RHODES.

Le colosse de Rhodes était une statue énorme ; elle avait soixante-dix coudées de haut (une coudée vaut un pied et demi); elle était si prodigieuse, qu'un homme eût eu peine à embrasser un de ses pouces. Charès, excellent sculpteur, employa douze années à la faire, et elle coûta, comme on peut bien le croire, des sommes immenses. Elle était posée sur la mer, ayant les jambes sur chacun des côtés du port; en sorte qu'un navire pouvait passer dessous à voiles déployées; mais elle ne resta que cinquante-six ans debout: un tremblement de terre la renversa et la fracassa. Vers le milieu du septième siècle, un soudan d'Égypte ayant vaincu les Rhodiens, fit emporter ce qu'il trouva des débris de ce colosse, et en chargea neuf cents chameaux (un seul porte trois fois la charge d'un cheval).

Le Mont-Ida est une montagne remarquable de l'île de Crète. On arrive à son sommet par trois lieues de marche, pendant lesquelles il faut gravir le plus souvent sur des sables et des rochers nus. Quand on est parvenu au sommet, on ne voit ni grotte, ni fontaine, ni rien de ce qui peut récréer l'imagination; de quelque côté qu'on se tourne, on n'aperçoit que des neiges, des sables, des rochers, et des chèvres d'une maigreur extraordinaire.

ARABIE HEUREUSE.

C'est au royaume d'Yémen, dans l'Arabie Heureuse, que croît le café, qui, passant par Moka, prend le nom de café moka. L'usage du café ne remonte pas au-delà du quinzième siècle, même parmi les Arabes. Un mufti usa de cette liqueur dans une maladie, et en éprouva des effets salutaires. Son exemple la mit en réputation, et l'on établit des maisons pour la distribuer publiquement.

Le peuple s'y assemblait en foule; mais

un schérif de la Mecque défendit cette boisson sous des peines rigoureuses, et fit fermer tous les cafés publics. Cette persécution ne fit qu'augmenter le goût des Arabes pour cette liqueur.

Les femmes de l'Yémen ont de l'agrément, mais peu de liberté; la jalousie des hommes s'y oppose. Cependant, lorsque la nuit commence, on leur permet de se visiter. Elles sortent alors; mais si elles rencontrent des hommes dans la rue, elles se rangent du côté des maisons, et y restent en silence jusqu'à ce qu'ils soient passés. Elles sont vêtues à peu-près comme en Turquie; elles ont des bottines de maroquin, et un grand voile sur la tête, qui descend assez pour leur cacher le visage, sans les empêcher de voir au travers. Les femmes de Monal regardent comme un grand ornement de porter un anneau d'or au bout du nez. Elles se noircissent aussi le dessous des yeux, et se frottent avec une drogue qui leur rend les ongles des pieds et des mains fort rouges.

ARABIE DÉSERTE.

Les Bédouins, si redoutables pour les caravanes, sont cependant hospitaliers. Quand un étranger arrive dans leur camp, surtout s'il y est conduit par des gens de leur nation, on le reçoit sous une tente, où il trouve une natte pour s'asseoir et pour se coucher. Après une infinité de démonstrations pour lui témoigner la joie qu'ils ont de son arrivée, ils lui demandent de temps en temps l'état de sa santé, lui servent du café, lui présentent du tabac, et l'entretiennent le plus agréablement qu'ils peuvent, tandis que les femmes préparent les viandes nécessaires pour le régaler, et que d'autres gens prennent le soin d'accommoder les chevaux, de ranger le bagage, et de pourvoir à toutes les choses dont lui, sa compagnie s'il en a, et ses domestiques, peuvent avoir besoin. Le souper étant servi, chacun prend sa place autour de jattes pleines de riz, de potage et de viandes accommodés à leur

manière, et personne ne parle pendant le repas. Lorsqu'il est fini, on porte le reste aux domestiques; ensuite on sert encore du café et du tabac, et la conversation continue jusqu'à ce qu'il leur prenne envie de dormir. Alors chacun se retire de son côté, et on laisse l'étranger, avec ses gens, dans une pleine liberté.

Les Arabes ont un respect idolâtre pour leur barbe; ils la considèrent comme un ornement sacré, que Dieu leur a donné pour les distinguer des femmes, et comme une marque essentielle d'autorité et de liberté. Les femmes baisent la barbe de leurs maris, et les enfans celle de leurs pères, lorsqu'ils viennent les saluer. Les hommes se la baisent réciproquement, et des deux côtés, quand ils se saluent ou qu'ils arrivent de voyage. Dans leurs visites, une de leurs principales cérémonies est de jeter de l'eau de senteur sur leur barbe, et de la parfumer ensuite avec la fumée de bois d'aloès. Quand ils la peignent, ce qu'ils font tous les jours en finissant la prière, ils étendent un mouchoir sur leurs ge-

noux, ramassent superstitieusement tous les poils qui en tombent, et les plient dans du papier pour les porter au cimetière, à mesure qu'ils en ont une certaine quantité.

ÉGINE.

Il y a dans l'île d'Égine une si grande quantité de perdrix rouges, que, tous les ans au printemps, les habitans sont obligés, par ordre des magistrats, d'aller à la campagne, pour chercher leurs œufs, et les casser avant qu'ils soient éclos, de peur que la trop grande multitude de ces oiseaux ne mette la famine dans le pays, en dévorant le blé qui y croît en abondance.

SYRIE.

La taille des Syriens est assez régulière, mais moyenne, et leur embonpoint médiocre : ils ont communément la peau blanche, les yeux et les cheveux noirs. Les deux sexes ne sont beaux que dans la jeunesse : à peine ont-ils atteint l'âge

mûr, que la barbe défigure les hommes, et que les femmes paraissent vieilles; aussi marie-t-on les filles dès l'âge de quatorze ans, et souvent même plutôt. Une taille fine est regardée comme une difformité chez les Syriennes : elles n'épargnent rien pour devenir épaisses et grasses, ou pour le paraître.

Le jour de la cérémonie du mariage est, en Syrie, la première entrevue des époux. C'est ordinairement la mère du marié qui sollicite cette alliance. Lorsqu'elle a trouvé une fille qu'elle croit convenir à son fils, la demande en est bientôt faite, le prix fixé, la permission du cadi sollicitée et obtenue. Il s'agit ensuite de nommer des parrains de part et d'autre; leur fonction est d'acheter et de vendre la future. Le maüm, ou prêtre, demande à l'un s'il veut acquérir l'autre pour telle somme d'argent; à l'autre, s'il est content de la somme: sur l'affirmative, il joint leurs mains, on paie la somme convenue, et la cérémonie est terminée par une prière tirée de l'alcoran.

Dès ce moment le jeune homme est libre d'emmener chez lui sa prétendue; mais il a toujours soin d'en donner avis à la famille par un messager; elle est alors amenée par les parentes de l'un et de l'autre, et conduite dans l'appartement qui lui est destiné. Il en est de séparés, où chaque sexe se divertit jusqu'au soir: ce moment venu, les hommes habillent le marié, et en donnent avis aux femmes. On le fait entrer dans la cour de leur appartement; il est reçu par les proches parentes, qui dansent et chantent devant lui au bas de l'escalier de la chambre de son épouse: celle-ci fait la moitié du chemin pour le recevoir; mais elle n'est pas entièrement visible pour lui. Une espèce de gaze rouge la couvre du haut en bas; et souvent une feuille d'or, découpée en différentes formes, lui cache le front et les joues: elle est reconduite au haut de l'escalier par le nouvel époux, qui alors reste seul avec elle.

Une cérémonie essentielle à la mort d'un Turc, dans la Syrie, sont les hurle-

mens des femmes; ils ne cessent que quand le corps est enterré. C'est un autre usage, dès qu'il est enseveli, d'attacher sur le milieu du drap un petit morceau de la couverture qui, dit-on, servit à Mahomet. Le moment du convoi étant arrivé, quelques officiers et les amis du défunt précèdent son cercueil; des hommes le portent sur leurs épaules; viennent ensuite ses plus proches parens mâles, et après eux les femmes. Les hommes chantent quelques prières tirées de l'alcoran; les femmes jettent des cris lamentables.

Les tombeaux sont revêtus de pierre, et tournés d'orient en occident : on y place le cadavre sur le côté droit, de manière qu'il ne soit ni couché ni assis : il faut surtout qu'il ait la face tournée vers la Mecque. Pour empêcher la terre de pénétrer dans le tombeau, on le recouvre avec de longues pierres en travers. L'iman, qui préside à la cérémonie, jette la première poignée de terre, prie pour l'âme du défunt, et rappelle aux assistans leur propre fin. Le plus proche parent du mort retourne prier sur son tombeau, le troisième,

le septième, le quarantième jours, et celui de l'anniversaire. Les femmes vont y jeter des fleurs tous les lundis et les mardis, en demandant au défunt pourquoi il est mort, quoiqu'elles n'épargnassent rien pour lui plaire.

Leur deuil consiste à prendre des habillemens lugubres, et un ajustement de tête couleur de brique; à quitter leurs bijoux, leurs pierreries, et, dans le cas de la mort d'un mari, à ne les reprendre que douze mois après : lorsqu'il s'agit d'un père, le deuil n'est que de six mois. Une veuve ne peut se remarier qu'après être restée quarante jours dans la maison, sans sortir et presque sans parler.

Les mariages des chrétiens de Syrie ont cela de particulier, que les hommes n'ont pas la moindre part dans le choix qu'on fait pour eux; il a même été arrêté dès leur enfance. Lorsque le temps de le célébrer approche, les parens du prétendu sont invités à un festin chez le père de la fille : on y fixe le jour de la célébration. La même compagnie se trouve à souper

chez la future, la veille du jour indiqué, et les parens du jeune homme retournent ensuite chez lui, Il n'a point paru jusques alors, quoiqu'on ait fait semblant de le chercher beaucoup. Il est obligé, suivant l'usage, de se cacher; mais, à la fin, on l'amène couvert de ses plus méchans habits, et après quelques autres cérémonies aussi bizarres, il se couvre de ses habits de noces. Vers le milieu de la nuit, ses parens, munis chacun d'un flambeau, et précédés d'une troupe de musiciens, retournent au logis de la future. On leur en refuse la porte pour la forme, et il se fait une espèce de combat, où ceux-ci remportent une victoire qui n'était pas douteuse. Alors la fille est conduite à la maison de son mari par deux de ses sœurs ou de ses plus proches parentes; elle ne doit pas y ouvrir la bouche, quelque chose qu'on lui dise, ni lever les yeux sur qui que ce soit qui entre. Cependant elle salue les arrivans : une femme, assise auprès d'elle, l'instruit de leur venue et de leur qualité.

L'évêque préside quelquefois à cette cérémonie. Le prélat dîne ensuite; et lors-

qu'il s'est retiré, les divertissemens commencent, pour ne finir que le lendemain; mais le silence de la nouvelle mariée doit durer encore un mois. Pendant tout ce temps, elle ne parle à personne, excepté à son mari : encore quelques matrônes lui en font-elles un scrupule.

Les mariages des Juifs de Syrie ont presqu'un entier rapport avec ceux des Turcs, excepté que l'on colle les paupières de la mariée avec de la gomme, et que le mari seul a droit de les décoller au temps marqué par l'usage.

Les jeûnes des Juifs de Syrie sont pénibles. Il en est peu qui n'entreprennent une fois dans leur vie de jeûner depuis le samedi après le coucher du soleil, jusqu'au vendredi suivant à la même heure. Peu y parviennent : le plus grand nombre y renonce; plusieurs périssent dans cette pieuse et insensée tentative.

SIBÉRIE.

Les Tartares mahométans de Casan, dans la Sibérie, ont leurs églises et leurs fêtes. Les mosquées sont communément un vaisseau carré, bâti de bois, et surmonté d'une tour. On y arrive du côté de la rue par quatre ou cinq marches, et l'on y entre par un vestibule où les Tartares ôtent et laissent leurs souliers. La nef est éclairée par un grand nombre de fenêtres, et échauffée par un poële qui donne une chaleur très-douce. Au-dessus de la porte est une tribune pour les chantres; le prêtre se tient en bas, dans la partie opposée, le visage tourné vers le peuple. Le milieu de la mosquée est couvert d'un tapis, et cet endroit est regardé comme le sanctuaire. Les Tartares, rangés des deux côtés, sont assis à la turque, et ont la tête couverte. Le prêtre lit, ou plutôt psalmodie, et tous les assistans ont les mains jointes. Bientôt il est secondé par les chantres de la tribune. Il reprend ensuite sa lecture, com-

sans connaissance et sans vie. La Mort entre, une faux à la main, et se prépare à enlever le cadavre : le petit démon s'y oppose ; mais Jésus-Christ, une croix d'une main et de l'autre une couronne, oblige le diable à s'enfuir. La vertu de la croix donne au vieil Adam une nouvelle vie. Jésus Christ le fait lever, lui met la couronne sur la tête, et le vieillard, transporté de joie, lui témoigne sa reconnaissance. Le Sauveur lui dit de le suivre dans le ciel, et ils disparaissent l'un et l'autre.

Dans l'acte suivant on joue les dix commandemens de Dieu, et dans le troisième les sacremens. Ici un homme armé, représentant un seigneur tartare, vante sa bravoure avec fanfaronnade. Deux chrétiens, sans armes et demi-nus, s'approchent de lui, lui ôtent ses habits, font apporter une cuve, le jettent dedans, l'arrosent de trois ou quatre seaux d'eau, le font renoncer à ses vêtemens, à ses armes, à tout ce qu'il possède : voilà l'image du baptême. On fait ensuite quelques bouffonneries, et le spectacle finit

comme il a commencé, c'est-à-dire que le Diable, le vieil Adam, la Mort, Jésus-Christ, reparaissent sur la scène, et un petit garçon prononce un discours, suivi de chants. Ce sont les prêtres qui président à ces drames monstrueux, et qui exercent les acteurs.

Quand les prêtres sibériens exercent les fonctions de leur ministère, c'est-à-dire quand ils pratiquent leurs sortiléges, leur habillement a quelque chose d'effrayant: c'est une robe de cuir, parsemée de ferraille, de griffes d'aigles et de hibous, qui la rendent très-pesante, et font un bruit épouvantable. Le bonnet, qui s'élève en pointe, est couvert des mêmes ornemens. Dans une de leurs cérémonies, ils embrochent un bouc, se rangent autour de la victime, et lui font de très-respectueuses inclinations jusqu'à ce qu'elle soit expirée. Ils rendent aussi un culte au soleil et à la lune, devant lesquels ils fléchissent le genou et serrent les dents sans prononcer une parole. Ce qu'il y a de plus singulier au milieu de tout cela, c'est la manière

dont les Sibériens en usent avec leurs prêtres : ils les tuent lorsqu'ils en ont la fantaisie, sous prétexte de les envoyer prier Dieu pour eux dans l'autre monde.

KAMTSCHATKA.

Les habitans du Kamtschatka font consister leur bonheur dans l'oisiveté : les soins, les embarras sont les plus grands malheurs qu'ils redoutent. *Il vaut mieux mourir que de ne pas vivre à son aise*, est une de leurs maximes; et en conséquence ils ont souvent recours au suicide. Tous leurs désirs ont pour objet de vivre dans l'abondance de ce qui leur est nécessaire, de satisfaire leurs passions, leur haine, leur vengeance; ce qui occasionne des querelles entre eux, et des guerres avec leurs voisins. Ils ne commercent que dans la vue de se procurer de quoi fournir à leurs besoins. Ils ignorent leur âge, et ils comptent avec tant de difficulté, qu'ils ne peuvent aller jusqu'à trois sans le secours de leurs doigts. Rien n'est plus risible que

de les voir compter au-delà de dix; car après avoir employé les doigts de leurs mains, ils prennent ceux de leurs pieds; et si le nombre va au-delà de vingt, ne sachant plus où ils en sont, ils restent dans une espèce d'extase, et s'écrient : *Où prendre le reste?*

La fille recherchée en mariage, au Kamtschatka, est défendue comme une place forte, avec des camisoles, des caleçons, des filets, des courroies, des vêtemens si multipliés, qu'à peine peut-elle se remuer. Toutes les femmes et les filles du village doivent la garantir des entreprises de son amant. S'il est assez heureux pour la trouver seule, ce qui n'est pas aisé, parce qu'elle est presque toujours sous la garde de ses surveillantes, il se jette sur elle, s'efforce de rompre ses liens, déchire ses vêtemens, et se fait jour, s'il le peut, jusqu'à l'endroit où, par forme de défi, on lui a permis de la toucher. S'il y a porté la main, sa conquête est à lui, et sa maîtresse a la bonne foi de l'avertir de sa victoire, en prononçant, d'un ton de voix

plaintif et tendre, ces paroles voluptueuses: *Ni, ni.*

Après cet acte de violence et d'hostilité, suivi d'une réconciliation, le vainqueur vient jouir de son triomphe, et le lendemain il emmène sa femme avec lui dans son habitation; mais souvent ce n'est qu'après une suite d'assauts très-meurtriers, et il passe quelquefois des années entières sans voir la fin de ses tentatives. Les femmes et les filles qui défendent la jeune personne tombent à grands coups sur l'assaillant, lui arrachent les cheveux, lui égratignent le visage; et le malheureux estropié, meurtri, couvert de sang, va se faire guérir, et se mettre ainsi en état de recommencer ses assauts. Il est rare, à moins que la fille ne soit d'intelligence, qu'un homme réussisse avant un an de combats; et toutes les fois qu'il est contraint de céder aux surveillantes, il a besoin d'un temps considérable pour guérir de ses blessures. On en a vu, après une poursuite de sept ans, être forcés de renoncer à l'objet de leur amour, et passer le reste de leur vie honteux et estropiés.

AFRIQUE.

ÉGYPTE.

Parmi les Arabes qui occupent une partie de la Haute-Égypte, il en est qui vivent sous le gouvernement de princes de leur nation ; il en est d'autres qui sont tributaires du grand-seigneur. Ce tribut ne se paie qu'une fois : quand un père meurt, le fils qui lui succède est obligé de payer une certaine somme au pacha ; cela s'appelle acheter les terres du père décédé.

Les Égyptiens actuels sont infiniment crédules ; ils ajoutent foi aux talismans, aux charmes, à toutes les puérilités qu'on appelle *magie*. Si on loue l'enfant d'un Égyptien en sa présence, et qu'on oublie de le bénir, il ne manque pas de soupçonner aussitôt quelques mauvaises intentions ; et, pour empêcher les effets du charme, il a recours à quelques cérémo-

nies superstitieuses, telle, entre autres, que de jeter du sel dans le feu.

Les Juifs ont plusieurs synagogues en Égypte, et surtout au Caire : on en compte jusqu'à trente-sept dans cette ville ; une, entre autres, qui a plus de *seize cents ans* d'antiquité : on y conserve deux anciens manuscrits des lois, et un de la bible. Les Juifs prétendent que celui-ci a été écrit de la main d'Esdras, qui, n'ayant osé par respect y placer le nom de Dieu, trouva le lendemain toutes les lacunes remplies, ce saint nom y ayant été tracé par une main invisible. On y conserve ce manuscrit dans une niche couverte d'un rideau, et placée à dix pieds de hauteur : un grand nombre de lampes brûlent continuellement devant elle.

Les chrétiens d'Alexandrie passent dans les églises toutes les nuits qui précèdent les dimanches et les fêtes : pour les jours qui suivent ces nuits, il les emploient à se tranquilliser ou à se divertir. Si l'on administre l'extrême-onction à quelqu'un, le prêtre oint en même temps toutes les

personnes qui sont présentes, afin que le malin esprit ne puisse pas prendre possession d'elles. Ils s'abstiennent, comme les Juifs, de manger du sang et de tous les animaux étouffés ; ils ont l'habitude de se faire des croix sur les bras avec de la poudre. Quand on leur demande s'ils sont chrétiens, ils montrent ces croix : ils sont persuadés que l'âme va au ciel au bout de quarante jours. Ils n'ont point d'images gravées, si ce n'est un crucifix ; mais ils ont des tableaux devant lesquels ils se prosternent. Ils baptisent, confirment et communient les enfans quarante jours après la naissance si c'est un garçon, et vingt-quatre si c'est une fille. On marie les jeunes gens à sept ou huit ans, mais ils n'habitent ensemble qu'à douze. Ils s'y prennent singulièrement pour obtenir du patriarche la permission de manger des œufs en carême : ils l'élèvent dans une chaire, et le prient de leur accorder cette permission. Il la refuse, et l'on ajoute s'il veut qu'on le jette par terre ; cette question se répète jusqu'à trois et quatre fois : enfin le patriarche accorde ce qu'on lui demande,

comme s'il craignait que la menace ne fût effectuée.

Les paris sont fort communs parmi les crocheteurs égyptiens ; leur objet est ordinairement assez singulier : deux d'entre eux se défièrent une fois à qui porterait le plus long-temps une outre remplie d'eau et de sable, du poids de cent trente livres, sans se reposer, sans quitter un moment son fardeau, sans s'appuyer dans aucun endroit, sans même pouvoir porter la main contre un mur ou contre la terre ; la gageure était de dix pistoles. Le premier porta son outre soixante-cinq heures de suite : on le vit pendant tout ce temps là marcher nuit et jour par la ville, précédé d'un tambour et suivi de la populace. Il mangeait en marchant, et, pour s'empêcher de dormir, il prenait beaucoup de café. Son antagoniste est entré dans la lice huit jours après, et a porté son fardeau pendant soixante-sept heures, parce que la gageure était pour soixante-douze heures; mais l'outre creva avant les trois jours ex-

pirés. Cependant on le déclara victorieux, et le prix lui fut adjugé.

ÉTATS BARBARESQUES.

TUNIS.

Ceux des chrétiens du royaume de Tunis qui ne sont point esclaves habitent un faubourg situé à quelque distance de la ville : aucun d'eux ne doit paraître dans les rues après cinq heures en hiver, et huit heures en été ; s'ils se montraient plus tard, ils s'exposeraient aux insultes et aux outrages de la canaille. Jugeons-en par le récit d'un voyageur : « ...... Cette loi parut très-dure à un marquis : il résolut de l'enfreindre, et me fit promettre de l'accompagner. J'y consentis, non sans avoir hésité ; mais je ne voulais ni laisser douter de mon courage, ni qu'il s'exposât seul dans un pays où nous n'avions point de connaissances. Nous sortîmes sans bruit ; et accompagnés de quelques domestiques, nous parcourûmes assez paisi-

blement une partie de la ville; on nous regardait avec surprise, mais on se taisait. Je m'aperçus cependant qu'on nous suivait déjà de loin, et qu'on ne tarderait point à nous suivre de près. Le marquis n'en doutait pas non plus, ce qui parut assez peu l'inquiéter. Nous nous tînmes sur nos gardes, et gagnâmes la grande place; nous entrâmes dans une infinité de boutiques, où nous fîmes quelques emplettes. Nous songions à regagner notre demeure; dans l'instant nous vîmes nos domestiques attaqués par plusieurs Maures : ceux-ci ne voulaient que les ballotter; mais nos gens les accueillirent d'une manière très-vigoureuse; ils firent en même temps voir quelques pistolets qui écartèrent cette canaille. Nous nous joignîmes à eux, et dans la même attitude : c'était rendre l'affaire encore plus grave. Quelques Turcs accoururent en nous menaçant par de grands cris : nous étions résolus de ne pas les ménager plus que les Maures. Il y avait déjà quelque temps que cette scène était commencée, lorsqu'un tumulte encore plus grand me fit

juger que la catastrophe approchait : je frémis, je l'avoue; quant au marquis, il menaçait de casser la tête à quiconque s'opposerait à son passage : il tenait alors un pistolet d'une main et son épée de l'autre. Je fis ce que je lui voyais faire; au même instant une troupe de Turcs bien armés s'avance en ordre, ayant un aga à sa tête. C'étaient des soldats qu'un magistrat, gagné par les sollicitations de nos amis plus prudens que nous, envoyait à notre secours..... »

Les Tunisiens, comme les mahométans d'Egypte, tiennent pour saints les fous qui courent les rues. Ils ont aussi une extrême vénération pour les longues barbes : ceux qui en ont peu leur paraissent des cerveaux faibles, absolument incapables de régir et d'entendre les grandes affaires. Au reste, la populace est seule insolente à Tunis; ceux qu'on peut y appeler les honnêtes gens sont très-polis et très-doux.

ALGER.

A quelque distance de la ville d'Alger, est un aqueduc qui sert à remplir un vaste réservoir, et fournit en même temps de l'eau à plus de cent fontaines ou tuyaux, à chacun desquels est attachée une cuillère pour l'usage public. Il est permis à tout individu, libre ou esclave, d'y boire : il règne même alors entre les uns et les autres une sorte d'égalité : chacun est obligé d'attendre son tour sans donner aucune marque d'impatience. Il faut en excepter les Turcs : ceux-ci boivent dès l'instant de leur arrivée. Il faut aussi en excepter les Juifs, mais dans le sens opposé; un Juif ne peut boire ni en présence d'un Maure, ni en présence d'un esclave chrétien.

MAROC.

La race des princes qui gouvernent cet empire offre les plus grands exemples de tyrannie et de cruauté. Abdala, un d'en-

tre eux, immola dix de ses frères à ses soupçons et à ses craintes. Muley Ismaël, un de ses successeurs, se piquait de rendre justice; mais il le faisait d'une manière aussi bizarre que cruelle. Plusieurs de ses nègres ayant volé à un fermier une couple de bœufs qui faisaient toute sa fortune, celui-ci s'en plaignit au souverain. Ismaël fit passer tous ses nègres devant le fermier, et tua sur-le-champ tous ceux que ce dernier reconnut et accusa; mais ensuite il le tua lui-même pour le punir de la perte qu'il venait de lui causer. Un autre Abdala, non moins cruel que le premier, avait formé le projet de punir le général des nègres : celui-ci, abandonné des siens, se réfugie dans une mosquée, y prend les habits du prétendu saint qu'on y révère, et, sous cette enveloppe, se laisse tranquillement conduire devant Abdala. Ce prince baise respectueusement l'habit qui le couvre; ensuite il ordonne qu'on l'en dépouille, lui plonge sa lance dans le sein, et demande une coupe pour boire de son sang : mais son premier ministre, bien digne d'un tel maître, s'y

oppose; il lui représente combien cette action est au-dessous de sa dignité; en même temps il le prie de lui laisser avaler ce sang qui ne déshonorait pas un sujet.

Les Maures ont quelques proverbes qui décèlent assez bien leur caractère; tel est en particulier celui-ci, qui peint leur avarice : Vinaigre donné est meilleur que miel acheté. Ils disent un cheval, une femme, un livre, pour exprimer les objets qui leur paraissent les plus nécessaires.

Les Maures de la campagne ont quelque rapport avec les Arabes; comme eux ils errent en familles, et forment des tribus séparées. Ils sont si experts à découvrir la nature d'un terroir, qu'ils choisissent toujours les plus propres aux productions de chaque saison. Une seule tente renferme souvent deux ou trois branches de la même famille : un moulin portatif, composé de deux pierres, quelques vaisseaux de terre, forment une partie des ameublemens de ces cabanes. La plupart renferment tout à la fois les hommes, les femmes, les enfans,

les chevaux, les ânes, les vaches, les chèvres, les chiens, les chats et la volaille.

Les Maures marient leurs enfans très-jeunes; il n'est pas rare de voir leurs filles mères avant onze ans, quelquefois beaucoup plutôt. Celui qui recherche une fille en mariage doit, en quelque sorte, l'acheter; aussi est-il d'usage de lui demander : *Combien vous coûte la mariée?* Ce sont les parens de la femme qui lui font cette question, à laquelle il a coutume de dire : *Toute femme sage et vertueuse n'a point de prix.* Arrivée devant sa tente, les compagnes de la jeune future lui présentent un bâton; elle le prend et l'enfonce dans la terre aussi avant qu'elle le peut, en disant *que comme ce bâton ne pourra être arraché que par force, rien aussi que la force ne pourra la séparer de son époux.*

HOTTENTOTS.

Les Hottentots, qui habitent l'extrémité de l'Afrique, vers le cap de Bonne-Espé-

rance, sont d'habiles chasseurs et de lestes courriers: quelques-uns défient un cheval à la course. Au reste, ils vivent dans l'état de barbarie le plus complet. Ils ornent leurs cheveux de coquilles, et leurs jambes de bouse de vache, qu'ils mangent quand elle est bien sèche. Pour dernière cérémonie du mariage, le prêtre urine sur la tête des deux époux.

BÉNIN.

Le roi de cet état ne se montre qu'une fois l'an; alors on immole un grand nombre d'esclaves pour lui faire honneur. Quand il meurt, les plus grands seigneurs de sa cour sont enterrés avec lui, ainsi que la plupart de ses meubles et de ses habits précieux. Tous les Béniniens ont une marque sur le corps, signe de leur servitude. Les filles ne sont habillées que quand elles se marient; hors ce cas, elles vont toutes nues. Dans le royaume de Bénin, les brebis ont du poil au lieu de laine, et les hommes de la laine au lieu de poil.

208



Quand le Roi de Benin meurt, on tue tous les Seigneurs de sa Cour, pour les enterrer à ses côtés.

196.



Au Kamtschatka, on n'obtient une épouse qu'après des maltraitemens dont plusieurs restent estropiés.



Comme tous les peuples sauvages, les Béniniens offrent des sacrifices au diable pour le prier de ne pas leur faire de mal.

NIGRITIE.

La cour du roi de Tombut est la plus magnifique de la Nigritie. Lorsqu'il fait un voyage, ou qu'il va à la guerre, son chameau est conduit par les plus grands seigneurs. Ses peuples ne l'abordent jamais sans se prosterner : les étrangers, les ambassadeurs même, ne sont pas exempts de cette humiliante cérémonie. On ne voit tous ces rois que lorsqu'on a besoin d'eux, parce que chaque fois qu'on veut leur parler, il faut les prévenir par des présens, sans quoi ils se croiraient insultés ; et loin d'en rien obtenir, on ne ferait que les indisposer. Ces présens consistent ordinairement en eau-de-vie, en quelques armes, quelques pièces d'étoffes, et surtout dans quelques mouchoirs des Indes pour leurs femmes, ou pour leurs maîtresses, qui en sont fort curieuses.

MONOMOTAPA.

Le trône du roi de Monomotapa est le seuil de sa porte, où il est assis sur un degré, sans autre tapis qu'un filet de pêcheur. Ses appartemens n'ont pas d'autres tapisseries; et c'est pourtant avec cet appareil modeste, que cette noire majesté se fait servir à genoux. Quand elle tousse, crache, mouche, bâille ou éternue, on le fait aussitôt savoir dans tous les quartiers de la ville. Ceux qui sont présens battent des mains en imitant l'action du monarque; d'autres, qui l'entendent, en font de même; et cette farce, qui se communique de l'un à l'autre, se joue presqu'en même temps dans toute la cité. Quand ce prince sort, il tient dans sa main ses flèches, son arc, ou une lance, et a toujours devant lui un homme qui bat du tambour, pour avertir le peuple que le roi passe.

Le jour de la nouvelle lune, l'empereur, environné de ses courtisans, et armé

de deux lances, court dans le palais comme s'il avait dessein de combattre. Quand sa course est finie, on lui apporte un vaisseau plein de blé d'Inde bouilli, qu'il répand à terre; et il ordonne à tous les grands seigneurs d'en manger. Ceux-ci se jettent dessus avec précipitation; et chacun en goûte, pour faire sa cour, comme si c'était le mets le plus délicat. Mais la principale de toutes les fêtes est celle de la nouvelle lune de mai. Tous les seigneurs, dont le nombre est fort grand, se rassemblent au palais, et donnent la représentation d'un combat devant le prince. Cet amusement dure tout le jour; ensuite l'empereur disparaît, et est une semaine sans se faire voir. Durant cet intervalle, les tambours ne cessent de battre, et la fête se termine d'une manière barbare; car, le dernier jour, le monarque fait donner la mort aux seigneurs pour lesquels il a le moins d'affection, et les immole aux mânes de ses ancêtres. Alors les tambours cessent, et chacun rentre dans sa maison.

CAFRES.

La partie de l'Afrique habitée par les Cafres est remplie d'éléphans. Nous allons dire comment on les chasse.

Trois cavaliers, bien montés, se disposent à attaquer les bêtes. Deux d'entre eux restent dans la plaine, et un troisième épie le moment où l'éléphant vient se désaltérer à quelque fleuve voisin. Dès qu'il aperçoit l'animal, il va droit à lui, et pendant qu'il boit, le perce d'un coup de lance. L'éléphant, blessé, entre en courroux et poursuit l'agresseur, qui l'attire dans la plaine. L'un des deux autres chasseurs s'empresse de délivrer son compagnon, en courant sur l'animal, qu'il perce à son tour d'un nouveau coup de lance. La bête, oubliant le premier agresseur, poursuit le second; mais le troisième cavalier, qui est encore frais, court sur elle, et lui décharge un troisième coup. L'éléphant, furieux, poursuit ce nouveau chasseur; mais il perd une grande quantité de son

212


Les Eléphans sont très communs en Asie: les plus grands Déserts sont leurs demeures.

280


Les Mexicains n'avaient jamais vus de Chevaux: ils les prirent pour des monstres.

sang, que sa colère fait ruisseler avec abondance. S'il conserve encore assez de force pour survivre aux trois attaques, le premier cavalier recommence son manége, et les deux autres le continuent, jusqu'à ce que l'animal tombe d'épuisement.

Cette chasse est dangereuse sur les terrains qui ne sont pas bien unis. Trois Portugais, ayant entrepris de tuer un éléphant, négligèrent de faire aplanir les taupinières de la plaine. La chasse commença avec beaucoup de succès; mais le cheval du second agresseur ayant posé les deux pieds de devant dans un trou de taupe, s'abattit, et donna à l'éléphant le temps de joindre le Portugais. L'animal en fureur se saisit du cavalier avec sa trompe, le jeta le plus haut qu'il put, et lui tendit une de ses défenses pour le recevoir. Le cavalier, tombant de si haut sur cette pointe, en fut percé et comme empalé. L'éléphant eut la constance de le tenir dans cet état pendant un très-long espace de temps, tourné vers les deux autres

chasseurs, et paraissant prendre plaisir aux cris inouis que poussait ce malheureux.

L'ÎLE de Bissao est fort peuplée, et le serait beaucoup plus si elle n'était exposée aux incursions des nègres *Biafaras*, *Balantes*, *Bissagos*, qui infectent souvent ses côtes. Les Biafaras vendent une partie de leurs prisonniers aux blancs, et sacrifient le reste à leur divinité qui se nomme *China*.

Les habitans de Bissao sont *papels*; cette nation occupe une partie des îles et des côtes voisines, surtout au sud de Machao. Les femmes des papels ne portent pour habillement qu'un pagne de coton, avec des bracelets de verre ou de corail. Les filles sont entièrement nues : si leur naissance est distinguée, elles ont le corps régulièrement marqué de fleurs et d'autres figures; ce qui fait paraître leur peau comme une pièce de satin travaillé. Les princesses, filles de l'empereur de Bissao, étaient couvertes de ces marques, sans autre parure que des bracelets de corail et un petit tablier de coton.

L'habillement des seigneurs est peu différent de celui des conditions inférieures : c'est une peau de chèvre passée entre les jambes, qui leur couvre le derrière et le devant du corps. Ils portent à la main un sabre nu, et deux grosses bagues de fer, qui ont, au lieu de pierre, une petite plaque du même métal dont ils se servent comme de castagnettes ; l'une est au pouce, et l'autre au doigt du milieu : en les frappant l'une contre l'autre, ils expriment mille choses qui ne peuvent être entendues de ceux qui ignorent cette méthode. Les nègres de Bissao sont excellens mariniers, et passent pour les plus habiles rameurs de toute la côte. Ils emploient au lieu de rames des petites pelles de bois qu'ils nomment *pagales ;* et le mouvement qu'ils font pour s'en servir produit une sorte de musique, avec un faux bourdon qui n'est pas sans harmonie. Ils ont un langage qui est propre aux papels, comme ils ont des usages qui leur sont particuliers. Le commerce n'a pas peu servi à les civiliser : ils sont idolâtres, mais leurs idées de religion sont si confuses, qu'il

n'est pas aisé de les démêler. Leur principale idole est une petite figure qu'ils appellent *China*, dont ils ne peuvent expliquer la nature ni l'origine : chacun d'ailleurs se fait une divinité suivant son caprice. Ils regardent certains arbres consacrés, sinon comme des Dieux, du moins comme l'habitation de quelque Dieu ; ils leur sacrifient des chiens, des coqs et des bœufs qu'ils engraissent et qu'ils lavent avec beaucoup de soin avant de les faire servir de victimes. Après les avoir égorgés, ils arrosent de leur sang les branches et le pied de l'arbre ; ensuite ils les coupent en pièces, dont l'empereur, les grands et le peuple ont chacun leur partie : il n'en reste à la divinité que les cornes, qu'on attache au tronc de l'arbre jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes.

Lorsque l'empereur prend la résolution de porter la guerre chez ses voisins, il fait sonner le *bonbalou*, qui est une sorte de tocsin, et ce signal rassemble en certains lieux les officiers et les soldats. Ils y trouvent la flotte royale, qui est ordinairement de trente canots : chaque canot

reçoit vingt hommes, dont le commandant répond. Il est rare que l'empereur prenne lui-même la conduite de ces expéditions; mais il consulte ses Dieux avant l'entreprise par le sacrifice de plusieurs victimes, dont la chair ne se partage qu'entre lui, les prêtres et son armée. Comme les divinités de bois sont toujours dans les intérêts du prince, la réponse ne manque point de lui être favorable. Alors les troupes s'embarquent avec une vive confiance, et la course est tellement réglée, qu'elles arrivent sur le terrain ennemi pendant les ténèbres. Elles débarquent sans bruit; s'il se trouve quelque cabane écartée et sans défense, elles l'environnent, la surprennent; et se saisissant des habitans et des effets, elles se rembarquent aussitôt: si les habitations sont capables de se défendre, l'attaque n'est pas si brusque. On se met en embuscade du côté de quelque rivière ou de quelque fontaine, et l'on cherche l'occasion d'enlever furtivement quelque ennemi; au moindre avantage de cette nature, on s'attribue la victoire, et l'on re-

perdre, puisqu'il ne hasarde que de gagner deux maisons pour une. Ce pouvoir arbitraire s'étend sur tous ceux qui habitent cette île. Un jour, ce prince avait confié à la garde des Portugais un esclave qui se pendit. C'était lui naturellement qui devait supporter cette perte; mais il ordonna que le cadavre fût laissé dans le même lieu, jusqu'à ce que les Portugais lui fournissent un autre esclave. Le désagrément de voir pourrir un corps devant leurs yeux, leur fit prendre le parti d'obéir. Dans une autre occasion, deux esclaves qu'il avait vendus s'échappèrent de leurs chaînes, et furent repris par ses soldats. L'équité semblait demander qu'ils fussent restitués à leur maître; mais l'empereur déclara qu'ils étaient à lui, puisqu'ils s'étaient remis en liberté; et il les revendit, sans scrupule, à d'autres marchands.

De la gomme du Sénégal ; de son usage; des époques, de l'endroit où on la recueille ; de la manière dont s'en fait la récolte. — Particularités intéressantes sur le commerce de cette gomme.

Quoique le pays, aux environs d'Arguim et de Portendic, soit fort mauvais, et la côte très-dangereuse, les Français, les Anglais, les Hollandais et les Portugais s'y rendent avec beaucoup d'empressement, et s'efforçent tous d'y établir leur commerce, parce que c'est le seul endroit, avec le Sénégal, où les peuples de l'Afrique apportent les gommes. Cette gomme s'appelle gomme du Sénégal, ou gomme arabique, parce qu'avant que les Français eussent des comptoirs au Sénégal, elle ne venait que de l'Arabie. Mais depuis que le commerce est ouvert par cette voie, le prix en est tellement diminué, qu'on n'en apporte plus d'Arabie : cependant il en vient encore du Levant; on prétend même que cette dernière est meilleure que celle du Sénégal, par la seule raison

en effet qu'elle est plus chère ; car au fond elles sont toutes deux de la même bonté. L'artifice consiste à tirer la plus belle, c'est-à-dire la plus claire et la plus sèche, et celle qui est en gros morceaux, qu'on fait passer hardiment pour la véritable gomme d'Arabie.

Les médecins prétendent que cette gomme est pectorale, anodine et rafraîchissante, qu'elle épaissait les humeurs séreuses, et les empêche d'entrer dans la masse du sang pour le corrompre ; qu'elle est excellente pour le rhume, surtout lorsqu'elle est mêlée avec le sucre d'orge, suivant l'usage de Blois, où l'on en fabrique beaucoup ; que c'est un spécifique contre la dyssenterie et les hémorragies les plus obstinées. On lui attribue quantité d'autres effets. Ce qui est certain, c'est qu'un grand nombre de nègres qui la recueillent, et les Maures qui l'apportent au marché, n'ont pas d'autre nourriture ; qu'ils n'y sont pas réduits par nécessité, faute d'autres alimens, mais que leur goût les y porte, et qu'ils la trouvent délicieuse. Ils n'y emploient pas d'autre art que de l'adoucir

par le mélange d'un peu d'eau : elle leur donne de la force et de la santé. Enfin, par sa simplicité et ses autres vertus, ils la regardent comme une diète excellente. Si elle a quelque chose d'insipide, on peut lui donner, avec une teinture, l'odeur et le goût qu'on désire. Il paraît étrange que ceux qui l'apportent de plus de trois cent milles, dans l'intérieur des terres, n'ayent aucune provision de reste lorsqu'ils arrivent au marché; mais il est bien plus surprenant qu'ils n'en ayent pas eu d'autre que leur gomme, et qu'elle ait été leur unique subsistance dans une aussi longue route. Cependant c'est un fait qui ne peut être contesté, et sur lequel on a le témoignage de tous ceux qui ont passé quelque temps au Sénégal : *Brue*, qui avait goûté souvent de la gomme, la trouvait agréable. Les pièces les plus fraîches, c'est-à-dire celles qui ont été recueillies nouvellement, s'ouvrent en deux comme un abricot mur ; le dedans en est tendre, et ressemble assez à l'abricot par le goût.

On fait un grand usage de la gomme du Sénégal dans plusieurs manufactures, par-

ticulièrement dans celles de laine et de soie : les teinturiers s'en servent beaucoup aussi. Toute l'habileté dans le choix de cette gomme consiste à choisir la plus sèche, la plus nette et la plus transparente, car la grosseur et la forme des pièces n'y mettent aucune différence.

L'arbre qui la porte, en Afrique comme en Arabie, est une sorte d'*acacia*, assez petit et toujours vert, chargé de branches et de pointes, avec de longues feuilles, mais étroites et rudes. Il porte une petite fleur blanche en forme de vase, dans laquelle il y a des filets de la même couleur, qui environnent un piston où la semence est renfermée. Ce piston est d'abord vert; mais en mûrissant il prend une couleur de feuille morte : la semence, ou la petite graine dont il est rempli, est dure ou blanchâtre. On trouve entre le Sénégal et le fort d'Arguin, trois forêts qui portent quantité de ces arbres. La première se nomme *Sahel*, la seconde et la plus grande *Lebiar*, et la troisième *Afatak*. Elles sont à peu près à la même distance, c'est-à-dire à trente lieues du désert, qui

est aussi à trente lieues du fort Saint-Louis ; et toutes trois sont entre elles à dix lieues l'une de l'autre. De Sahel à Marsa, ou Portendic, on compte soixante lieues, et quatre-vingts jusqu'à la baie d'Arguin.

La récolte de la gomme se fait deux fois chaque année ; mais la plus considérable est celle du mois de décembre, où l'on prétend qu'elle est plus nette et plus sèche : celle du mois de mars est plus gluante, avec moins de transparence. La raison en est sensible ; c'est qu'au mois de décembre elle se recueille après les pluies, lorsque l'arbre est rempli d'une sève que la chaleur du soleil vient épaissir et perfectionner, sans lui donner trop de dureté. Depuis cette saison jusqu'au mois de mars, la chaleur devenant excessive, et séchant l'écorce de l'arbre, oblige d'y faire des incisions pour en tirer cette sève ; car la gomme n'étant que de la sève extravasée, qui transpire par les pores de l'écorce, on est forcé, lorsqu'elle ne sort pas d'elle-même, de blesser l'arbre pour l'en tirer.

Elle se mesure pour la vente dans un

vaisseau cubique nommé *quintar* ou *quintal*, de la grandeur dont on convient entre les Européens et les Maures. La mesure des Hollandais, lorsqu'ils étaient en possession d'Arguin, contenait le poids de deux cent vingt livres de Paris, qui leur revenait à la valeur d'une piastre d'Espagne en marchandises. Les interlopiers qui faisaient le commerce à Portendic et dans la baie d'Arguin, avec la permission du gouverneur hollandais, avaient une mesure qui contenait environ sept cents livres de Paris.

Le général Brue étant arrivé au Désert, marché ordinaire des gommes, dépêcha de là au *brak*, ou souverain du pays, un alkaïde, avec un présent de quelques flacons d'eau-de-vie, pour inviter ce prince à venir recevoir lui-même les droits établis. L'alkaïde revint le lendemain, et déclara au général que le prince, son maître, ayant commencé par s'enivrer à l'arrivée du présent, ne serait pas en état de venir d'un jour ou deux; sans compter qu'il était arrêté par la crainte des Maures, qu'il avait pillés peu de jours auparavant,

et qui cherchaient l'occasion d'en tirer vengeance. Enfin le député fit entendre au général, que s'il voulait obliger beaucoup le brak, il fallait lever l'ancre, et l'aller jeter devant son village, pour lui épargner la peine ou le danger d'en sortir.

Cette demande était si raisonnable, que mettant à la voile aussitôt, le général alla mouiller devant le village d'*Ingherbel* ou *Garebal*, résidence du roi. Il fit connaître son arrivée par trois coups de canon. Le lenlemain, ayant vu paraître ce prince sur le rivage, avec un cortége de trente chevaux, il le fit prier de ne prendre que cinq ou six de ses gens pour venir à bord. Le brak y consentit, et ne se fit accompagner effectivement que de six personnes de sa suite. Brue le reçut sous une tente qu'il avait fait dresser sur le tillac. Ils se serrèrent plusieurs fois la main. Après quelques momens de silence, le général déclara qu'il était venu pour payer les droits et renouveler le traité de commerce et d'amitié; mais qu'il avait trois faveurs à demander au roi: 1°, que le commerce fût ouvert à Sérinpate au

lieu du Désert ; parce que, attendant de jour en jour des vaisseaux de l'Europe, il aurait plus de facilité à renvoyer de la barre la barque qu'il avait amenée avec lui ; 2°, que sa majesté se privât du plaisir de boire pendant qu'elle serait à bord, pour éviter tous les désordres qui étaient capables de troubler leur bonne intelligence ; 3°, qu'elle ne demandât cette année aucun présent, parce qu'il n'y avait dans les magasins de la compagnie que les marchandises nécessaires pour le commerce.

Le brak écouta paisiblement ces propositions, et s'engagea sans peine aux deux dernières ; mais il répondit à l'autre, qu'il priait le général de trouver bon que le commerce s'ouvrît au Désert, parce que, s'attendant à se voir attaqué par les Maures, il espérait que les Français lui accorderaient leurs secours. *Malo*, qui paraissait le plus considérable de ses grands, appuya cette demande par des raisons si fortes, que pour obliger le roi, Brue promit d'ouvrir le commerce, non seulement au Désert, mais au port même

d'Ingherbel, s'il le désirait, et de l'assister de toutes les forces de la Compagnie. Tous les courtisans poussèrent un cri de joie à cette promesse. Le-brak témoigna lui-même beaucoup de reconnaissance pour les offres du général; et se bornant à demander l'ouverture du commerce au Désert, il l'assura d'une parfaite amitié.

Les droits furent payés sans aucune contestation; mais le roi ne se souvint pas long-temps de la parole qu'il avait donnée de ne pas boire; il demanda si souvent de l'eau-de-vie, que Brue se crut obligé d'en faire apporter. Contre sa coutume, ce prince but avec modération. Il paraissait âgé d'environ quarante-six ans; sa taille était haute, avec un embonpoint raisonnable. Il n'avait rien dans ses habits qui le distinguât de ses courtisans; mais il avait l'air noble, et le son de la voix fort agréable. Lorsqu'il était sobre, c'était un des plus raisonnables et des meilleurs hommes du monde. Il se nommait *Fara-Pinda*, du nom de son père et de sa mère, suivant l'usage des princes nègres du pays. Les droits consistèrent en makatans d'argent,

en fer, linge, bassins, corail, ambre jaune, colliers de verre, eau-de-vie, et quelque argent en espèces; le tout de la valeur d'environ cent écus. Le brak fit présent au général d'un jeune esclave pour lequel Brue lui donna huit piastres. Il souhaita d'être salué à son départ de quelques coups de canon. Cette satisfaction lui fut accordée d'autant plus volontiers, qu'on était content de sa conduite. Toute sa cour, et le peuple qui était en foule sur le rivage, marquèrent leur joie par de grandes acclamations.

Le même jour, Brue reçut la visite des deux sœurs du brak. Le roi leur père, nommé *Fara-Komba*, avait été tué dans la guerre contre les Maures. L'une des deux princesses était femme d'un seigneur nègre qui se nommait *Brieu*; l'autre était encore à marier. Elles étaient toutes deux jolies et bien faites, surtout la plus jeune, qui, avec un teint aussi noir que le jais, avait l'air vif et gracieux. Elles avaient à leur suite deux esclaves, et un guiriot, bouffon de leur sexe, dont les cheveux étaient chargés de gris-gris dans un grand

nombre de petites boîtes d'argent de différentes formes. Brue reçut ces deux dames le chapeau à la main, et les conduisit sous sa tente, où il leur présenta d'abord du biscuit blanc, qu'elles trempèrent dans de l'eau mêlée de miel. Ensuite il leur fit servir des prunes de Brignoles et d'autres confitures. Elles burent à sa prière un verre de malvoisie. A leur départ, elles lui firent des excuses de n'avoir aucun présent à lui offrir; mais elles lui promirent qu'à son retour du Désert, elles ne manqueraient pas de lui témoigner leur reconnaissance. Leur habillement consistait en deux pagnes noirs, à raies blanches, l'un qui leur servait de jupon, l'autre qui, leur couvrant le corps en manière d'écharpe, tombait par derrière avec une longue queue. Ce pagne supérieur est une grande marque de distinction, et se porte différemment. Quelques femmes le passent en bandoulière, et laissent voir un bras nu, avec une partie du sein. Dans les grandes chaleurs, elles le quittent entièrement, et demeurent nues jusqu'à la ceinture. Les deux princesses avaient des

colliers de corail entremêlé de grains d'or, avec quantité de clous de girofle liés en faisceaux, qui leur tombaient sur la poitrine; à chaque bras elles portaient deux bracelets, l'un d'or, l'autre d'argent, et des chaînes du même métal. Leurs pieds étaient ornés de petites coquilles et de grelots au-dessous de la cheville. En arrivant à bord, elles avaient des sandales de cuir rouge, comme celles des anciens Romains; mais elles se les firent ôter, pour être plus à leur aise. Leurs cheveux tombaient par derrière en deux tresses, avec quelques brins d'or et de corail à l'extrémité. Sur la tête, ils étaient relevés en touffe, à l'aide d'un petit bonnet de coton qui les soutenait; et sur le front, ils étaient partagés comme ceux des villageoises de France; ce qui n'empêchait pas qu'il n'en tombât quelques boucles sur les tempes et au long des oreilles, mais sans cacher les pendans, qui étaient deux anneaux d'or. Les princesses mariées portent de grands morceaux de corail au lieu d'anneaux. Leurs sourcils étaient fort noirs; elles les entretiennent dans cette couleur en les

frottant souvent avec un morceau de plomb. On leur remarquait une affectation continuelle à montrer leurs mains, surtout leurs ongles, qu'elles avaient fort grands et rougis à l'extrémité. Leurs dents étaient extrêmement blanches et bien rangées; elles leur donnent cet éclat de blancheur avec le bois ghelele. Après une longue conversation, où elles marquèrent toutes deux beaucoup d'esprit et de bon sens, elles chantèrent un air du pays, et firent danser leur guiriot qui surprit Brue par son agilité, mais avec des postures lascives et indécentes qui lui causèrent peu de satisfaction. Il fit présent d'une lunette d'approche à chacune des deux princesses, et les salua d'une décharge de son artillerie à leur départ.

Le 18 il reçut une seconde visite du brak, accompagné d'une de ses femmes et de ses trois filles. Ce prince s'assit sans façon sur une caisse, la jambe étendue sur les genoux de sa femme, qui était assise près de lui. Une de ses filles, qui se mit entre ses jambes, lui tenait la cuisse accollée d'un bras; les deux autres étaient à terre

auprès de leur mère, et firent quantité de petites singeries pour divertir le roi. Leur situation aurait fait le sujet d'une peinture fort grotesque. Pendant que Brue entretenait le roi, on vint lui annoncer l'arrivée de *Schamchi*, chef des Maures. Il se hâta de l'aller recevoir sur le tillac, et de l'introduire dans sa chambre avec ses deux fils et trois marbuts. Schamchi lui fit un compliment fort civil; mais ayant aperçu le brak, il évita de parler des affaires qui l'amenaient. C'était un petit homme assez blanc en comparaison des nègres, qui avait une longue barbe grise, et qui paraissait âgé de plus de soixante ans. Il portait un bonnet de drap rouge, entouré d'un bord de mousseline. Son habillement était un pagne de coton, à la manière des nègres; mais il avait par-dessus une écharpe de laine blanche, avec des ornemens de soie rouge; les gens de sa suite étaient vêtus de même. Le général lui fit quelques présens, et sachant qu'il était venu pour le commerce des gommes, il lui indiqua le jour où l'ouverture du marché devait se faire au Désert.

Le Désert est une plaine vaste et stérile, au nord du Sénégal, bornée au loin par de petites collines de sable rouge, et couverte de ronces qui n'ont pas beaucoup d'épaisseur. C'est dans ce lieu que se faisait depuis long-temps le commerce des gommes. Le général, pour se garantir de l'attaque des Maures, fit entourer les magasins qu'il éleva au long de la rivière d'un fossé large de six pieds, et d'autant de profondeur, défendu par une haie d'épine. Il fortifia soigneusement la porte, et mit, pour la garder, deux laptots bien armés, avec un interprète, pour examiner et pour introduire ceux qui viendraient s'y présenter. Près de la porte il éleva un cavalier, sur lequel il plaça deux petites pièces de canon. Les deux barques furent rangées contre la rive, et l'artillerie pointée vers les ouvrages du fort. Le brak et Schamchi, qui virent tous ces préparatifs, et qui n'en ignoraient pas les motifs, approuvèrent les précautions du général, comme la meilleure voie pour prévenir les désordres pendant la foire.

Le 1er d'avril, Schamchi ayant reçu avis de l'approche des caravanes, vint avertir Brue qu'il était temps de régler les prix. Après quelques contestations sur les mesures, sur la nature des échanges, et tous les frais de l'entretien des Maures, le général se relâcha de quelque chose en faveur de la paix; mais il obtint en récompense que de trois cent quatre-vingts livres dont la mesure avait été composée jusqu'alors, elle monterait à cinq cents.

Les Français sont obligés de pourvoir à l'entretien des Maures qui apportent des gommes. Cet engagement les expose à quantité de fausses dépenses, parce que, sous prétexte de commerce, il arrive une multitude de Maures qui ne cherchent que l'occasion de vivre quelques jours aux dépens d'autrui, ou de satisfaire leur inclination au larcin; mais Brue régla tellement cet article, qu'il n'était obligé de nourrir que ceux qui auraient apporté des marchandises, et dans la proportion même de ce qu'ils auraient apporté. Cette nourriture fut fixée à deux livres de bœuf et autant de kuskus pour chaque portion,

et tel nombre de portions pour chaque quintal. Les commis qui furent nommés pour la distribution, reçurent l'ordre de la finir aussitôt que les marchandises seraient délivrées. On parvint ainsi à purger la foire de voleurs et de gens oisifs.

On commença le 14 avril à mesurer les gommes ; cette opération se fit avec ordre, parce qu'on ne reçut les marchands que l'un après l'autre : le général y assista exactement, et fit veiller, avec le même soin, à tout ce qu'il ne pouvait éclairer par sa présence. Aussitôt que le commerce fut ouvert, on vit arriver chaque jour de nouvelles caravanes de dix, vingt, trente chameaux, ou de voitures traînées par des bœufs, et gardées par les propriétaires des gommes, et par leurs domestiques. Ces Maures ont l'apparence d'autant de sauvages ; ils n'ont pour habit que des peaux de chèvre autour des reins, et des sandales de cuir de bœuf: Leurs armes sont de longues piques, des arcs, des flèches, avec un long couteau attaché à leur ceinture. Leurs femmes, qui sont portées sur le dos des chameaux,

ont des chemises de coton blanc, et par-dessus une pièce d'étoffe rayée en forme de jupe ou d'écharpe; une partie de leurs cheveux est relevée sur la tête, le reste est lié par derrière, et leur tombe jusqu'à la ceinture: cet habillement est modeste. Pour coiffure, elles ont une pièce de linge entrelassée; les filles ne portent qu'une pièce d'étoffe rayée autour des épaules, et plus bas une jupe de peau assez courte, coupée en plusieurs bandes, qui les couvre assez bien lorsqu'elles sont en repos ou dans un temps calme; mais le moindre mouvement, ou le souffle du vent, les met en désordre. Ces Mauresques ont le teint olivâtre, les traits réguliers, de grands yeux noirs, fort beaux et fort brillans, la bouche petite, et les dents d'une blancheur extrême; quoiqu'elles ayent l'air fort vif, elles ont plus de retenue que les femmes des nègres. Elles apportent leur provision de beurre et de lait dans des outres fort nettes, des boîtes à tabac, et des bourses de différentes sortes, composées de paille, de riz ou de jonc, et tissues avec beaucoup d'art.

Il n'est pas besoin de sentinelles pour découvrir l'approche de ces caravanes ; les chameaux poussent des cris hideux qui les trahissent bientôt. Leurs foulons, c'est-à-dire les sacs dans lesquels ils apportent les gommes, sont des peaux de bœuf sans couture : les Maures n'ont pas d'autre commodité pour renfermer leurs marchandises, ni même pour le transport de leur eau. Comme on avait pris toutes sortes de soins pour empêcher qu'ils n'entrassent plusieurs à la fois dans l'enclos, c'était un spectacle amusant que de voir leurs efforts et leurs contorsions pour entrer l'un avant l'autre, car les Maures sont une nation fort bruyante. Le premier jour de la foire, Mahagni, interprète maure de Schamchi, vint trouver Brue, et lui dit que les officiers français qui avaient eu jusqu'alors la conduite du commerce, s'étaient toujours accordés avec lui pour faire tourner à son avantage un huitième du profit qui devait revenir à son maître, et que de son côté il leur avait ménagé le commerce privé de l'or et de l'ambre gris que les Maures appor-

taient à la foire. C'était précisément ce que le général s'était proposé d'approfondir. Il déclara d'un air ferme à l'interprète que s'il continuait cette injuste pratique il en avertirait son maître ; et cet honnête agent, fâché de s'être trahi sans précaution, promit d'être à l'avenir plus fidèle.

A l'arrivée du général, on lui avait présenté une jeune négresse d'une fort jolie figure, qui lui avait offert diverses sortes de services, tels qu'elle était accoutumée de les rendre aux Français qui étaient venus avant lui ; elle avait soin, lui dit-elle, de leur laver les pieds, de les peigner, et de les servir dans l'intérieur du magasin, lorsqu'ils revenaient fatigués du travail. Brue admira la délicatesse de ses facteurs, et reçut la négresse pour blanchir son linge, mais la dispensa du reste de ses offres : la présence du général entretint l'ordre et la tranquillité pendant toute la durée de la foire. On mesura les gommes dans un vaisseau cubique, que les Maures appellent quantor ; il en revenait au brak une certaine quantité sur

chaque quintal; ses commissaires le mettaient dans un sac, et lorsqu'ils en avaient reçu le poids d'un quintal, ils laissaient aux agens de la Compagnie la liberté d'emporter ce qui leur appartenait. Un officier de Schamchi prenait le compte de tous les quintaux qui se mesuraient, parce que ce chef maure s'attribue le droit d'un huitième sur toutes les gommes qui sont vendues à la Compagnie. Comme c'est lui-même qui règle le prix des gommes et le poids du quintal, on trouve toujours le moyen de faire tomber ce droit sur les marchands maures, par des compensations qui sont à l'avantage de Schamchi, ou de ses officiers.

Le brak, qui se reprochait d'avoir pillé les Maures, était dans la crainte continuelle de leur vengeance. Ses espions lui rapportèrent un jour, au soir, qu'ils avaient remarqué parmi eux des mouvemens extraordinaires, et qu'il en était arrivé quelques-uns avec des armes de la part d'Addi, prince maure, qui avait son camp dans le voisinage. Cet avis l'avait jeté dans une si vive alarme, qu'il était

prêt à quitter Ingherbel, lorsque, sur de meilleurs conseils, il prit le parti de faire communiquer ses craintes au général français, et de lui demander du secours. Il était minuit lorsque son courrier arriva au magasin. Brue, éveillé brusquement, et frappé lui-même de cette nouvelle, se détermina sur-le-champ à s'éloigner du rivage avec ses deux barques, en laissant deux facteurs et ses laptots pour la garde du magasin. Lorsqu'il se préparait à partir, il lui vint un autre exprès, pour lui apprendre que le prince Addi ne s'approchait d'Ingherbel que pour faire une visite de civilité au brak, et qu'il en avait fait demander la permission; mais qu'il était accompagné de vingt fusiliers, dont on pouvait appréhender quelque violence; sur quoi le brak faisait prier Brue de lui envoyer quelques hommes bien armés pour soutenir sa réputation, et faire connaître aux Maures qu'il avait des amis. Brue lui envoya douze de ses laptots, avec trois officiers nègres. Le prince Addi étant entré dans Ingherbel, affecta de saluer le brak par une décharge de sa mousqueterie; elle

lui fut rendue par treize fusiliers nègres que le brak avait à son service, et par les quinze laptots du général. Ceux-ci ayant tiré à balle, les Maures ne parurent pas contens d'une civilité de cette nature : cependant les deux princes eurent une longue et secrette conférence, qui finit par des témoignages éclatans de leur satisfaction. Addi présenta au brak un bœuf gras, et le brak lui donna un jeune esclave. Le même jour, Addi vint rendre sa visite au général ; la conversation dura longtemps. Le prince maure parlait arabe ; Schamchi, qui l'acccompagnait, répétait ses discours en langue des nègres à l'interprète, qui les rendait en français à Brue. Addi loua beaucoup les Hollandais, qui étaient alors en possession d'Arguin, il vanta les droits et les présens qu'il recevait d'eux ; c'étaient cent fusils, cent pistolets, quatre barils de poudre, quatre de balles, et cent écus pour chaque quintal de gomme, sans compter une grande quantité de biscuit blanc, de miel, de prunes, de miroirs et d'autres merceries. Brue répondit que les Hollandais s'étaient ren-

dus coupables d'une injustice en se saisissant d'Arguin, et que les égards qu'ils avaient pour les princes maures cesseraient aussitôt qu'ils pourraient se passer de leur protection. Il retint le prince à dîner; on ne lui servit d'abord que de l'eau et du miel pour liqueur; mais ayant consenti à goûter du vin de Canarie, il ne se fit pas presser ensuite pour boire toutes sortes de vins français. Addi était d'une taille médiocre, mais fort bien prise; il paraissait extrêmement robuste. Il avait les traits réguliers, le nez aquilin, les dents belles, la barbe longue, et les cheveux courts. Sa tête était nue, mais il avait le corps entièrement couvert; il portait pour habit une sorte de chemise blanche qui s'élargissait sur ses haut-de-chausses, avec une ceinture de mousseline, d'où pendait un couteau en forme de poignard; par-dessus il avait une casaque d'étoffe blanche, avec un capuchon qui pendait par derrière. Après le dîner, Brue lui fit présent de plusieurs choses qui paraissaient lui plaire. Il fuma et prit du café; à son départ il fut salué de cinq coups de canon.

Brue, qui l'avait reçu sur sa barque ; le conduisit jusqu'au rivage, dans l'espérance de voir son cheval ; mais il fut surpris de n'y trouver que des chameaux pour sa monture et celle de sa suite. Quoique les Maures ne manquent pas de chevaux, ils les ménagent beaucoup, et les réservent particulièrement pour leurs expéditions.

Le brak vint remercier le général du secours qu'il avait envoyé, et parut mettre beaucoup d'ardeur et de bonne foi dans les témoignages de son amitié ; il lui amena plusieurs jeunes esclaves, mais il n'en refusa pas le paiement. Le même jour un Maure, nommé Barikala, fit présent au général d'un aigle apprivoisé, de la grandeur d'un coq d'Inde ; il n'avait rien d'ailleurs qui le distinguât des aigles ordinaires. Sa familiarité avec les hommes allait jusqu'à se laisser prendre par le premier venu, et dans peu de jours, il prit l'habitude de suivre le général comme un chien. Mais il fut tué malheureusement par la chute d'un baril qui l'écrasa sur le tillac. Le 10 d'avril, la principale femme du brak rendit une visite au gé-

néral, accompagnée des dames de sa cour: elles étaient montées sur des ânes, avec un cortége de dix ou douze femmes à pied, et d'autant d'hommes, entre lesquels étaient deux guiriots. Brue reçut la sultane à l'entrée de sa barque, et la conduisit dans sa chambre, où elle s'assit d'abord sur le lit, avec trois de ses principales dames; les autres prirent les places que le hasard leur offrit, et le fauteuil demeura au général. Toutes ces dames étaient couvertes d'un fort beau pagne de coton noir, qui, prenant depuis la tête avec la forme d'un turban, leur tombait jusqu'à la ceinture; plus bas elles avaient un second pagne qui traînait jusqu'à terre, et sous lequel il y en avait un troisième qui leur servait de jupon. Après les premières civilités, elles ôtèrent le pagne supérieur, et laissèrent voir leur tête qui était coiffée comme celle des deux princesses dont on a déjà vu le portrait; bientôt elles se défirent aussi du second pagne qui les laissa presque nues. La sultane n'avait pas une beauté régulière; mais elle avait le visage agréable et la taille fine, avec

un air de majesté et de douceur qui rendait sa figure fort touchante; ses dents et celles de toutes les autres dames étaient d'une grande blancheur. Elle fit présent au général d'une boîte d'or de filigrane, travaillée à la mauresque, remplie d'épices et de petits grains d'or. Elle fit ensuite apporter des pipes pour elle-même et pour les dames de sa suite: le tuyau est un roseau de dix-huit ou vingt pouces de longueur, orné d'anneaux d'or, d'argent, de corail et d'ambre; la tête est d'or ou d'argent. La sultane remarquant que le général ne fumait pas, offrit de renvoyer les pipes si la fumée l'incommodait; mais lorsqu'elle eut appris qu'il ne s'en dispensait que pour lui donner une marque de respect, elle le força de recevoir sa propre pipe, et s'en fit donner une autre. La conversation fut fort vive, et Brue n'eut pas peu d'embarras à répondre aux questions qu'on lui faisait de tous côtés, par la bouche de son interprète: elles roulèrent presque toutes sur les dames de France, sur leur beauté, leur habillement, leur galanterie; sur la magnificence de la cour de France, et sur

la manière dont les femmes françaises vivent avec leurs maris : le bonheur de n'en avoir qu'un paraissait leur faire envie. On servit le déjeûner, c'est-à-dire, de l'eau et du miel, des confitures et des biscuits de France, de l'eau-de-vie et du vin. A l'heure du dîner, le général, qui savait que les femmes du pays ne mangent jamais devant les hommes, prit volontairement le parti de se retirer. Elles furent traitées suivant leurs usages; mais Brue leur envoya quelques mets de sa table, surtout plusieurs pièces de pâtisserie française; la sultane y fut si sensible, qu'elle but à sa santé, et qu'elle le fit prier de venir boire à la sienne. Il passa aussitôt dans la chambre des dames, où il acheva de dîner à leur table; ensuite il leur fit servir du café et du chocolat qu'elles trouvèrent délicieux : à leur départ il leur fit présent de miroirs, de corail, de clous de girofle, et de colliers de verre aux femmes de leur suite. Il conduisit la sultane au rivage, il l'aida a remonter sur son âne, et la fit saluer de cinq coups de canon. Elle laissa passer peu de jours sans lui envoyer quelque présent;

l'auteur nomme deux pintades, mâle et femelle, si privées, qu'elles mangeaient sur son assiette, et qu'avec la liberté de voler au rivage, elles revenaient sur la barque au son de la cloche pour le dîner et le souper. Pendant toute la foire, Brue ayant observé les jours de fête, les jeûnes de l'église, et n'ayant pas manqué de faire réciter soir et matin les prières à bord, tous les Maures le prirent pour un marbut français. Le désert est infecté par une sorte de milans que les nègres appellent *ekuss* : ces animaux sont si voraces, qu'ils venaient prendre les alimens des matelots jusque dans les plats. Brue, qui ne se ménageait pas dans l'exercice de ses fonctions, gagna une colique violente pour avoir dormi à l'air, après s'être extrêmement fatigué. Ses chirurgiens avaient employé vainement toute leur habileté à le soulager, lorsqu'un Maure, qui était venu lui rendre visite, lui conseilla comme un remède ordinaire à sa nation, de faire dissoudre de la gomme dans du lait, et d'avaler cette potion fort chaude. Il suivit ce conseil et fut guéri sur-le-champ.

Le 15 de mai, il arriva au Désert un marbut qui prétendait revenir de la Mecque. Brue le reconnut pour un imposteur au récit qu'il faisait de la tombe du prophète qu'il avait vue, disait-il, suspendue dans l'air entre les mains de quatre anges, qui se relevaient d'heure en heure pour soutenir ce précieux fardeau : cependant il le retint à dîner. Après quoi le marbut se présenta au peuple pour le conduire à la prière. Elle fut suivie d'un folgar, ou d'une danse qui dura toute la nuit, avec un mélange de chants tirés des versets de l'alcoran, en l'honneur de ce nouveau saint ; le général lui fit présent de quelques mains de papier pour faire des gris-gris, qui sont le principal revenu des prêtres maures. On vit arriver, le 17 mai, une nouvelle caravane, avec des apparences qui annonçaient moins une troupe de marchands que des voyageurs d'une haute distinction. Elle était précédée par un grand nombre d'hommes armés, les uns montés sur des chameaux, d'autres à cheval avec un tambour, et deux trompettes à leur tête ; cette avant-

garde était suivie de huit ou dix chameaux qui portaient sur leur dos des siéges couverts de drap bleu. Ensuite on voyait un autre chameau, beaucoup plus gros, chargé aussi d'un grand siége ouvert, mais ombragé par un parasol sur lequel étaient assises deux femmes vis-à-vis l'une de l'autre; autour de ce chameau marchaient plusieurs hommes à pied, armés de mousquets et de sabres; dix ou douze cavaliers bien montés fermaient la marche. Schamchi, apprenant qui étaient les dames, se hâta d'aller à leur rencontre, et fit dire en même temps à Brue que c'étaient la mère et la femme du prince Addi qui venaient pour le voir.

Le général fit mettre aussitôt tous ses gens sous les armes, et prit la résolution de recevoir les princesses dans son magasin, parce que les deux barques étaient si chargées, qu'il ne restait plus d'espace libre. Un de ses officiers les reçut d'abord à la porte du fort, avec une décharge de mousqueterie, au son des hautbois et des tambours. Brue fit quelques pas hors du bâtiment pour aller au-devant d'elles; et

les ayant introduites dans la salle, il les plaça dans une alcôve couverte d'un beau tapis et de coussins : elles n'y furent accompagnées que de deux ou trois dames de leur suite et d'un guiriot ; les autres s'arrêtèrent dans une antichambre, et tout l'équipage attendit dans la cour avec beaucoup d'ordre et de retenue. La princesse, mère de Sidi-Addi, avait été très-belle femme, mais l'embonpoint avait altéré ses traits. Son habillement consistait dans une belle mante de toile noire des Indes, qui descendait jusqu'à terre, et dont les manches étaient si longues qu'elles lui couvraient les mains. Une partie de ses cheveux était rassemblée sur le haut de la tête ; le reste, lié d'un nœud de ruban, tombait négligemment sur les épaules, avec un voile de mousseline rayée qui flottait par-dessus. Elle avait à chaque oreille un anneau d'or dont le diamètre était au moins d'un demi-pied ; son collier était d'or, mêlé de grains d'ambre. La femme du prince paraissait âgée d'environ dix-huit ans ; elle était plus grande que ne le sont ordinairement les femmes de sa

nation, mais parfaitement bien faite, les traits réguliers, les yeux noirs, bien ouverts et remplis de feu, la voix douce et toute la figure agréable. Elle avait du rouge au visage; mais son teint, qui était olivâtre, en tirait peu d'avantage ; ses ongles étaient aussi peints de rouge, et ses mains fort belles. Elle était vêtue comme sa mère, avec la seule différence que ses cheveux étaient entremêlés de grains d'or, d'ambre et de corail, et qu'ils étaient rangés avec plus d'art. Les dames de la suite n'étaient pas vêtues moins modestement, fort différentes des négresses, qui ont l'habitude de laisser voir la moitié de leur corps à découvert. La vieille princesse commença par un compliment fort civil : elle dit au général que, sur la réputation de son caractère elle n'avait pas fait difficulté de passer un peu sur les lois de la bienséance, pour venir voir un étranger ; ensuite elle lui présenta une boîte d'or et une chaîne de filigrane fort bien travaillées, la jeune princesse lui fit aussi son compliment et son présent. Il leur fit à toutes deux une réponse polie; la con-

versation devint fort agréable, et les deux dames marquèrent beaucoup d'esprit et d'enjouement. Brue ayant demandé à la princesse douairière si la jeune dame qu'elle avait avec elle était la sultane ou la première femme du prince Addi, elle lui répondit que les Maures n'avaient qu'une femme légitime, et que si la loi leur en permettait d'autres, les personnes de distinction et de conduite ne les voyaient qu'en secret, et comme à la dérobée. A l'heure du dîner, le général demanda aux deux dames si elles étaient résolues de manger suivant leurs usages, ou si elles lui feraient l'honneur d'accepter un dîner à la française : elles lui en laissèrent le choix, en le priant seulement qu'il n'y ait pas dans la salle d'autre homme que l'interprète. On mit aussitôt une table fort basse ; Brue s'assit, comme les dames, en croisant les jambes sur un coussin ; les plats furent apportés jusqu'à la porte par les domestiques français, et les femmes des princesses les allaient recevoir ; l'interprète les plaçait sur la table, et faisait le reste du service. Autour du géné-

ral, on avait eu soin de se pourvoir de kuskus, et de quelques autres mets à la mauresque; mais les dames eurent la complaisance de ne toucher qu'aux alimens français ; elles imitèrent, même avec beaucoup de grâce, l'usage qu'elles voyaient faire au général de sa fourchette et des autres instrumens de table. Pendant le dîner, la princesse mère fit chanter quelques airs à son guiriot, qui était une jeune fille extrêmement jolie; elle lui fit toucher un instrument, composé d'une calebasse, couverte d'un parchemin rouge, avec douze cordes, les unes d'argent, d'autres de laiton, dont le son ressemblait à celui de la harpe. Les deux dames parurent charmées de l'accueil qu'elles avaient reçu du général; elles acceptèrent quantité de confitures, qu'il les pria d'emporter, et plusieurs paires de gants parfumés, qui étaient pour elles un présent d'autant plus agréable, qu'elles n'en avaient jamais vu. Brue les conduisit ensuite jusqu'à leur chameau, et les fit saluer à leur départ d'une décharge générale de sa mousqueterie et de son canon.

Le 9 de mai, un officier français, qu'il avait envoyé pour le commerce à Terrier-Rouge, revint avec cent cinquante quintaux de gomme, mais sans ivoire et sans or, parce que les Maures avaient porté leur or et leur ivoire à Portendic, où il était arrivé quelques vaisseaux hollandais. Le temps du commerce approchant de sa fin, et les eaux du Sénégal commençant à s'enfler, Brue renvoya ses barques chargées au fort Saint-Louis. Le 24, il jeta l'ancre devant Ingherbel, où, rendant visite au brak, il le trouva sous le portique de son palais, occupé à juger un procès fort singulier. Un marbut s'était engagé, avec un seigneur nègre, à lui donner un gris-gris, ou un charme qui le rendrait invulnérable à la guerre. Il avait reçu pour une faveur si précieuse un cheval d'une beauté rare ; mais ce merveilleux amulette n'avait point empêché que le nègre n'eût été tué dès le commencement du combat. Ses héritiers, qui n'avaient pas ignoré le marché, redemandaient le cheval au marbut. Le brak, voyant arriver Brue, lui demanda son

opinion. Il parut clair au général que le gris-gris ayant été sans vertu, le cheval devait être restitué aux héritiers, et son jugement servit de sentence.

Après cette audience, il fut conduit dans l'appartement du roi, qui ne diffère de ceux de ses sujets que par le nombre et la grandeur des bâtimens. La nature de l'édifice et les meubles sont à peu près les mêmes : ce qui distingue seulement le palais royal, c'est qu'il est renfermé dans un vaste enclos de roseaux, qui recoit de l'ombre d'une grande quantité d'arbres, autour desquels sont les appartemens du roi, ses magasins, ses étables, son chenil, et les logemens de ses femmes et de ses officiers. La porte de cet enclos est gardée par cinq ou six nègres, armés de sabres et de zagayes. Après une longue conférence, où les engagemens du commerce et de l'amitié furent renouvelés, le yagaraf, un des principaux officiers du palais, conduisit le général à l'audience de la sultane, ou de la principale reine. Cette princesse était assise sur son lit ; sa chambre était cou-

verte de nattes, sur lesquelles cinq ou six de ses femmes s'occupaient à filer: elle fit asseoir Brue à son côté, et lorsqu'il se leva pour se retirer, elle quitta aussi sa posture, et le conduisit jusqu'à la porte. Il rendit successivement sa visite à toutes les autres femmes, car le brak en a plusieurs, qui ont chacune leur maison et leur famille; retournant ensuite auprès du roi, il le trouva dans sa cour, assis au pied d'un latanier, d'où il voyait faire l'exercice à quelques chevaux qu'on lui offrait à vendre. Les Maures qui les exerçaient ne manquaient pas d'art et de grâce pour les conduire; mais quoique ces animaux fussent de belle encolure, ils n'avaient pas de bouche, ce que Brue crut devoir attribuer à leurs brides, qui lui parurent fort mal faites. Il vit aussi les chiens du brak; ce prince en avait dix-huit grands, les oreilles belles, et de l'espèce de nos levriers, mais avec des propriétés rares dans cette espèce, le nez et les yeux excellens. On les nourrissait avec du son de maïs, trempé dans du lait, et lorsqu'ils avaient tué quelques pièces de

gibier, on leur en donnait les entrailles. A l'heure du dîner, le général fut conduit dans une chambre où le roi l'attendait : toutes les femmes de ce prince lui envoyèrent chacune un plat de leur cuisine; comme il avait apporté de l'eau-de-vie et du vin, le brak fut de la meilleure humeur du monde, avec assez de modération pour ne pas s'enivrer. Brue prit ensuite congé des femmes du roi, de ses sœurs et de ses filles, qu'il n'avait pas vues le matin, et qu'il ne quitta pas sans leur avoir fait quelques petits présens; il en reçut aussi de toutes ces princesses; enfin, lorsqu'il fut retourné pour faire ses derniers adieux au brak, il fut surpris de le voir monter à cheval avec toute sa cour, dans la résolution de conduire ses hôtes jusqu'au bord de la rivière. Cette politesse fut accompagnée de toutes sortes de galanteries; le roi fit faire quantité de sauts et de courbettes à son cheval : quelquefois il le mettait au grand galop, et retournant tout d'un coup, il se rapprochait du général en branlant sa zagaye d'un air libre et gracieux. On amena quelques es-

claves qu'il lui vendit, et dont il reçut le prix sur-le-champ. A son départ, Brue le salua de quelques coups de canon.

Le jour suivant les droits de Schamchi furent réglés. Il lui revenait dix quintaux des huitièmes qu'il s'attribuait sur les gommes; mais on ne manqua pas de déduire ce qu'il avait emprunté l'année d'auparavant. Il fit un nouvel emprunt de la valeur de trente quintaux de gomme en marchandises, qui devait être pris sur les huitièmes de l'année suivante. Cette méthode le met en état de continuer le commerce, et l'intéresse beaucoup à l'avantage de la Compagnie. Brue partit du Désert le 1er juin 1715, avec plus de sept cents quintaux de gomme, sans y comprendre ce qui était venu de Terrier-Rouge. Comme il avait fait monter le quintal à sept cents livres, poids de Paris, sa cargaison se trouva de quatre cent mille livres de gomme, outre les esclaves, l'ivoire, les plumes d'autruche, l'or et l'ambre gris. Les vents étant contraires, il fut obligé de jeter l'ancre plusieurs fois, et d'attendre le reflux des marées pour

retourner au fort Saint-Louis, où toutes ses richesses arrivèrent heureusement.

État des pays au nord du Sénégal, d'où l'on tire la gomme.

Le pays au nord du Sénégal, qui s'appelle Zara ou le Désert, et que la plupart de nos géographes ont nommé le Désert de la Barbarie, est habité, suivant le témoignage de Léon, par six nations ou tribus de Maures, les *Sanagas*, les *Souenzigas*, les *Fuergas*, les *Lamphius*, les *Bardoas*, et les *Lévatas*. Ces peuples sont situés, depuis l'océan, vers l'est, l'un après l'autre, dans l'ordre où l'on vient de les nommer. Ainsi, les *Sanagas*, *Zanajas* ou *Zaneghas*, car leurs noms se trouvent écrits différemment, sont les plus occidentaux, bordent la mer et possèdent le pays où croît la gomme, et dans lequel Arguin et Portendic se trouvent renfermés. Quoiqu'ils ayent la même origine que les Maures de Barbarie, ils sont distingués d'eux par la différence des pays qu'ils habitent, comme

ils le sont des Arabes qui viennent souvent commercer avec eux : cependant les écrivains de l'Europe confondent ordinairement tous ces peuples, et Labat surtout est habituellement dans cette erreur.

L'Espagne fut d'abord conquise par les Arabes, et dans la suite arrachée de leurs mains par les Maures de Fez et de Maroc. Nos historiens et nos géographes modernes, n'ayant pas mis de distinction entre ces deux conquêtes, employent souvent le nom de Maures et d'Arabes pour désigner indifféremment les deux nations; d'autres se sont servis, avec la même indifférence, du nom de Maures pour signifier tous les Mahométans. C'est ainsi que pour suivre le langage des Portugais et des autres nations de l'Europe, aux Indes orientales, on n'a point donné d'autre nom aux Mahométans de l'Asie; enfin, les Arabes même de Barbarie, qui sont en grand nombre et qui n'admettent aucun mélange, n'ont pas laissé d'être confondus sous le nom de Maures par la

plupart de nos auteurs, qui paraissent ne pas connaître d'Arabes hors de l'Arabie. Cependant Labat mérite quelque indulgence, lorsqu'il assure que la gomme est recueillie par trois tribus de Maures ou d'Arabes, parce qu'il se trouve en effet quelques tribus d'Arabes établies dans le pays du Sénégal; mais il confesse qu'il n'a jamais su à quelles tribus l'un ou l'autre de ces noms appartient. La première de ces familles ou de ces tribus s'appelle en arabe *terarza :* son chef était Ali-Schandora, dont on a vu plusieurs fois le nom. ce prince, fils d'Addi, n'avait pas d'autre demeure que ses villages errans au nord de la forêt de Sahel, vers Arguin et Portendic; aussi portait-il volontiers la gomme de sa forêt dans ces deux ports, parce qu'ils étaient plus proches de lui, mais surtout à Portendic, où il y avait deux pauvres villages composés d'environ quatre cents personnes qui y faisaient constamment leur résidence. Le chef de la tribu d'Aulad-Alhaji, se nommait Chams; cette tribu recueille la gomme de la forêt de Hébiar, et quelquefois celle

d'Asatak, et la porte aux Français dans le Désert du Sénégal. La tribu d'Ébraghena, dont le chef se nommait Barkar, recueille la gomme de la forêt d'Asatak, et la porte aussi à la compagnie française, dans un port du Sénégal, qui se nomme Terrier-Rouge, de la dépendance du Siratik, à cinquante lieux de la résidence de Barkar. La religion des Maures est le mahométisme; quoiqu'ils n'ayent pas de mosquées ni de lieu fixe pour leur culte, ils prient dans leurs tentes, ou dans quelque lieu qu'ils se trouvent, au temps marqué pour la prière, après s'être lavés d'eau, s'ils en ont, et s'être frottés de terre ou de sable si l'eau leur manque. Les chefs des trois tribus arabes, les principaux de chaque tribu, et celle d'Aulad-Alhaji presque entière, sont marbuts ou marabouts, comme les Français les appellent par corruption. À leur contenance grave et modeste, à leurs discours, et à leurs prières qui commencent et finissent toujours par le nom de Dieu et de leur prophète, on s'imaginerait qu'ils sont les plus scrupuleux observateurs d'une loi qui, malgré les li-

bertés qu'elle accorde, a des pratiques tristes et mortifiantes; mais lorsqu'on les met à l'épreuve, surtout dans les affaires de commerce, on n'y trouve que de l'hypocrisie, de la dissimulation, de l'avarice, de la cruauté, de l'ingratitude, de la superstition et de l'ignorance, sans aucun principe de vertu morale ou même d'honnêteté naturelle; ce sont les Pharisiens du mahométisme: ils parcourent la terre et les mers pour faire des prosélytes, ce qui leur réussit sans peine parmi les nègres. La moindre espérance de gain engage aisément les Arabes dans de longs voyages: ceux qui habitent le canton d'Arguin n'entreprennent guères le pelérinage de la Mecque, parce qu'il est long et dangereux; mais comme ils sont passionnés pour l'or, et que la nature n'en produit pas dans leur pays, ils font volontiers le voyage de Tombuto, de Gago, et de Galam, d'où ils le tirent quelquefois en abondance: il est certain qu'ils y vont en caravanes sans craindre la fatigue et les dangers. Outre l'or, ils en rapportent des dents d'éléphant d'une grosseur et d'une

blancheur extraordinaires, de la civette, du bézoar, et des esclaves pour lesquels ils donnent en échange du sel, du drap et des instrumens de fer. Il semble que tout ce qu'ils trouvent en chemin leur appartienne; amis, ennemis, ils traitent tout le monde en vrais brigands; ils ressemblent à ces vaisseaux qui exercent tout à la fois le commerce et la guerre. Souvent ils se saisissent des nègres même qui trafiquent avec eux, et s'ils ne les gardent pas pour leur usage, ils les vendent aux Européens ou aux Maures de Fez et de Maroc.

Les trois tribus de Maures qui ont leurs habitations entre le Cap-Blanc et le Sénégal, ne reconnaissent pas de souverains; chaque canton compose une petite république, gouvernée par un chef qui est ordinairement le plus riche et le plus considéré de la tribu. Ces chefs ont entre eux de fréquens démêlés, mais qui s'appaisent aussi facilement qu'ils s'élèvent. Ils ont un respect extrême pour les marbuts, par la crainte de leurs gris-gris et de leurs enchantemens, plutôt que par un sentiment de religion. On trouve parmi

ces Maures des chevaux barbes d'une beauté admirable, qu'ils entretiennent avec beaucoup de soin; ils nourrissent aussi un grand nombre de chameaux, de bœufs, de moutons et de chèvres; mais à l'exception des jours de fête et des occasions où ils traitent leurs amis, jamais ils ne tuent aucun de ces animaux pour le manger; ils mangent des autruches, des gazelles, des cerfs, et même des singes, et des lions qu'ils tuent à la chasse, mais assez rarement, car ils sont mauvais tireurs. Leurs bœufs et leurs chameaux leur servent à transporter leur bagage lorsque la disette du fourrage les force à changer de quartier, ou dans les voyages qu'ils font à Galam et à Gago pour le commerce des esclaves, de l'or et des pagnes. Leurs armes ordinaires sont le sabre et la zagaye; ils ont quelques mousquets et quelques pistolets de poche qu'ils ont achetés des Hollandais, mais la chaleur et l'humidité du climat les rend bientôt inutiles en les couvrant de rouille; et comme ils n'ont pas d'ouvriers qui soient capables de les remettre en ordre, ils les négligent

pour reprendre leurs anciennes armes. S'ils étaient mieux armés et plus accoutumés à la guerre, ils seraient d'autant plus redoutables pour les Européens, qu'ils sont naturellement braves et fort endurcis à la fatigue. Les Maures et les Arabes, aux environs d'Arguin et du Sénégal, conservent inviolablement les usages de leurs ancêtres, si l'on en excepte un petit nombre qui ont leurs cabanes sous les murs de Portendic et vers le Sénégal; ils campent tous en pleine campagne, près ou loin de la mer ou de la rivière, suivant les saisons et les besoins du commerce. Leurs tentes et leurs cabanes ont toujours la forme d'un cône; les premières sont composées d'une toile grossière de poil de chèvre et de chameau si bien tissue, que, malgré la violence et la longueur des pluies, il est fort rare que l'eau les pénètre. Ces toiles, ou ces étoffes, sont l'ouvrage de leurs femmes qui filent le poil et la laine, et qui apprennent de bonne heure à les mettre en œuvre. Elles n'en sont pas moins chargées de tous les travaux domestiques, et jusqu'à celui de

panser les chevaux, de faire la provision d'eau et de bois, de faire le pain, et de préparer les alimens. Malgré ces assujettissemens où leurs maris les réduisent, ils les aiment et ne les maltraitent presque jamais. Si elles manquent à quelque devoir essentiel, ils les chassent de leur maison, et les pères, les frères, ou les autres parens d'une femme coupable, la punissent bientôt de l'opprobre qu'elle jette sur leur famille. D'ailleurs, les maris se font un honneur d'entretenir leurs femmes bien vêtues, et ne leur refusent rien pour leur parure. Tout ce qu'ils gagnent par le commerce ou par le travail est employé à cet usage; aussi ne faut-il guère espérer d'obtenir d'eux l'or qu'ils apportent de leurs voyages, ils le gardent pour en faire des bracelets et des pendans d'oreilles à leurs femmes, ou pour garnir les poignées de leurs couteaux et de leurs sabres.

Les femmes des Maures ne paraissent jamais sans un long voile qui leur couvre le visage et les mains. Les Européens ne sont pas encore assez familiers avec leur nation pour

obtenir la liberté de les voir à découvert, mais les hommes et les enfans ont généralement la taille et la physionomie fort belles : quoiqu'ils ne soient pas fort hauts, ils ont les traits réguliers ; leur couleur foncée vient de la chaleur du soleil à laquelle ils sont continuellement exposés ; si la beauté du teint manque aussi à leurs femmes, elle est fort avantageusement compensée par la prudence, la modestie et la fidélité pour les engagemens du mariage ; elles ne connaissent pas la galanterie, apparemment, dit l'auteur, parce qu'elles n'en trouvent pas l'occasion. Non seulement elles ne sortent jamais seules, mais l'usage des hommes est de détourner le visage lorsqu'ils rencontrent une femme ; ils se rendent même le bon office de veiller mutuellement sur les femmes et les filles l'un de l'autre, et nul autre que le mari n'a la liberté d'entrer dans la tente des femmes. Un Maure qui serait assez pauvre pour n'avoir qu'une seule tente, recevrait ses visites et ferait toutes ses affaires à la porte, plutôt que d'y laisser entrer ses plus proches parens. Ce privilége n'est ac-

cordé qu'à leurs chevaux ou plutôt à leurs jumens, qu'ils préfèrent beaucoup aux mâles de cette espèce, parce qu'outre l'avantage d'en tirer des poulains, qui leur donnent beaucoup de profit, ils les trouvent plus douces, plus vives, et de plus longue durée que les mâles; elles couchent dans leurs tentes pêle-mêle avec leurs femmes et leurs enfans; ils les laissent courir librement avec leurs poulains, ou du moins ils ne les attachent jamais par le col, et leur seul lien est aux pieds. Elles s'étendent par terre où elles servent d'oreillers aux enfans, sans leur faire le moindre mal. Elles prennent plaisir à se voir baiser, caresser, elles distinguent ceux qui les traitent le mieux, et lorsqu'elles sont en liberté, elles s'en approchent et les suivent. Leurs maîtres gardent fort soigneusement leur généalogie, et ne les vendent pas sans faire valoir les bonnes qualités de leurs pères, dont ils produisent un état exact qui en rehausse beaucoup le prix. Elles ne sont pas remarquables par leur grandeur ni par leur embonpoint, mais par une taille médiocre; elles sont

bien proportionnées. L'usage des Maures n'est pas de les ferrer; ils les nourrissent pendant la nuit avec du grand millet et de l'herbe un peu séchée. Au printemps ils les mettent au vert, et les laissent un mois sans les monter. L'habillement des Arabes est fort simple; il n'y a que les personnes riches ou d'un rang distingué qui portent des chemises de toile. Leurs haut-de-chausses tombent jusqu'à la cheville du pied, ils ont par-dessus une grande casaque sans boutons, liée d'une ceinture qui leur fait trois ou quatre fois le tour du corps. Cette robe, qu'ils nomment *casetan* ou *kastan*, est d'un drap de laine ou de serge, ou de coton bleu ou noir, mais rarement de soie; les manches en sont longues et étroites : dans la ceinture ils passent un fourreau qui contient une grande baïonnette, et quelquefois deux. Comme ils n'ont pas de poches, ils portent tout ce qu'ils ont sur eux dans leur sein; leur bourse est ordinairement suspendue à leur ceinture: c'est un petit sac d'un tissu de soie ou de coton assez grand pour y mettre la main. Quelques-uns en portent d'un cuir fort

doux et fort fin, assez proprement brodé par leurs femmes; ils portent aussi à leur ceinture un mouchoir de coton beaucoup plus long que large, qui ne leur sert que pour s'essuyer les mains; les plus galans en ont deux. Leurs haut-de-chausses leur tenant lieu de bas, ils ont aux pieds des sacs de cuir d'Espagne rouge, qui montent jusques au-dessus de la cheville, et des babouches ou des mules de la même matière et de la même couleur. Sur la tête ils portent un bonnet rouge, bordé de coton blanc: par-dessus tout cet habillement ils ont une autre sorte de robe sans manches, d'un beau drap de laine, qu'ils nomment *haïk;* elle est ornée d'un grand capuchon de la forme de celui des chartreux : ils ne portent de sabre que dans les occasions de s'en servir; alors ils le tiennent entre les mains, ou ils le passent dans leur ceinture; car ils n'ont pas l'usage des ceinturons ni des baudriers. Ils montent à cheval en bottines de cuir d'Espagne rouge, avec une massue de guerre à l'arçon de la selle, et la lance ou la zagaye dans la main. Les pauvres n'ont par-dessus

leur haut-de-chausses qu'un morceau d'étoffe passé en forme de ceinturon, et la plupart vont nu-tête et nu-pieds. Ceux qui ont leurs habitations près de celles des nègres, n'ont guère d'autre habillement que celui de ces barbares.

Les femmes ont des chemises et des haut-de-chausses fort longs, les manches de la chemise sont d'une grande largeur; mais au lieu de haïk, elles portent une pièce de drap qui les couvre de la tête aux pieds. Leurs pendans d'oreilles sont plus précieux et plus grands à proportion de leurs richesses. Elles ont des bagues à chaque doigt, des bracelets aux jointures du bras, des chaînes à la cheville du pied, et d'autres ornemens.

JAGGAS.

Ces peuples d'Afrique donnent à leur souverain le nom de *kassaugi*; c'est un titre d'honneur qui répond à celui de grand-seigneur que prend le chef de l'empire ottoman. On l'appelle aussi le grand-

jagga, comme l'autre le grand-turc; et tous les ans ses sujets célèbrent le jour de sa naissance par une fête cruelle : ils se rassemblent dans une plaine, et forment un cercle autour de plusieurs arbres, sur l'un desquels on dresse un échafaud. Le monarque va s'y placer avec les principaux seigneurs de sa cour; on lie au tronc d'un de ces arbres un des plus furieux lions du pays. Dès que le prince est assis, les cris du peuple se font entendre; après quoi, à un signal qui ordonne tout d'un coup le silence, on lâche le lion, en lui coupant la queue pour augmenter sa fureur. La vue d'une si nombreuse assemblée lui fait d'abord pousser quelques rugissemens; mais ne voyant aucun moyen d'échapper, il se jette au milieu de la foule, et déchire les premiers qui se présentent. Le peuple, au lieu de fuir, s'avance sans armes pour tuer l'animal, et regarde comme un bonheur de périr dans ce combat aux yeux du souverain. Le lion succombe enfin sous les efforts de la multitude; les survivans mangent les morts; et faisant retentir l'air de leurs acclamations, ils accompagnent

le prince jusque chez lui, avec des cris de *vive le roi.*

Le grand-jagga entretient dans ses troupes une exacte discipline : ceux qui, dans une action, se conduisent mal, sont condamnés à mort et mangés par leurs camarades. Chaque jour, ce prince, monté sur un échafaud, fait une harangue à ses sujets pour les exhorter à la bravoure. Sa parure a quelque chose de singulier : il porte dans ses cheveux plusieurs rangs de coquillages, et autour des reins et des cuisses un pagne d'étoffe et de palmier, auquel pendent des œufs d'autruche : un morceau de cuivre, long de deux pouces, lui traverse le nez, et le même ornement est à ses oreilles. Son corps est marqué de diverses figures, et frotté tous les jours avec de la graisse; la noirceur de son visage est déguisée par des vernis rouges et blancs. Il est accompagné de vingt ou trente femmes continuellement occupées à le servir, et qui, entre plusieurs hommages qu'elles lui rendent, se jettent à genoux toutes les fois

qu'il boit, battent des mains, et chantent quelque air de leur musique.

Ce prince n'entreprend aucune affaire importante sans consulter ses Dieux, auxquels il immole des victimes humaines. Il fait ces sacrifices au lever du soleil, assis sur une escabelle, et la tête couverte d'un bonnet orné de plumes de paon. Il est assisté de deux prêtres qui passent pour sorciers, et d'une cinquantaine de femmes qui l'entourent, et ont chacune à la main une queue de cheval qu'elles font voltiger en chantant. Derrière elles se tient une troupe de musiciens qui les accompagnent de leurs instrumens. Au centre du cercle, on allume un grand feu, sur lequel on met des poudres blanches dans un pot de terre; les prêtres s'en servent pour peindre le front, les tempes, l'estomac et le ventre du monarque. Ils lui présentent ensuite une hache, en lui recommandant de ne pas ménager les ennemis. Aussitôt on lui amène un enfant mâle, qu'il tue avec cette arme. Il frappe quatre hommes de la même manière; et s'ils ne reçoivent

pas la mort du premier coup, ils sont conduits hors du camp, et achevés par d'autres mains.

Les funérailles des Jaggas sont aussi barbares que leurs sacrifices, car on enterre avec le mort deux de ses femmes, qu'on fait asseoir à ses côtés. On lui accommode proprement les cheveux, on le lave, on l'embaume, et on le pare de ses plus beaux habits. On met avec lui, dans le caveau, ses armes et tous les ustensiles qui ont servi à son usage. Chaque mois, les parens s'assemblent sur la tombe, et font des libations de sang de bouc et de vin de palmier. Cette cérémonie s'observe aussi long-temps qu'il reste dans le monde quelqu'un de la famille.

AMÉRIQUE.

Les Américains septentrionaux et méridionaux des bords de lá mer ont été civilisés, massacrés, ou repoussés dans l'intérieur des terres, par les colonies européennes. Plusieurs de leurs tribus conservent encore le même caractère de férocité. Quand ils se sont emparés de quelques-uns de leurs ennemis dans un combat, ils leur enlèvent les cheveux et la peau de la tête, à l'aide d'une pierre très-aiguë, et se font ensuite un trophée de cette horrible dépouille. Celui qui a été vaincu et qui est pris met toute sa gloire à exciter la rage de ses vainqueurs, en rapportant les nombreuses occasions dans lesquelles il a lui-même triomphé, et les cruautés qu'il a exercées sur ceux qui le tiennent alors en leur puissance. Au moment de périr il entonne son chant de mort, et ce chant funèbre n'est qu'un tissu de bra-

vades adressées aux ennemis sous les coups desquels il va tomber.

Les uns adorent le feu, d'autres le soleil. La crainte qu'ils ont du malin esprit lui vaut aussi presque partout un culte particulier.

MEXIQUE.

QUAND les Mexicains aperçurent les chevaux espagnols, lors de l'expédition de Cortès, ils les prirent pour des monstres dévorans, à tête d'homme et de bête, et ne pensèrent plus qu'à se sauver. Après la conquête, les grands du pays étant venus un jour visiter le vainqueur, et entendant hennir les chevaux dans sa cour, demandèrent avec embarras de quoi se plaignaient ces *puissances terribles :* « Ils sont fâchés, répondit Cortès, de ce que je n'ai pas châtié plus sévèrement le cacique et sa nation, pour avoir eu l'audace de résister aux chrétiens. » Aussitôt ces seigneurs firent apporter des couvertures pour coucher les chevaux, et de la volaille pour les

nourrir, en leur demandant pardon, et leur promettant, pour les apaiser, d'être toujours amis des Espagnols.

La principale idole des Mexicains était celle de la guerre, adorée sous le nom de *Vitzeli-Putzili*, qui signifie *maison luisante*, et représentée sous une forme humaine, assise sur un globe, et posée sur un brancard, de chaque côté duquel sortait un serpent. D'une main elle tenait une rondache blanche, et de l'autre un serpent azuré; et sa tête était couronnée de fleurs d'or: on l'invoquait dans les combats. Une autre, qui paraît avoir tenu le second rang, était le dieu de la pénitence. On s'adressait à lui pour obtenir le pardon de ses fautes. Parmi divers ornemens qui décoraient cette idole, on liait à la tresse de ses cheveux une oreille d'or, souillée d'une espèce de fumée qui représentait les prières des pécheurs et des affligés. Une plaque d'or brunie, qu'elle portait de la main gauche, faisait l'effet d'un miroir, pour signifier que d'un coup-d'œil Dieu voit tout ce qui se commet de crimes dans

le monde. Quatre dards, qu'elle avait dans sa main droite, marquaient les châtimens dont les pécheurs sont menacés. Sa fête se célébrait tous les quatre ans ; c'était une espèce de jubilé qui durait neuf jours, et était suivi d'un pardon général. Un prêtre sortait, jouant de la flûte, et se tournait successivement vers les quatre parties du monde ; ensuite, s'inclinant du côté de l'idole, il prenait de la terre et la mangeait. Le peuple suivait son exemple, en demandant pardon de ses péchés, et priant qu'ils ne fussent pas découverts. Les soldats faisaient des vœux pour obtenir la victoire et un grand nombre de prisonniers : leurs prières étaient accompagnées de gémissemens et de larmes ; et le neuvième jour, qui était proprement celui de la fête, on s'assemblait dans la cour du grand temple, autour duquel quatre prêtres portaient la figure du dieu. Les autres lui présentaient de l'encens, tandis que le peuple se frappait les épaules à coups de fouet ou de discipline. Après la procession on apportait des présens à la divinité, et *tout* le monde se retirait pour donner au

clergé le temps de les recueillir. Au retour du peuple, à qui il fallait toujours des spectacles de sang, on faisait paraître un captif, et on l'immolait au milieu des chants et des danses. On plaçait ensuite quelques mets devant l'idole, et les jeunes gens couraient pour s'en saisir. Il y avait des prix pour les quatre qui arrivaient les premiers; et jusqu'au renouvellement de la même fête, ils obtenaient différentes marques de distinction. A la fin des cérémonies, les filles et les garçons qui avaient servi dans le temple se retiraient chez leurs parens, et ceux qui prenaient leur place les poursuivaient avec de grands cris, leur jetaient des pelotes d'herbe, et leur reprochaient d'abandonner le service des Dieux.

Les marchands célébraient tous les ans, en l'honneur de leur divinité particulière, une fête à la mexicaine, c'est-à-dire barbare et sanguinaire : ils achetaient un esclave de belle taille, le paraient des habits de l'idole, le nourrissaient délicatement, et n'épargnaient rien pour en faire

une victime digne d'eux et du dieu des richesses. Après l'avoir bien nourri, bien engraissé et bien arrondi, le jour on le promenait dans les rues, et la nuit on l'enfermait dans une cage. Quelque temps avant la fête, les prêtres venaient lui annoncer son sort; il l'acceptait avec soumission, c'est du moins ce qu'on lui faisait dire; et dans le moment de la célébration, on le conduisait au lieu du sacrifice, qui se faisait à minuit. Son cœur était offert à la lune; on portait le corps chez le principal marchand : il y était rôti et préparé avec les plus fins assaisonnemens. Les convives dansaient en attendant le festin; et après avoir mangé leur part de cet horrible mets, ils allaient saluer et remercier le dieu au lever du soleil.

Dans l'empire du Mexique, le conseil d'état n'était composé que des électeurs, dont les principaux étaient les caciques de Tezcuco et de Tacuba, par une ancienne prérogative qui se transmettait de père en fils; les autres, au nombre de quatre, étaient logés et nourris dans le palais,

pour se trouver toujours prêts à paraître devant l'empereur quand il voulait les consulter. C'étaient communément les princes du sang qui remplissaient ces grandes dignités. Les autres conseils relevaient d'eux ; et il ne se passait rien dans l'empire dont on ne leur rendît compte. Leur principale attention regardait les arrêts de mort, qui ne s'exécutaient que par un ordre formel signé de leur main : aussi les distinguait-on par les titres étranges de *coupeurs d'hommes*, d'*épancheurs de sang*, de *seigneurs de la maison noire*, etc.

Les filles se mariaient communément à quinze ans, et les garçons à vingt. Les pères n'y consentaient jamais à la première demande. Pendant la négociation, les deux parties observaient un jeûne rigoureux, et on les tenait enfermées jusqu'à la conclusion. Le contrat réglé, elles se rendaient au temple, où le prêtre, après les avoir interrogées sur leur inclination réciproque, attachait l'extrémité du voile de la fille au coin de l'habillement du garçon,

pour servir d'emblême au lien intérieur de leur affection mutuelle. Il les conduisait, ainsi liés, au logis du père, où ils tournaient sept fois autour d'un grand feu, s'asseyaient ensemble pour en recevoir également la chaleur, et le mariage s'accomplissait par cette cérémonie.

On portait au temple, avec solennité, les enfans nouveau-nés; les prêtres les y recevaient, et leur parlaient des troubles, des peines et des embarras de la vie qu'ils allaient commencer.

LOUISIANE.

Un sauvage des environs de la Nouvelle-Orléans assassina un missionnaire de cette colonie. M. de Bienville, qui commandait dans le pays, vengea sa mort sur toute la nation, et la contraignit à demander la paix, qu'il n'acccorda qu'à la condition qu'on lui apporterait la tête du meurtrier. Ce qui eut lieu en cette circonstance peut servir à faire connaître les

usages des naturels de cette partie de l'Amérique.

Dans ces occasions, les sauvages sont parés de ce qu'ils ont de plus beau à leur goût. Il n'y avait pas plus de cent pas de l'endroit où les députés que l'on envoya à M. de Bienville débarquèrent, jusqu'à la cabane du gouverneur : cependant ce peu de terrain suffit pour les tenir en chemin pendant près d'une demi-heure. Ils marchaient sur une même ligne, à la suite l'un de l'autre, en chantant la chanson du calumet, qu'ils agitaient au vent, suivant toujours la mesure et la cadence qui les réglaient. Ils ne cessèrent cette musique que lorsqu'ils furent auprès du commandant; ce fut alors que le porte-parole lui dit : *Te voilà donc, et moi avec toi.* Ils s'assirent ensuite par terre, appuyèrent leur visage sur leurs mains, l'orateur pour se recueillir avant de prononcer sa harangue, les autres pour garder le silence, tous pour reprendre haleine, suivant leur coutume. Un moment après, le porte-parole se leva avec deux autres; l'un remplit de tabac la pipe du

calumet, l'autre apporta du feu. L'orateur fuma, et présenta la pipe à M. de Bienville pour qu'il en fît autant. Tous les assistans les imitèrent; et la cérémonie achevée, un député prit le calumet, le donna au gouverneur afin qu'il le gardât. Alors le porte-parole resta seul debout; les autres députés s'assirent auprès des présens qu'ils avaient apportés: ils consistaient en quelques pelleteries toutes passées en blanc en signe de paix. Voici une partie du discours qui fut prononcé à cette occasion.

« Que mon cœur et mes yeux sont contens de te voir, *dit l'orateur à M. de Bienville*, de te parler moi-même à toi-même, sans craindre que le vent emporte nos paroles en chemin! Nos présens sont petits, mais nos cœurs sont grands pour obéir à ta parole. Quand tu parleras, tu verras nos jambes courir et sauter, comme celles des cerfs, pour faire ce que tu voudras. Ah! que le soleil est beau, en comparaison de ce qu'il était quand tu étais fâché contre nous! Qu'un méchant homme est dangereux! Tu sais qu'un seul a tué

le Français dont la mort a fait tomber avec lui nos meilleurs guerriers; il ne nous reste plus que des vieillards, des femmes et des enfans. Tu as demandé la tête du méchant homme; pour avoir la paix nous te l'avons envoyée. Auparavant le soleil était rouge, les chemins étaient remplis de ronces et d'épines, les nuages étaient noirs, l'eau était trouble et teinte de notre sang, nos femmes pleuraient sans cesse, nos enfans criaient de frayeur, le gibier fuyait loin de nous, nos maisons étaient abandonnées et nos champs en friche; au moindre cri des oiseaux de nuit, tous nos guerriers étaient sur pied; ils ne dormaient que les armes à la main, etc. »

Quand un sauvage de la Louisiane arrive dans une maison, si on lui présente du pain, il ne manque point, avant de le manger, d'en casser quatre petits morceaux, qu'il jette vers les quatre parties du monde.

NATCHÈS.

Chez les Natchès, les femmes attachées au soleil par les liens du sang, jouissaient du privilége de changer de mari tant qu'il leur plaisait, et de leur donner encore des coadjuteurs. Il est vrai qu'elles n'épousaient jamais que des hommes d'une famille obscure, et n'avaient à la fois qu'un mari en titre; mais elles pouvaient le congédier à leur volonté, et en choisir un autre dans la nation, pourvu qu'il n'y eût entre eux aucune alliance. Si l'époux se rendait coupable d'infidélité, la femme lui faisait casser la tête dans l'instant, et elle n'était pas sujette à la même loi. Le mari se tenait debout en sa présence, dans une posture respectueuse, ne mangeait pas avec elle, et la saluait du même ton que ses domestiques. Le seul avantage que lui procurait une alliance si humiliante, c'était d'être exempt de travail, d'avoir autorité sur les valets, et de partager le même lit.

Les Natchès ont des jongleurs qui se vantent de procurer la pluie ou le beau temps suivant le besoin. Toute la bourgade se cotise pour acheter d'eux un temps favorable aux biens de la terre. Si c'est la pluie qu'on demande, ils se remplissent la bouche d'eau, et avec un chalumeau dont l'extrémité est percée de plusieurs trous, ils soufflent en l'air du côté où ils aperçoivent des nuages, et les invitent par des cris affreux à arroser les campagnes de ceux qui les ont payés. S'il est question d'obtenir du beau temps, ils montent sur le toit des maisons, font signe aux nuages de passer outre; et s'ils se dissipent, ils dansent et chantent autour de leurs cabanes, avalent de la fumée de tabac, et présentent au ciel leurs calumets. Si le village obtient ce qu'ils ont promis, ils reçoivent une double récompense; mais s'ils ne réussissent pas, ils sont assommés sans miséricorde.

BAIE D'HUDSON.

Lorsque les sauvages de la baie d'Hudson sont parvenus à l'âge de caducité, leurs enfans sont obligés de les étrangler; et voici comment ils s'acquittent de cet affreux devoir : le vieillard entre dans la fosse qui va bientôt lui servir de tombeau ; il s'entretient pendant quelque temps, de sang-froid, avec les assistans, en fumant une pipe et en buvant de l'eau-de-vie. Quand il avertit que le moment est venu, deux de ses enfans lui mettent une corde autour du cou, et tirent de toutes leurs forces, chacun de son côté, jusqu'à ce qu'il soit mort. Ils comblent de terre sa fosse, sur laquelle ils élèvent une espèce de monument de pierre. Ceux qui n'ont point d'enfans exigent cet horrible ministère de leurs amis; mais comme ce n'est point un devoir, il arrive souvent qu'on leur refuse ce service.

Le castor est un animal dont la fourrure est un objet de commerce pour les habi-

292



Deux Enfans Etranglent leur Père, pour lui éviter les désagréments de la Vieillesse.

176



Dans l'Île de Ceylan, le Prêtre verse un seaux d'eau, sur la tête des deux Epoux.


BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

tans de la baie d'Hudson. Ces quadrupèdes amphibies, qui, dans les pays déserts, se réunissent pour vivre en société, offrent autant d'industrie dans la construction de leurs édifices, que d'intelligence dans la manière de se gouverner. La couleur du castor varie suivant les différens climats qu'il habite. Dans les quartiers du nord les plus reculés, ils sont ordinairement tout à fait noirs; ils deviennent bruns à mesure qu'ils avancent vers le sud : il y en a de blancs, mais ils sont rares. La tête du castor paraît presque carrée; ses oreilles sont rondes et fort courtes, velues en dehors, et sans poil en dedans. Ses yeux sont petits, sont museau est allongé, et sa bouche armée en devant de quatre dents incisives, fortes et tranchantes, deux en haut et deux en bas, comme les écureuils. Il a de plus huit dents molaires à chaque mâchoire, qui sont, avec les quatre autres, les seuls instrumens dont il se sert pour couper les arbres, les abattre et les traîner. Les dents incisives supérieures ont deux pouces et demi de long; les inférieures en ont plus de trois, et celles du haut se

croisent avec celles du bas, comme les deux branches d'une paire de ciseaux. Ses jambes sont courtes, surtout celles du devant, dont il se sert comme de main, avec une adresse égale à celle de l'écureuil. Les doigts en sont bien séparés, bien divisés, et armés d'ongles longs et pointus. Les pieds de derrière sont plats, garnis de membranes qui lui servent de nageoires comme à l'oie, dont le castor a aussi la démarche quand il est sur la terre. Il nage parfaitement. Sa queue est très-remarquable, et très-appropriée aux usages qu'il en fait; elle est longue, un peu plate, toute couverte d'écailles, garnie de muscles vigoureux, et toujours humectée d'huile et de graisse qui empêche l'humidité de pénétrer.

On trouve quelquefois ensemble jusqu'à trois ou quatre cents de ces animaux, qui forment une espèce de bourgade. Ils savent choisir un lieu qui leur convienne, c'est-à-dire où les vivres, et l'eau surtout, soient en abondance. Si ces eaux se soutiennent toujours à la même hauteur, comme celles *des lacs*, ils ne construisent point de digue;

mais si elles sont courantes, sujettes à hausser ou à baisser, ils y font une chaussée qui puisse les tenir à un niveau toujours égal. Cette digue a souvent quatre-vingts ou cent pieds de longueur, et est bâtie avec une industrie admirable. Leur premier soin est d'aller chercher du bois au-dessus du lieu qu'ils ont choisi pour leur édifice. Ils s'asseyent plusieurs autour d'un arbre, en rongent l'écorce, et parviennent à le couper avec leurs dents. Leurs mesures sont prises avec tant de justesse, que, pour avoir un peu moins de peine à le voiturer, ils savent toujours le faire tomber du côté de l'eau : il ne leur reste ensuite qu'à le rouler vers l'endroit où il doit être placé. Il est plus ou moins long, plus ou moins gros, suivant la nature et la situation du lieu. Lorsqu'il est renversé, ces animaux s'occupent à ôter les branches, afin qu'il porte partout également. Pendant ce temps, d'autres parcourent le bord de la rivière, cherchent des morceaux de bois de différentes grosseurs, les scient à la hauteur nécessaire pour en faire des pieux, et après les avoir traînés sur la

bord de l'eau, les amènent avec leurs dents à l'endroit de leur destination. Tandis que les uns les maintiennent perpendiculaires, les autres plongent au fond de l'eau, et creusent un trou avec les pieds de devant, pour les y faire entrer. Ils les entrelacent ensuite avec des branches, et en remplissent les vides d'une terre grasse si bien appliquée, qu'il n'y passe pas une goutte d'eau. Les castors la préparent avec leurs pates; et leur queue ne leur sert pas seulement de truelle pour maçonner, mais encore d'auge pour voiturer ce mortier. Les fondemens des digues ont, pour l'ordinaire, dix à douze pieds d'épaisseur, et vont en diminuant jusqu'à trente ou trente-six pouces. On admire l'exactitude avec laquelle toutes les proportions y sont gardées. Le côté du courant de l'eau est toujours en talus, l'autre côté parfaitement à plomb : elles ont donc non seulement toute la solidité nécessaire, mais encore la forme la plus convenable pour retenir l'eau, l'empêcher de pénétrer, en soutenir le poids, et en rompre les efforts.

Après avoir travaillé en corps à ce grand

édifice, dont l'avantage est de maintenir l'eau toujours au même niveau, ils se distribuent par compagnies, pour édifier des habitations particulières. Le même art est observé dans la construction des cabanes, qui sont ordinairement bâties sur pilotis, au milieu des petits lacs que les digues ont formés, ou sur les bords d'une rivière. Leur figure est ronde ou ovale ; et l'enduit intérieur, qui est de terre glaise, n'y laisse point entrer d'eau. Il y en a depuis cinq jusqu'à dix pieds de diamètre; il s'en trouve qui ont deux ou trois étages. Tout le bâtiment est terminé en voûte.

Les deux tiers de l'édifice sont hors de l'eau : chacun y a sa place marquée. Les castors ne mangent point dans le lieu où ils couchent, pour n'y pas faire de saleté. Jamais on n'y voit d'ordure, parce qu'outre la porte commune, il y a plusieurs ouvertures, par lesquelles ils se vident dans l'eau. Le jour, ils n'approchent de leur lit que lorsqu'ils ont envie de dormir. Ils ne sont guère plus de huit ou dix dans chaque cabane, toujours nombre pair, mâles et femelles, parmi lesquels il y en

a un qui a le soin de faire travailler ses camarades. S'il se rencontre quelque paresseux, les autres, à force de coups, le contraignent de chercher parti ailleurs. Les cabanes sont toujours assez près les unes des autres pour avoir entre elles une communication facile. Elles ont deux issues, l'une pour aller à terre, l'autre pour se jeter à l'eau. Tous ces ouvrages sont achevés à la fin de septembre, et jamais l'hiver ne surprend ces animaux dans leur travail. Chacun fait ses provisions en été. Tandis qu'ils vivent dans les bois, ils se nourrissent de fruits, d'écorce et de feuilles d'arbres. Ils pêchent aussi des écrevisses et des poissons. Les approvisionnemens d'hiver consistent uniquement en bois tendre, tels que le peuplier, le tremble, et d'autres de même qualité. Ils le mettent en pile, disposé de manière qu'ils puissent toujours prendre celui qui trempe dans l'eau. Ces piles sont en raison des habitans de chaque cabane, et selon que l'hiver doit être plus ou moins long : c'est, pour les sauvages, un indice de la durée du froid, qui ne les trompe jamais. Chaque

cabane a un magasin commun où ce bois se conserve. Pour le manger*, les castors le découpent en petites pièces, qu'ils apportent chacun dans leur loge.

Lorsque les mois des travaux sont passés, les castors goûtent les douceurs domestiques. C'est le temps du repos et la saison des amours. Il paraît que ces quadrupèdes sont en état d'engendrer dès l'âge d'un an; ce qui prouve qu'ils ont pris alors la plus grande partie de leur force. Ils quittent leur maison à la fonte des neiges, pour éviter les trop grandes inondations; mais les femelles y reviennent aussitôt que ce danger est passé, et c'est alors qu'elles mettent bas : elles s'occupent ensuite à allaiter, à élever leurs petits, qui sont en état de les suivre au bout de quelques semaines. Alors elles vont à leur tour se promener, et passent l'été sur les eaux et dans les bois. Les mâles continuent de tenir la campagne jusqu'au mois de juillet, temps auquel ils se rassemblent tous, pour réparer les brèches que l'eau peut avoir faites à leurs édifices. S'ils ont été détruits, ils en font d'autres;

à moins que le défaut de vivres ou les fréquens ravages des chasseurs ne les engagent à changer de demeure. Mais il y a des lieux pour lesquels ils prennent tant d'affection, que, malgré les persécutions qu'ils y éprouvent, ils ne peuvent se résoudre à les abandonner.

La chasse du castor se fait depuis la fin de l'automne jusqu'au commencement du printemps, parce que c'est alors qu'il a le plus de poil. Les sauvages dressent des trapes, et se servent rarement de flèches ou de fusil, l'animal se jetant dans l'eau, et ne revenant point au-dessus lorsqu'il meurt d'une blessure. Si la cabane est proche de quelque ruisseau, on coupe la glace en travers, pour y tendre un filet; et ensuite on va briser l'édifice. Alors tous les castors ne manquent point de se sauver dans le ruisseau, et se trouvent pris dans le piége. En quelques endroits on se contente de faire une ouverture aux digues: ces animaux se trouvent bientôt à sec; et comme ils marchent difficilement, ils demeurent sans défense.

L'usage du poil de castor est presque

réduit aux chapeaux et aux fourrures. On emploie, pour les chapeaux blancs, le poil de dessous le ventre ; celui du dos, qui est noir, pour les chapeaux ordinaires ; et le poil des flancs, qui est le plus long, se file pour la fabrique des bas et des bonnets. On a essayé d'en faire des étoffes ; mais on les a trouvées sujettes à se durcir comme du feutre.

Outre les peaux de castor, qui font l'objet principal du commerce de la compagnie anglaise de la baie d'Hudson, ses vaisseaux se chargent de plusieurs sortes de pelleteries qui se tirent du même pays. La colle de poisson forme encore une autre branche de son négoce ; elle en a établi plusieurs fabriques dans les différens forts qu'elle possède.

Les deux tiers des castors qu'elle envoie en Angleterre sont travaillés par les chapeliers de la nation ; l'autre tiers sort de la Grande-Bretagne pour la Hollande, d'où il passe en Allemagne. Les meilleures peaux, lorsqu'on en a enlevé le poil, sont employées à faire des gants : on fabrique de la colle avec les moindres. La balle de

castor, pesant cent vingt livres, contient environ cent cinquante peaux ; mais la compagnie ne peut guère envoyer plus de dix mille peaux par an en Angleterre.

LES TOPINAMBOUX DE L'AMAZONE.

Les Topinamboux de l'Amazone sont une nation si distinguée, que le père d'Acuna ne fait pas difficulté de les comparer aux premiers peuples de l'Europe; et quoiqu'on s'aperçoive, dit-il, qu'ils commencent à dégénérer de leurs pères, par les alliances qu'ils contractent avec les Indiens du pays, ils s'en ressentent encore par la noblesse du cœur, et par leur adresse à se servir de l'arc et des flèches; ils sont d'ailleurs fort spirituels. Comme les Portugais, dont la plupart savaient la langue du Brésil, n'avaient pas besoin d'interprètes pour converser avec eux, ils en tirèrent des informations fort curieuses; et le père d'Acuna ne croit pas qu'on en puisse douter sur leur témoignage. « Proche de leur île, du côté du

sud, il y avait alors deux nations également remarquables; l'une de nains, nommés *Guayazis*; l'autre, d'une race d'hommes et de femmes qui naissaient avec le devant des pieds en arrière, de sorte qu'en marchant sur leurs traces, on s'éloignait d'eux; leur nom était les *Maragus.* » Ils étaient tributaires des Topinamboux, auxquels ils fournissaient des haches de pierre. Le nord de la rivière était peuplé par sept nations nombreuses, mais sans courage, qui, ne pensant qu'à vivre en paix de leurs bestiaux et de leurs fruits, n'avaient jamais eu rien à démêler avec les Topinamboux.

Ceux-ci confirmèrent aux Portugais qu'il existait de vraies Amazones, dont le fleuve a tiré son ancien nom. Cet article semble mériter d'autant plus d'attention, que les preuves qu'on apporte ici en faveur d'un fait si long-temps douteux, ont été adoptées par M. de la Condamine, et fortifiées par ses propres recherches. Le père d'Acuna les trouvait si fortes, « qu'on ne peut les rejeter, dit-il, sans renoncer à toute foi humaine. » Mais c'est dans les

termes de son traducteur qu'il faut les citer.

« Je ne m'arrête point aux perquisitions sérieuses que la cour souveraine de Quito en a faites. Plusieurs natifs des lieux même ont attesté qu'une des provinces voisines du fleuve était peuplée de femmes belliqueuses, qui vivent et se gouvernent seules sans hommes; qu'en certains temps de l'année, elles en reçoivent pour devenir enceintes, et que le reste du temps elles vivent dans leurs bourgs, où elles ne songent qu'à cultiver la terre, et à se procurer par le travail de leurs bras tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie. Je ne m'arrêterai pas non plus à d'autres informations qui ont été prises dans le nouveau royaume de Grenade, au siége royal de Pasto, où l'on reçut le témoignage de quelques Indiens, particulièrement celui d'une Indienne qui avait été dans le pays de ces vaillantes femmes, et qui ne dit rien que de conforme à ce qu'on savait déjà par les relations précédentes. Mais je ne puis taire ce que j'ai entendu de mes oreilles, et que je voulus vérifier aussitôt

que je me fus embarqué sur le fleuve. On me dit dans toutes les habitations où je passai, qu'il y avait dans le pays des femmes telles que je les dépeignais; et chacun en particulier m'en donnait des marques si constantes et si uniformes, que si la chose n'est point, il faut que le plus grand des mensonges passe dans tout le nouveau monde, pour la plus constante de toutes les vérités historiques. Cependant nous eûmes de plus grandes lumières sur la province que ces femmes habitent, sur les Indiens qui communiquent avec elles, et sur ceux qui leur servent à peupler, dans le dernier village, qui est la frontière entre elles et les Topinamboux.

Trente-six lieues au-dessous de ce dernier village, en descendant le fleuve, on rencontre, du côté du nord, une rivière qui vient de la province même des Amazones, et qui est connue par les Indiens du pays sous le nom de *Cunaris*. Elle prend ce nom de celui d'un peuple voisin de son embouchure; au-dessus, c'est-à-dire, en remontant cette rivière, on trouve d'autres Indiens, nommés *Apotos*, qui

parlent la langue générale du Brésil : plus haut sont les Tagaris ; ceux qui les suivent sont les *Guacares*, l'heureux peuple qui jouit de la faveur des Amazones. Elles ont leurs habitations sur des montagnes d'une hauteur prodigieuse, entre lesquelles on en distingue une nommée *Yacamiaba*, qui s'élève extraordinairement au-dessus de toutes les autres, et si battue des vents, qu'elle en est stérile. Ces femmes s'y maintiennent sans le secours des hommes. Lorsque les voisins viennent les visiter au temps qu'elles ont réglé, elles les reçoivent l'arc et la flèche en main, dans la crainte de quelque surprise ; mais elles ne les ont pas plutôt reconnus, qu'elles se rendent en foule à leurs canots, où chacune saisit le premier hamac qu'elle y trouve, et le va suspendre dans sa maison, pour y recevoir celui à qui le hamac appartient. Après quelques jours de familiarité, ces nouveaux hôtes retournent chez eux. Tous les ans, ils ne manquent point de faire ce voyage dans la même saison. On ignore ce qu'elles font de leurs enfans mâles ; mais j'ai su d'un Indien qui s'était trouvé à cette entrevue,

que l'année suivante, elles donnent aux pères les enfans mâles qu'elles ont mis au monde.

Le Paraguay a des serpens qu'on nomme chasseurs, qui montent sur les arbres pour découvrir leur proie, et qui, s'élançant dessus quand elle s'approche, la serrent avec tant de force qu'elle ne peut se remuer, et la dévorent toute vivante : mais lorsqu'ils ont avalé des bêtes entières, ils deviennent si pesans, qu'ils ne peuvent plus se traîner. On ajoute que n'ayant pas toujours assez de chaleur naturelle pour digérer de si gros morceaux, ils périraient, si la nature ne leur avait pas suggéré un remède fort singulier. Ils tournent le ventre au soleil, dont l'ardeur le fait pourrir. Les vers s'y mettent; et les oiseaux, fondant dessus, se nourrissent de ce qu'ils peuvent enlever. Le serpent ne manque point d'empêcher qu'ils n'aillent trop loin; et bientôt sa peau se rétablit; mais il arrive quelquefois, dit-on, qu'en se rétablissant, elle renferme des branches d'arbres, sur lesquelles l'animal se trouvait

couché; et l'on ne nous apprend point comment il se retire de ce nouvel embarras.

Plusieurs de ces monstrueux reptiles vivent de poisson; et le père de Montoya, de qui ce détail est emprunté, raconte qu'il vit un jour une couleuvre dont la tête était de la grosseur d'un veau, et qui pêchait sur le bord d'une rivière. Elle commençait par jeter de sa gueule beaucoup d'écume dans l'eau; ensuite, y plongeant la tête, et demeurant quelque temps immobile, elle ouvrait tout d'un coup la gueule, pour avaler quantité de poissons que l'écume semblait attirer. Une autre fois, le même missionnaire vit un Indien de la plus grande taille, qui, étant dans l'eau jusqu'à la ceinture, occupé de la pêche, fut englouti par une couleuvre, qui, le lendemain, le rejeta tout entier. Il avait tous les os aussi brisés que s'ils eussent été entre deux meules de moulin. Les couleuvres de cette espèce ne sortent jamais de l'eau; et dans les endroits rapides, qui sont assez fréquens sur la rivière de Parana, on les voit na-

ger la tête haute, qu'elles ont très-grosse, avec une queue fort large. Les Indiens prétendent qu'elles engendrent comme les animaux terrestres.

Au Pérou, entre les animaux, on distingue, par sa singularité, celui qui se nomme *famacosio*. Il a la tête d'un tigre, le corps d'un mâtin, et n'a point de queue. Sa légèreté et sa férocité n'ont rien d'égal. Lorsqu'on en est aperçu, on ne peut éviter d'en être dévoré qu'en montant aussitôt sur un arbre: encore n'y trouve-t-on de sûreté que pour quelques momens; car l'animal, qui ne peut grimper, demeure au pied de l'arbre, et jete un cri qui en attire plusieurs autres; alors tous ensemble travaillent à déraciner l'arbre, et n'auraient pas besoin d'un temps fort long, si l'homme n'était assez bien armé pour les percer tous de flèches; s'il est sans armes, il ne peut éviter de périr. Les Indiens n'ont trouvé qu'un moyen pour diminuer le nombre de ces terribles animaux, dont la multiplication rendrait le pays absolument inhabitable: ils se réu-

nissent dans un enclos bien palissadé, où ils poussent de grands cris, qui font accourir les famacosios de toutes parts; et tandis qu'une légion de ces monstres s'occupe à creuser la terre pour faire tomber la palissade, on les perce de flèches sans aucun risque.

Les crocodiles sont fort communs dans tout le cours de l'Amazone, et même dans la plupart des rivières que l'Amazone reçoit. On assura à M. de la Condamine qu'il s'y en trouve de vingt pieds de long, et même de plus grands. Il en avait déjà vu un grand nombre de douze, quinze pieds et plus, sur la rivière de Guayaquil. Comme ceux de l'Amazone sont moins chassés et moins poursuivis, ils craignent peu les hommes. Dans le temps des inondations, ils entrent quelquefois dans les cabanes des Indiens. Leur plus dangereux ennemi, et peut-être l'unique qui ose entrer en lice avec eux, est le tigre. Ce doit être un spectacle curieux que celui de leur combat; mais cette vue ne peut guère être que l'effet d'un heureux hasard. Voici ce

que les Indiens en racontèrent à M. de la Condamine. Quand le tigre vient boire au bord de la rivière, le crocodile met la tête hors de l'eau pour le saisir, comme il attaque dans la même occasion, les bœufs, les chevaux, les mulets, et tout ce qui s'offre à sa voracité. Le tigre enfonce ses griffes dans les yeux de son ennemi, seul endroit que la dureté de son écaille lui laisse le pouvoir d'offenser; mais le crocodile, plongeant dans l'eau, y entraîne le tigre, qui se noie plutôt que de lâcher prise.

Un des plus dangereux serpens de la rivière de l'Amazone, est le serpent à sonnettes. Telle est encore la couleuvre nommée par les Espagnols le *coral*. L'animal le plus rare et le plus singulier de ce genre, est un grand serpent amphibie, de vingt-cinq à trente pieds de long, et de plus d'un pied de grosseur, que les Indiens nomment *yaca-mana*, c'est-à-dire *mère de l'eau*, et qui habite ordinairement, dit-on, les grands lacs formés par l'épanchement des eaux du fleuve au dedans des

terres. « On en raconte, dit M. de la Condamine, des faits que je ne me hasarde à répéter ici que d'après l'auteur de l'*Orinoque illustré*, qui les rapporte fort sérieusement.

Non seulement, selon les Indiens, cette monstrueuse couleuvre engloutit un chevreuil tout entier, mais il assure qu'elle attire invinciblement, par sa respiration, les animaux qui l'approchent, et qu'elle les dévore. Divers Portugais du Para entreprirent de me persuader des choses presque aussi peu vraisemblables, de la manière dont une grosse couleuvre tue un homme, en s'entortillant autour de son corps, et l'empalant avec sa queue. A juger par la taille, ce pourrait être la même qui se trouve dans les bois de Cayenne, où l'expérience a fait connaître qu'elle est plus effrayante que dangereuse. J'y ai connu un officier qui en avait été mordu à la jambe sans aucune suite fâcheuse; peut-être ne fut-il pas mordu jusqu'au sang. J'en ai apporté deux peaux, dont l'une, toute desséchée qu'elle est, a près de

quinze pieds de long, et plus d'un pied de large; il y en a sans doute de plus grandes. »

Voici une autre version. « Dans les pays que le Maranon arrose, on trouve un serpent aussi affreux par sa grosseur et sa longueur, que par les propriétés qu'on lui attribue. Pour donner une idée de sa grandeur, plusieurs disent qu'il a le gosier et la gueule si larges, qu'il avale un animal, et même un homme entier; mais ce qu'on en raconte de plus étrange, c'est qu'il a dans son haleine une vertu si attractive, que sans se mouvoir il attire à lui un animal, quel qu'il soit, lorsqu'il se trouve dans un lieu où cette haleine peut atteindre. Ce monstrueux reptile s'appelle, en langue du pays, *yaca-mama, mère de l'eau*, parce qu'aimant les lieux marécageux et humides, on peut le regarder comme amphibie. Tout ce que j'en puis dire, après m'en être exactement informé, c'est qu'il est d'une grandeur extraordinaire. Quelques personnes graves mettent aussi cet animal dans la Nouvelle-Espagne, l'y ont

vu, m'en ont parlé sur le même ton; et tout ce qu'ils m'ont dit de sa grosseur, s'accorde avec ce qu'on raconte de ceux du Maranon, à l'exception seulement de la vertu attractive.

Pour donner quelque idée de la violence du poison dans quelques serpens de ce pays, le père Feuillée raconte ce qui arriva de son temps, près d'une source qui est entre les 5e et le 6e degrés de latitude australe, à soixante-dix lieues de la mer du Sud. Une Indienne, âgée d'environ dix-huit ans, était allée puiser de l'eau dans une source éloignée de cinquante pas de sa maison, et n'ayant point aperçu un serpent à sonnettes qui était caché dans les herbes, elle eut le malheur d'en être piquée; elle cria au secours. Un médecin flamand, que la seule curiosité avait attiré au Pérou, et qui faisait un voyage dans les terres, se trouva alors dans ce canton avec un ami, pour y chercher de nouvelles plantes. Ils accoururent tous deux aux cris lamentables qu'ils entendirent, et furent informés de l'accident : connaissant par d'autres ex-

périences combien ces animaux sont terribles, l'un d'eux courut à la maison du curé, pour demander les secours de son ministère, pendant que l'autre s'efforçait de soulager la malade. Le curé ne put être assez prompt, il la trouva morte : et ce qui doit paraître fort étrange, c'est qu'ayant voulu relever le corps, les chairs s'en détachèrent, comme s'il eût été déjà pourri, de sorte qu'on fut obligé de la mettre dans un drap pour la porter à l'église.

Mangora, cacique de Timbuez, rendait de fréquentes visites au commandant d'un fort : il devint éperdument amoureux de l'épouse de Sébastien Hurtado, l'un des principaux officiers. Elle ne l'ignora pas long-temps, et sa prudence lui fit comprendre ce qu'elle avait à craindre de cette passion dans un barbare, dont il importait d'ailleurs au commandant de ménager l'amitié. Son premier soin fut d'éviter de se laisser voir, et d'être constamment sur ses gardes. Mangora n'expliqua rien à son désavantage, et se flatta, au contraire, que s'il pouvait l'attirer chez lui, il la fe-

rait entrer dans toutes ses vues. Il invita Hurtado (ainsi se nommait le commandant) à l'aller voir, et le pria d'amener sa femme. L'Espagnol donna pour excuses qu'il ne pouvait sortir du fort sans une permission supérieure. Cette réponse fit concevoir au cacique qu'il ne pouvait rien se promettre que par la mort d'Hurtado. Pendant qu'il se livrait aux plus noirs desseins, il apprit que cet officier avait été détaché avec cinquante soldats, pour aller chercher des vivres. L'affaiblissement de la garnison espagnole était une occasion qu'il résolut de ne pas manquer. Il assembla quatre mille Indiens, et les posta dans un marais fort couvert, qui n'était pas éloigné du fort. Ensuite, se présentant à la porte de la place avec trente hommes chargés de vivres, il fit dire au commandant, que sur la nouvelle qu'il avait eue qu'on y manquait de provisions, il lui en apportait assez pour attendre l'arrivée de son convoi. Lara, tel était le nom du commandant, le reçut avec de grands témoignages de reconnoissance, et voulut le traiter avec sa troupe. Le cacique, qui

s'y était attendu, avait donné des instructions à son escorte, et des signaux à ceux qu'il avait laissés derrière lui.

Le festin commença fort gaîment, et dura pendant une partie de la nuit. Enfin les Espagnols ayant proposé de se retirer, Mangora donna le signal, qui était de mettre le feu au magasin, lorsque les officiers seraient rentrés chez eux. Cet ordre fut exécuté avec tant d'adresse, que personne ne s'en était aperçu : le commandant fut à peine au lit, qu'il entendit les cris de quelques soldats qui voyaient déjà les flammes. Tous les Espagnols coururent au magasin, et les Indiens prirent ce moment pour fondre sur eux. Plusieurs furent massacrés, sans avoir le temps de se reconnaître; et les quatre mille Indiens, qui s'étaient avancés dans l'intervalle, étant introduits en même temps dans la place, elle fut bientôt remplie d'horreur et de carnage. Le commandant, quoique déjà fort blessé, ayant aperçu le perfide cacique, qui semblait s'applaudir du succès de sa trahison, courut à lui, et le perça d'un grand coup d'épée; mais

plus occupé de sa vengeance que du soin de sa propre vie, il ne cessa de plonger son épée dans le corps du traître, que lorsqu'il le vit expirer; et percé lui-même par les barbares qui l'entouraient, il tomba mort presque au même instant.

Il ne restait dans le fort que l'infortunée Miranda, l'épouse d'Hurtado, cause innocente d'une scène si tragique, quatre autres femmes et autant de petits enfans, qui furent liés et menés à *Siripa*, frère et successeur du cacique. Le ciel permit qu'à la vue de madame Miranda, Siripa prit pour elle la même passion qui venait de coûter la vie à son frère. Il ne se réserva qu'elle de cette petite troupe de captifs, et se hâta de la faire délier; il lui déclara qu'elle n'était point esclave; qu'il dépendait d'elle de régner chez lui, et qu'il ne la croyait pas assez aveugle pour préférer un mari indigent et sans ressources, au chef d'une puissante nation, qui lui offrait un empire absolu sur lui-même et sur tous ses peuples. Madame Miranda ne pouvait douter que son refus ne l'exposât à passer le reste de ses jours

dans le plus dur esclavage; mais elle ne balança point entre son devoir et sa crainte. Elle fit même au cacique une réponse capable de l'irriter, dans l'espérance de le faire passer de l'amour à la fureur, et de mettre son honneur à couvert par une prompte mort.

Elle fut trompée; sa résistance ne fit qu'augmenter la passion de Siripa. Il ne désespéra point du succès, et continuant de la traiter avec beaucoup de douceur, il porta le respect et la complaisance à des excès surprenans dans un barbare. Quelques jours après, Hurtado, arrivant à la tête de son convoi, fut étrangement surpris de ne trouver que des cendres dans le lieu où il avait laissé le fort. Son premier empressement fut pour sa femme. On lui apprit qu'elle était chez le cacique de Timbuez. Il y courut, sans considérer à quoi cette hardiesse l'exposait. En effet, à la vue d'un mari uniquement aimé, le cacique ne se posséda plus. Il le fit lier au tronc d'un arbre, ordonnant qu'il y fût percé de flèches. On se disposait à lui obéir, lorsque madame Miranda vint se jeter à ses

doigts, depuis le front jusqu'au sommet de la tête. Toutes les femmes du Chaco sont robustes. A peine sont-elles mères, qu'elles se baignent, et lavent leurs enfans dans le ruisseau le plus proche. Leurs maris les traitent durement. L'usage au Chaco est d'enterrer les morts dans le lieu même où ils ont expiré. On place un javelot sur la fosse, et l'on y attache le crâne d'un ennemi : ensuite on abandonne la place, et l'on évite même d'y passer, jusqu'à ce que le mort soit tout à fait oublié.

FIN.



TABLE.

FIN DE LA TABLE.

De l'Imp. de Cellot, rue des Grands-Augustins, n° 9.





